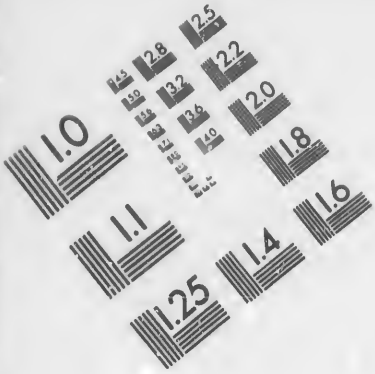


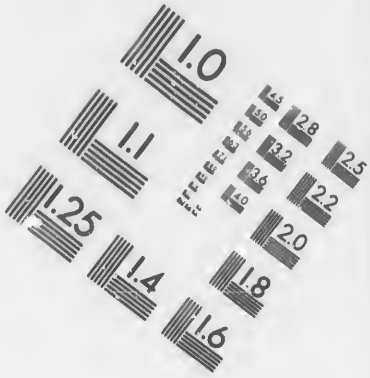
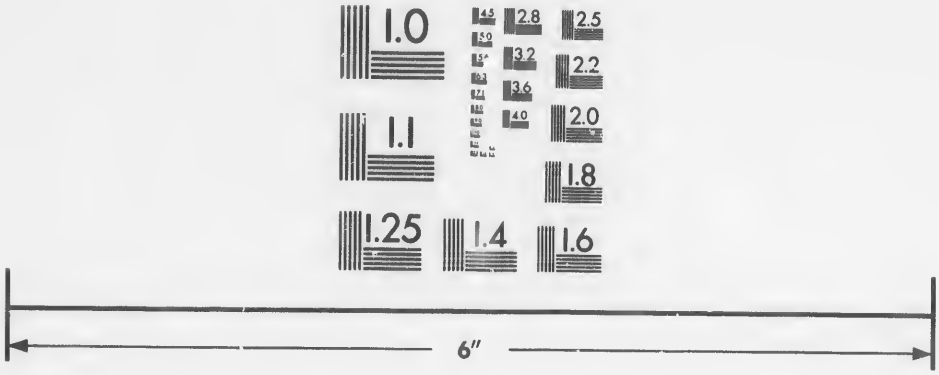
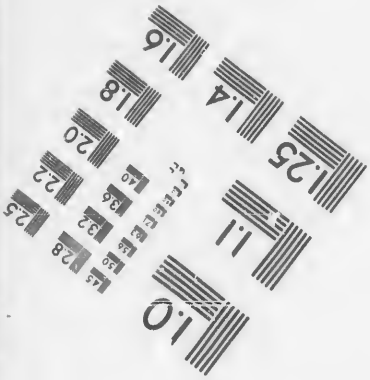
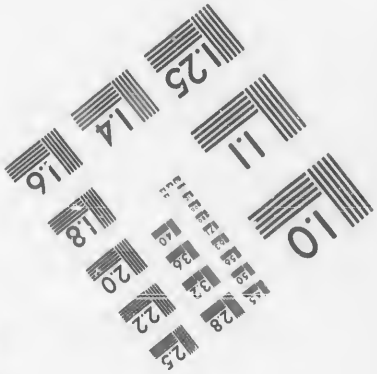


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1987

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

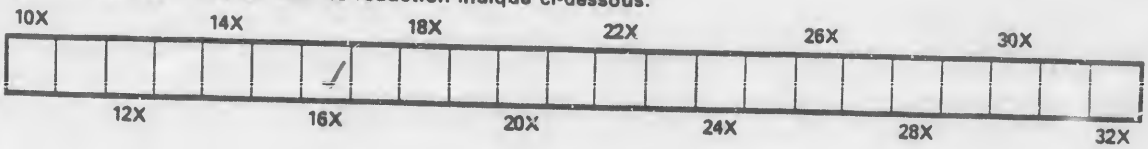
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☑ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

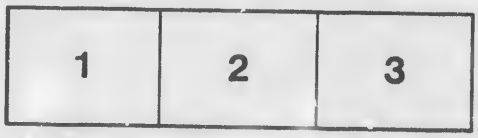
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

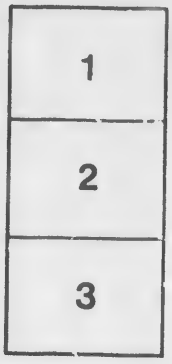
Séminaire de Québec
Bibliothèque

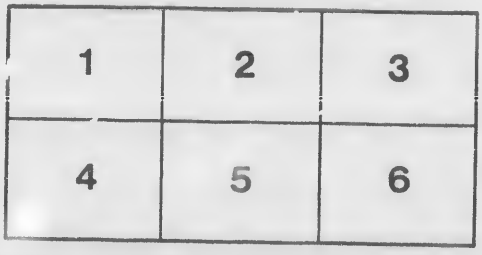
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





98

INSTRUCTIONS
CHRÉTIENNES
POUR
LES JEUNES GENS

Utiles à toutes sortes de Personnes, mêlées de plusieurs traits d'histoires et d'exemples édifians.

Imprimé sur la QUATORZIEME EDITION D'AVIGNON, revue et corrigée.

1798

QUEBEC,
CHEZ J. NEILSON IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE LA MONTAGNE.
1798.

A-3

CHRETIEN,

Souviens-toi que tu as aujourd'hui :

UN Dieu à glorifier,
Un Jesus-Christ à imiter,
Tous les Anges à honorer ;
La Vierge et les Saints à prier,
Une ame à sauver,
Un corps à mortifier,
Des vertus à demander,
Des péchés à expier,
Un Paradis à gagner,
Un Enfer à éviter,
Une éternité à méditer,
Un tems à ménager,
Un prochain à édifier,
Un monde à appréhender,
Des Démons à combattre,
Des passions à abatrre,
Et peut-être la mort à souffrir,
Et le Jugement à subir.

AVERTISSEMENT.

L'INSTRUCTION de la jeuneſſe eſt un des plus importans devoirs de la vie civile et de la morale, puiſque c'eſt de là que dépend le bon ordre de l'Etat et de la religion, Julien l'Apoſtat, après une cruelle perſécution qu'il fit à l'Egliſe pour détruire la Religion et l'Empire de Jeſus-Chriſt, ne trouva point de moyen plus propre à ce ſacrilège et pernicieux deſſein, que de fermer les écoles chrétiennes, et d'empêcher l'inſtruction de la jeuneſſe.

Une jeune perſonne qui n'eſt ni inſtruite, ni ſaintement élevée, livrée à ſon penchant naturel, commence ſon malheur et ſa perte en contractant des inclinations vicieuſes et des habitudes qu'elle portera toute ſa vie, et dont elle ſentira la force dans l'âge le plus avancé ; *rarement on quitte dans la vieilleſſe*, ſelon la parole de l'Eſprit-Saint, *la route qu'on a tenue dans ſa jeuneſſe.*

Tous avouent ce principe dans la ſpéculation ; mais combien peu le ſuivent dans la pratique ! Et voilà ce qui doit faire gémir amérement ceux qui ont du zèle pour la Religion. L'inſtruction des jeunes gens eſt un devoir autant négligé qu'il eſt important et néceſſaire. Les parens peu éclairés ſur leurs obligations et peu touchés de leur propre ſalut, ſe mettent peu en peine que leurs enfans vivent ſelon la ſainteté de la Religion, pourvu qu'ils les établiſſent ſelon les maximes du ſiecle. Ils s'appliquent à les tirer de la pouſſiere, et les enrichir, ou à les faire vivre en ſages mondains et en politiques ; ſe ſoucient peu de les ſanctifier et de les faire vivre en Chrétiens, ſource féconde de tous les déſordres qui déshonorent aujourd'hui la Religion. Abus qu'on ne peut trop déplorer, et qui a ſi ſouvent ranimé le zèle de pluſieurs cé-

lèbres Auteurs qui sont venus au secours de la jeunesse, et qui ont composé d'excellens Livres pour son instruction.

C'est le même motif qui a fait composer ce petit ouvrage qu'on présente ici aux jeunes gens. Si on se plaint de la multitude des Livres qui inonde le public, ce n'est pas de ceux qui traitent de ces matieres ; on devroit plutôt se plaindre de ce qu'on n'en compose pas assez pour instruire à fonds la jeunesse, et pour empêcher sa dépravation.

L'ouvrage qu'on présente ici à la jeunesse, n'est point nouveau, il est très abrégé pour les choses importantes qu'il traite ; il ne laissera pas néanmoins d'être gouté des jeunes gens, et de faire du fruit. Le style est à la porté de leur esprit, on y a inséré plusieurs traits d'histoires tirés des Livres Saints et des Peres, et plusieurs exemples édifians qui leur feront plaisir. On a cru que cette maniere de les instruire, seroit plus utile, étant plus conforme à l'esprit de Jesus Christ, qui dans ses instructions se servoit souvent de paraboles et de similitudes.

Ce Livre au reste sera utile à tout le monde. Les grandes personnes, surtout les peres et meres, et les maitres, y trouveront des verités capables de les édifier ; et ils apprendront les maximes dont ils doivent instruire ceux qui composent leur famille, et ceux qui sont sous leur conduite. Les personnes de piété, celles même qui sont les plus spirituelles, ne le liront pas sans fruit. Celui qui vous présente cet Ouvrage, sera bien dédommagé de ses peines, si le Ciel daigne bénir ses intentions, et si vous lui accordez le secours de vos prieres, auxquelles il vous demande une part pour l'amour de Jesus-Christ.

EXERCICE SPIRITUEL

DURANT LA SAINTE MESSE.

JE vais, mon doux Jesus, avec vous au Calvaire; faites-moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre Croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de votre bienheureuse Mere au pied de la Croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit il.

En entrant dans l'Eglise, dites :

SEIGNEUR, j'approcherai de votre saint Autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint Nom.

Vous direz devant le saint Crucifix :

O amour crucifié! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur?

O Dieu de mon ame! attachez-moi à vous, et me détachez de moi-même.

Faites moi cette grace, mon doux Jesus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes intentions, mes actions, mes affections, desirant de tout mon cœur, que vous soyez à jamais l'unique objet de mon amour; mon Dieu, faites moi miséricorde. *Amen.*

Au Commencemt de la Messe.

TRES-doux Jesus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, desirant les arroser et laver de mes larmes pour le déplaisir des péches que j'ai commis contre votre divine Majesté, vous sup-

pliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature rachetée par votre précieux Sang, ne la puniſſez pas ſelon ſes mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très-humblement pardon ; je me propoſe, moyennant votre ſainte grace, de me garder mieux à l'avenir de tâcher d'être mieux ſur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon ame. Ainſi ſoit il.

Puis vous direz le Miſereatur, *le* Confiteor, *après le Prêtre.*

A l'Introit de la Meſſe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes ſeul celui qui eſt, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie, vous ſavez bien ce que vous êtes et ce que je ſuis ; vous êtes et je ne ſuis rien, et cependant vous me cherchez.

Au Kyrie eleiſon.

O Très-miſéricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon, pour tous ceux qui ſont en péché mortel, et vous ſupplie par votre précieux Sang, Mort et Paſſion, de leur inſpirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés, afin que votre ſaint Nom ſoit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelſis.

JE me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplait grandement que vous ſoyez ſi méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces Eſprits bienheureux, et ſouhaite extrêmement que tout le monde vous connoiſſe et adore. O Roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre Saint Nom en terre, comme les Anges le glori-

ſient au Ciel. Tout ce que je dirai et ferai ſera pour votre gloire ſans rechercher la mienne; j'aurai toujours en ma bouche : gloire ſoit à Dieu.

Quand le Prêtre dit Dominus vobiſcum, *dites* : Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Epître.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumiere pour connoître et accomplir toujours votre ſainte volonté ; et me faites la grace de porter patiemment pour votre amour les adverſités qui m'arriveront. Ainſi ſoit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puiſſe exécuter et garder vos commandemens, vos conſeils et vos ſaintes inſpirations. Ainſi ſoit-il.

Au Credo.

O Souveraine Majeſté ! je crois [illegible] vous êtes un Dieu en trois perſonn[illegible]ils et Saint-Eſprit, qui de rien a créé tou[illegible]s.

Je crois que votre ſeconde Perſonne, qui eſt votre Fils, s'eſt fait Homme et eſt né de la bienheureuſe Vierge Marie, par l'opération du Saint Eſprit, qui eſt mort pour moi et qui doit juger le monde. Je crois les ſept Sacremens de la ſainte Egliſe Catholique, Apoſtolique et Romaine. Finalement, je crois tout ce que la même Egliſe enſeigne, et je veux vivre et mourir en cette Foi, encore qu'il fut beſoin d'endurer pluſieurs tourmens à l'imitation des ſaints Martyrs.

A l'Oblation de l'Hoſtie.

Pere Eternel, en l'union de votre ſaint amour

et en mémoire de ce divin Sacrifice qui vous fut offert sur l'arbre de la Croix par mon Sauveur J. C. représenté par celui ci ; je vous offre tout moi-même, toutes mes pensées, paroles et œuvres, suppliant votre bonté infinie de les dresser toutes à votre bonheur et gloire. Ainsi soit-il.

Au Sursum corda.

SEIGNEUR, que vos tabernacles sont désirables ! mon ame souhaite de s'unir à vous plus ardemment que le cerf lassé ne cherche les eaux de rafraichissement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car sans vous je ne prétends plus rien au Ciel ni en la terre. O si la memoire de vos biens éternels demeuroit toujours empreinte dans mon ame, je ne tiendrois plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai je voir clairement en votre gloire, quand aurai je ce bonheur de me prosterner devant vous visiblement.

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connoître ce que vous êtes et votre Etre éternel, afin que mon ame éclairée de votre lumiere, vous loue, vous glorifie et vous béniſſe en l'éterminé. *Amen.*

A l'Elévation de l'Hostie.

O salutaris hostia, quæ cœli pandis ostium, bella premunt hostilia, da robur fer auxilium.

Ou autrement.

O Dieu tout-puissant ! ô bonté suprême ! ô grande miséricorde ! ô justice ! ô charité infinie ! ô Pere Eternel, voilà mon Sauveur J. C. votre Fils bien-aimé, que je vous offre en satisfaction de toutes mes offenses, négligences et ingratitudes.

A l'Elévation du Calice.

Très précieux ſang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez moi par l'excès de l'amour par lequel vous futes répandu ; et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous futes tiré des veines de mon doux Redempteur. Ainſi ſoit-il.

O Pere très-ſaint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre ſainteté ; Donnez, je vous ſupplie, la lumiere de la Foi aux Infidèles, la grace et la charité à tous les Chrétiens, et un fervent amour à tous les juſtes ; afin que tous ſanctifient votre nom en la terre, comme les Bienheureux au Ciel.

2. O Très-Sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et regnez en ceux qui vivent en la terre, comme vous regnez dans les Saints qui vivent au Ciel, afin que nous vous ſervions comme eux.

3. O grand Dieu, enſeignez-moi à faire votre volonté, entierement, avec une pure intention de plaire à vous ſeul, avec promptitude, ſans aucune répugnance, avec force et perſévérance juſqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui deſcendites du Ciel pour donner la vie au monde, donnez-vous à moi, afin que vous me remettiez celles dont je vous ſuis débiteur.

6. O Pere céleſte, voyez comme je ſuis combattu de pluſieurs ennemis, je ne refuſe pas le combat, puiſqu'il vous plaît ; mais aidez-moi à remporter la victoire qui retournera à votre gloire.

7. Seigneur, délivrez-moi de tous péchés, de votre colere, de l'eſprit de fornication et de tout mal. Ainſi ſoit-il.

Au premier Agnus Dei.

TRES-doux Agneau, pardonnez-moi, s'il vous plait, tous mes péchés, et particulierement celui auquel je ſuis le plus enclin.

Au ſecond.

TRES-innocent Agneau, je vous demande, par le mérite de votre ſainte Paſſion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troiſieme.

O très-adorable Agneau de Dieu. donnez-moi votre paix, le repos de mes paſſions intérieures et votre gloire en l'autre vie. Ainſi ſoit-il.

Quand le Prêtre communie,

Domine, non ſum dignus ut intres ſub rectum meum, ſed tantum die verbo et ſanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile,

Dites un *Ave Maria* à la Mere de Dieu pour la prier, et avec elle tous les Anges qui ont aſſiſté au ſaint Sacrifice de la Meſſe, ſpécialement votre Ange Gardien, ceux des aſſiſtans et du Prêttre; qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop inſuffiſant pour le faire.

Bénédiction.

LE Seigneur Dieu le Pere, le Fils et le Saint-Eſprit nous béniſſe, nous défende de tout mal et nous conduiſe à la vie éternelle. Ainſi ſoit il.

EXERCICE SPIRITUEL
POUR LA CONFESSION.

Actes des Vertus Théologales, inſérés dans la Bulle de Benoit XIV. Acte de Foi.

MON Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres, et généralement toutes celles que l'Egliſe Catholique Apoſtolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'eſt vous, ô ſouveraine vérité, qui les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

MON Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricord infinie, par les mérites de J. C. ce souverain bonheur, et toutes les graces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos Commandemens.

Acte de Charité.

MON Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, j'aime mon prochain sans exception et comme moi-même pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez-moi, ô mon Dieu, d'un saint zèle contre moi même pour réparer, en la maniere qu'il vous plaira, les crimes que je déteste; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire : je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquel j'ai eu le malheur de m'élever contre vous : je veux lui découvrir et jeter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort, je le veux, Sgr. afin que ma conscience soit entierement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remede à mes maux en les faisant connoitre, afin que les exposant tous à votre miséricorde, j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiiez dans le Ciel la sentence d'absolution que le Prêtre, que vous avez établi mon Juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Banniſſez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au Médecin de mon ame les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me feroit

ſortir du Tribunal plus criminel que je n'y ſerois entré.

Après la Confeſſion.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu ! d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémiſſemens, et de m'avoir pardonné avec tant de miſéricorde. Plus j'ai reçu de graces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je ſuis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés ; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je ſens renouveller en moi et s'exciter davantage la déteſtation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, à augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offenſé un Dieu ſi bon, un maitre ſi doux, un pere ſi aimable : je vous en demande encore pardon par J. C. votre Fils, et je vous ſupplie de ne point rejeter le ſacrifice d'nn eſprit humilié et d'un cœur contrit que je vous veux offrir tous les jours de ma vie.

Priere à Jeſus-Chriſt.

O Jeſus, qur m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre Sang : c'eſt par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Pere, et que j'ai obtenu la rémiſſion de mes péchés. Je me proſterne à vos pieds pour vous remercier comme le Lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lépre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de St. Thomas converti, comme mon Sgr. et mon Dieu. Tout mon déſir eſt de pouvoir dire avec l'Apôtre S. Pierre pénitent et affligé de ſon péché, que je vous aime, et que je ne ceſſerai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnoiſſance et de mon amour :

c'eſt dans ces diſpoſitions que j'oſe vous aller recevoir à la Ste. Table, afin que vous fortifiiez par votre préſence tous les ſentimens que mon cœur vient de former par votre grace.

PREPARATION
A LA STE. COMMUNION.

Profeſſion de Foi ſur le Myſtère de J. C.

JE crois fermement, ô mon Dieu, que par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le Sacrement de l'Euchariſtie votre fils unique J. C. N. S.; et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les tems et qui a été conçu du St. Eſprit, qui eſt né de la Vierge Marie, qui eſt mort et reſſuscité, qui eſt monté aux cieux, qui eſt aſſis à votre droite au deſſus de toutes les Principautés, des Puiſſances, des Dominations et de tous les Eſprits bienheureux, eſt abaiſſé ſous les eſpeces du pain, pour être la vie et la nourriture de nos ames.

Acte de Remercîment.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelles reconnoiſſances ne dois je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour! Recevez donc les très humbles actions de graces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoiſſance, dont le cœur humain eſt capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur ſoit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre; que tous ſes ſentimens, que tous ſes mouvemens, que toutes ſes affections ſoient pour vous: ſoyez de l'objet ſes gémiſſemens et de ſes ſoupirs, et qu'il ne vous refuſe aucune grace de ſon amour, puiſqu'il ne peut jamais égaler celles qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi dans ce Sacrement. Il ne me doit donc rien reſter de moi-même que je ne vous le donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je ſuis, mon corps, mon ame, ma ſanté, ma vie, mon eſprit et ma volonté, et tout l'uſage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jeſus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le conſacrer par le vôtre, et ſanctifier ma chair par la préſence et par la vertu de la vôtre, ruinez tout ce qui eſt en elle du vieil homme, et faites que de même que par l'union qu'elle a avec lui, elle eſt une ſource de crimes et d'impureté ; par l'union qu'elle aura avec vous, elle en ſoit une d'innocence et de ſainteté ! Venez, ô Jeſus, venez, ſanctifier cet eſprit de l'homme, qui eſt ſi oppoſé au vôtre, cet eſprit orgueilleux qui ne cherche qu'à ſe ſatisfaire dans l'eſtime des créatures et dans les vaines idées dont il ſe remplit ; élevez cet eſprit en l'uniſſant au vôtre, faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute ſa gloire et ſon bonheur.

Effets de l'Euchariſtie.

Quelle gloire en effet, ô mon ame, et quel bonheur de devenir une même chair et un même eſprit avec Jeſus-Chriſt ! de n'avoir plus d'autres penſées et d'autres ſentimens que les ſiens, et que notre corps ne ſoit plus qu'une hoſtie vivante, ſainte et agréable à ſes yeux ; qui peut aſſez admirer tous ces heureux changemens !

Actes après la Sainte Communion.

Acte de Remerciment.

QUELLES actions de graces vous dois je donc

rendre, ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et d'amour ! Je vous en remercie de tout mon cœur ! imprimez en moi pour toujours les ſentimens de la reconnoiſſance la plus vive et la plus parfaite qui fut jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un mouvement continuel d'amour et de tendreſſe pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'aſſujettis à vous par un don total et ſans réſerve de tout ce que je ſuis, pour en diſpoſer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur ! Mais quand vous n'auriez aucun droit ſur moi, pourrois-je vous refuſer tout ce que je ſuis, après m'avoir fait libéralement le don de tout ce que vous êtes.

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en vous recevant, j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps, votre ſang, votre humanité et votre divinité, et parce que n'étant plus ſéparable, vous ne pouvez plus vous donner, ſans vous donner tout entier.

Acte de Péniteuce.

Quel don, ô mon ame ! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui-même, à un pécheur ! qu'elle reconnoiſſance devons-nous à notre Dieu pour un don ſi grand et ſi inconcevable ? Et ſi on doit, à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au-deſſus de tous les biens ſenſibles, je vous dois plus, ô mon Dieu, que ſi vous me donniez tous ceux de la terre, et l'empire de tout le monde.

En effet, mon ame, quelle plus grande richeſſe que de poſſéder celui qui eſt le ſouverain bien !

Quel plus grand bonheur que d'être élevé juſqu'à Dieu ! Quel bonheur et quel bien eſt donc comparable ſur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le ſang, l'ame et la Divinité de ton Dieu ?

Que les riches du monde s'élevent de leurs richeſſes ; que ceux qui approchent de plus près des Souverains, regardent comme bien au deſſous d'eux, ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux ; quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un Prince, et celui de poſſéder ſon Dieu, et de lui être ſi étroitement uni, qu'on ne ſoit qu'un corps et qu'un eſprit avec lui ? Oui, mon Dieu, je préfére cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.

INSTRUCTIONS CHRETIENNES POUR LES JEUNES GENS.

CHAPITRE PREMIER.

La vertu consiſte principalement dans la crainte de Dieu : quelle doit être cette crainte ?

I. IL n'y a perſonne qui n'eſtime la vertu, mais il y en a peu qui s'empreſſent de l'acquérir. Pour l'acquérir, il faut la connoitre et diſcerner la véritable : diſcernement que tous ne font pas. On voudroit être vertueux, et ſouvent on ne ſait ce qne c'eſt que vertu, parce que chacun s'en forme une idée ſelon ſon inclination. Les uns s'imaginent qu'on eſt vertueux, quand on n'eſt pas vicieux et méchant. Les autres font conſiſter la vertu à s'abſtenir

de certains péches et de certains défauts groſſiers, quoiqu'ils ſoient ſujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoiſſent peut être pas ; parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croient avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur conicience, et les devoirs de leur état. Les uns et les autres ſont dans l'erreur, et ſont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du Ciel, ils ſont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie*, dit le Sage : *qui ſemble droite à l'homme, dont les extrémités conduiſent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'eſt de Dieu qu'il en faut prendre la régle, parce qu'il n'y a que lui qui puiſſe preſcrire comme il veut être ſervi. Ecoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines Ecritures ; il vous apprendra que la ſageſſe et la vertu conſiſtent *à craindre Dieu, et à fuir ce qui lui déplait.* Le Tout-puiſſant, dit Job, a enſeigné à l'homme, *que la crainte de Dieu eſt la véritable ſageſſe, et que la parfaite intelligence eſt dans celui qui s'éloigne du péché.* Celui qui craint

e Seigneur, eſt donc véritablement ſage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint Eſprit, *et obſervez ſes Commandemens, car cela eſt tout l'homme*; c'eſt-à-dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'eſt pour cela qu'il eſt né, voilà ſa fin en cette vie, et qui le conduit à ſa véritable felicité. C'eſt pour quoi la crainte de Dieu eſt appellée dans l'Ecriture, tantôt *le commencement de la ſageſſe*, tantôt *la ſageſſe même, la plénitude et la couronne de la ſageſſe.*

II. Cette crainte de Dieu n'eſt pas celle qui eſt purement ſervile; c'eſt-à-dire, qui craint la peine ſans déteſter le péché; mais elle eſt cette crainte ſalutaire qui vient du Saint-Eſprit, qui nous éloigne du péché à la vue des peines dont la juſtice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui ſont ſéparés de Dieu par le péché. Elle eſt principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui leur fait haïr le péché, parce qu'il déplait à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plait.

Il faut craindre le Seigneur, parce qu'il eſt notre Maitre, le plus grand de tous les Maitres, et le plus terrible de

tous les Juges ; craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ſes ennemis. S'il eſt notre Créateur et le meilleur de tous les Peres, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il eſt notre Dieu et notre ſouverain bien, craignons donc de nous ſéparer de lui et de le perdre. Or, il n'y a que le péché qu'il lui déplaiſe ; il n'y a que le péché qui l'afflige ét qui l'irrite contre nous ; il n'y a que le péché qui nous ſépare de lui, et qui nous le faſſe perdre. c'eſt donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu ; tout ce qui s'éloigne de cette régle, eſt une fauſſe vertu. Celui qui ne craint pas d'offenſer Dieu, n'eſt donc pas vertueux, ou n'a qu'une fauſſe et hypocrite vertu.

Demandez ſouvent au Seigneur ſa crainte, mon fils ; quand vous l'aurez, vous ſerez heureux ; vous ſerez protégé et béni de Dieu : toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu*, dit le St. Eſprit, *n'a rien à craindre*, Eccl. 34. 16. Vous en ſerez convaincu par les exemples ſuivans, qui ſont rapportés dans les Livres ſaints.

EXEMPLE.

Dan. 13.—Lorſque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune Dame nommée Suzanne, donna une exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée ſeule au bain, deux Vieillards, qui étoient les Juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le deſſein honteux de la ſolliciter au crime. Ils la ſuivirent ; et lui ayant propoſé l'infame deſir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit ; levant les yeux au Ciel, elle leur répondit : " Je " me vois dans l'embarras de toute " part ; nous ſommes ici en la préſence " de Dieu qui nous voit : ſi je conſens à " votre paſſion honteuſe, je n'échappe- " rai pas la main de Dieu : il eſt mon " juge et il me fera un jour rendre " compte d'une action ſi lâche et ſi cri- " minelle : Si au contraire je ne conſens " pas à votre deſir, je n'échapperai pas " à votre reſſentiment, et je vois que " vous me ferez mourir : mais je crains " Dieu, et j'aime mieux ſouffrir tous " les ſupplices, et tomber en vos cruel- " les mains, que d'offenſer mon Dieu " en ſa préſence, et que de tomber en- " tre les mains de ſa juſtice." Ces im-pudiques Vieillards ſe voyant rebutés

sortirent en colere, et publierent aussitôt que Suzanne étoit une adultere, et qu'ils l'avoient surprise avec un jeune homme. On les crut, et, sur leur témoignage, cette sainte femme fut condamnée à mort.

Lorsqu'on la conduisoit au supplice, un enfant âgé de douze ans, (on croit que c'étoit le jeune Prophete Daniel,) s'écria du milieu de la foule: *Que faites-vous, peuple d'Israel? Est-ce donc ainsi que vous condamnez le Juste! Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en versant le sang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune Prophete s'étant placé parmi les anciens, les deux Vieillards sans crainte de Dieu et sans pudeur, eurent l'effronterie de lever le voile qui couvroit la face de Suzanne, afin de satisfaire au moins leur passion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit séparer; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faisant connoitre leur imposture et leur crime, il fit voir l'innocence de Suzanne. Cette sainte Dame bénit aussitôt le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faisoit connoitre son innocence, que de ce qu'il l'avoit préservée

du péché. Les deux Vieillards furent condamnés et mis à mort, et la chaste Suzanne fut conduite en triomphe dans la maison de son époux ; voilà ce que la crainte de Dieu opéra dans Suzanne. Cette sainte et vertueuse femme sera à jamais la gloire de son sexe, comme on peut dire que ces détestables Vieillards seront à jamais la honte de ceux qui ont perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Dans tous les temps le Seigneur a permis que ses plus fideles Serviteurs fussent éprouvés, pour faire paroître d'avantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'est ce qui arriva sur-tout sous le regne du Roi Antiochus. Ce cruel tyran, persécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, sous peine de mort, de manger des chairs défendues par la Loi de Dieu. Un saint Vieillard nommé Eléazar, qui avoit toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refusa courageusement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il résista constamment, et fut enfin condamné à mort. Il ne tient qu'à vous, lui dirent ses amis par compassion pour son grand âge ; " Il " ne tient qu'à vous de vous sauver la vie ; faites semblant de manger des vi-

" andes défendues ; quand même vous " n'en mangericz point, cette petite " diſſimulation appaiſera le tyran." Le ſaint Vieillard leur répondit : " Croyez " vous que j'aye tant d'attache au peu " de vie qui me reſte, que de la préfe- " rer à ce que je dois à Dieu ? Et quand " par cette lâche complaiſance, j'échap- " perois à la fureur du tyran, échap- " perois-je aux vengeances de Dieu ? " Non, non, j'aime mieux mourir que " de déſhonorer ſa Religion ; il ne ſera " pas dit qu'à l'âge de quatrevingt-dix " ans j'abandonne la loi de Dieu, et " que je devienne le ſcandale de ma " poſtérité. Je veux, en mourant ainſi, " laiſſer aux jeunes gens un exemple " de courage et de force, leur appren- " qu'ils doivent craindre Dieu et ne " jamais abandonner ſon ſervice." On conduiſit ce généreux Vieillard au ſupplice ; et lorſque les bourreaux le tourmentoient, on l'entendit s'écrier : *Ah ! Seigneur, je ſouffre de cruelles douleurs, mais c'eſt parce que je crains de vous déplaire que je les endure, et votre crainte me les fait ſupporter avec conſolation.* O le bel exemple de crainte de Dieu !

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple ſuivant

ce que peut la crainte de Dieu dans une ame, et à quel dégré de perfection elle peut l'élever ; c'eſt l'exemple de Job.

Il étoit un Prince ſi craignant Dieu, que le Seigneur lui-même demanda au démon, *s'il avoit vu ſur la terre un homme auſſi fidele et auſſi craignant Dieu que Job ?* Le démon répondit au Seigneur : " Il n'eſt pas étonnant que Job vous " ſerve, et qu'il vous ſoit fidele, puiſ- " que vous comblez ſa maiſon de biens " et de gloire ; mais vous n'avez qu'à " étendre votre main ſur lui et le frap- " per, l'on verra que ſa fidélité et ſa " vertu ne ſont qu'en apparence." Dieu donna ce pouvoir au démon et lui dit : *Va, je te permets de l'éprouver et de le frapper, mais conſerve lui la vie.* Le démon ſe ſervit du pouvoir que lui donna le Tout-puiſſant : il affligea Job d'une maniere ſenſible et cruelle, lui ſuſcita des ennemis qui ravagerent ſes campagnes, qui enleverent tous ſes troupeaux, qui lui ôterent toutes ſes richeſſes, le démon enfin renverſa toutes ſes maiſons et fit écraſer ſes enfans ſous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouillé de tout,

ne se plaignit cependant point, ni contre le démon ni contre ses ennemis ; mais toujours résigné et soumis à son Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : que son saint Nom soit béni.* Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juste, s'en prit à sa personne ; il le chargea de plaies et d'ulceres d'une maniere si horrible, que tout le monde le fuyoit, qu'il fut même obligé de se retirer sur un fumier, et de racler avec un reste de brique et de pot cassé les vers et le pus qui sortoient de toutes les parties de son corps. Trois Princes ses amis vinrent lui rendre visite dans cette extrême misere ; mais ils ne lui donnerent ni secours, ni consolation. Il ne restoit plus rien au monde que sa femme, qui, loin de consoler son époux affligé, venoit encore l'insulter dans son malheur : *Tu es donc toujours dans ta simplicité*, lui dit-elle, *de quoi te sert-il d'avoir servi Dieu ? Il ne te reste plus que de le maudire avant de mourir, puisqu'il t'abandonne dans tes disgraces.* Job, sans s'émouvoir, toujours aimant et craignant son Dieu, lui répondit : " Allez ma femme, vous par-
" lez comme une femme sans raison et
" comme une insensée ; Dieu nous doit

" il quelque choſe? Et n'entendez-vous
" qu'il ne ſoit pas le maître de me trai-
" ter comme il lui plaira? Si nous
" avons reçu des biens de ſa main libé-
" rale, n'eſt-il pas juſte que nous re-
" vions auſſi des maux de ſa main
" ternelle?" Vous voyez par cet exem-
ple qu'un homme qui craint Dieu eſt toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie, ſi loué dans la ſainte Ecriture, ſera à jamais le modele des jeunes gens et des peres craignant Dieu. Il eut ſoin dès ſa jeuneſſe d'éviter tout ce qui pouvoit ſouiller la pureté de ſon cœur. Dans ſon enfance même, il ne fit rien paroitre que de grave et de modeſte, n'ayant point de gout pour les puérilités et les badinages des autres enfans. Il avoit en horreur les impiétés de ſon peuple; et tandis que les autres alloient adorer les idoles, et ſe livroient à des ſacriléges réjouiſſances, le jeune Tobie alloit au Temple adorer ſon Dieu, en lui conſacrant ſon bien et ſa perſonne.

Il ſe maria. Il eut un fils à qui il donna ſon nom, et lui apprit à craindre Dieu. Etant pris avec ſa Tribu par le Roi des Aſſyriens, il fut conduit à Ni-

nive. Ce Roi défendit, ſous peine de mort, qu'on donnât la ſépulture aux Juifs. Mais, malgré cette défenſe, Tobie enſeveliſſoit par charité les corps des défunts. Le Roi l'ayant appris, commanda qu'on fit mourir Tobie qui ſe ſauva pour éviter le ſupplice. Après la mort du Roi, Tobie s'en revint, et fit préparer un petit feſtin pour ſe réjouir avec ſes amis: *Allez*, dit-il à ſon fils, *inviter quelques-uns de nos freres, mais n'invitez que des gens craignant Dieu, pour manger avec nous.* Sur le point de ſe mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort étoit ſur la place ſans ſépulture; Tobie y courut, apporta le corps ſur ſes épaules pour lui rendre les devoirs funebres, et l'enſevelir. " Pourquoi agiſſez-vous de la ſorte, lui dirent ſes voiſins? Vous ſavez que le " Roi l'a défendu, et que vous avez " failli à perdre la vie pour avoir déſobéi. Tobie répondit: en craignant " Dieu, je n'ai rien à craindre de toutes " les puiſſances de la terre."

Fatigué par des occupations ſi pénibles, un jour qu'il ſe repoſoit au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelles étant tombées dans ſes yeux, il en devint aveugle; mais loin

de murmurer de cet accident, il en bénit le Seigneur. L'état de cet homme juste paroiſſoit bien affligeant; il étoit aveugle, délaiſſé de ſes amis, captif ſous un Roi barbare, pauvre et dépouillé de la plus grande partie de ſes biens; mais il n'en fut pas moins ſoumis aux ordres de Dieu; verſant des larmes ſur les miſeres de ſon peuple, et ſur ſes péchés; il s'adreſſa à Dieu: " Vous êtes juſte, " Seigneur, et vos jugemens ſont tou- " jours adorables, de quelque maniere " que vous nous traitiez, c'eſt toujours " avec équité et avec miſéricorde. C'eſt " à préſent, ô mon Dieu! que vous " penſez à moi, mais ne me puniſſez " pas ſelon que mes péchés le méritent, " oubliez mes iniquités, celles de ma " famille et de mes freres. Nous mé- " ritons, Seigneur, l'opprobre où nous " ſommes, parce que nous n'avons pas " été fideles à votre Loi, nous nous ſom- " mes éloignés de vous; mais je ne vous " demande qu'une choſe, ô mon Dieu, " c'eſt d'être toujours ſoumis à votre " ſainte volonté, et de mourir dans vo- " tre crainte et dans votre paix.

Les diſgraces ne firent jamais perdre à cet homme craignant Dieu, la patien-

ce, ni la paix de son cœur, et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la justice. Un soir, ayant entendu un chevreau inconnu, qui bêloit dans son étable: *Prenez garde*, dit il à son épouse: *ce animal que j'entends n'est peut-être pas à nous ; qu'on le rende promptement à son maitre ; il ne nous est pas permis de manger, ni même de laisser dans notre maison le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laissoit pas d'être mépriſé ; ſes voſins, ſes parens et ſon épouſe même l'inſultoient dans ſon affliction, et lui diſoient avec raillerie, d'aller chercher la récompenſe de ſes aumônes et de ſa charité. " Pourquoi parlez-vous de la ſorte, *leur répondit ce ſaint homme*, ne ſavez-vous pas que nous ſommes les enfans des ſaints Patriarches; et que ſi nous imitons leur vertus, nous aurons part à cette vie immortelle que Dieu réſerve à ceux qui lui ſont fidéles et qui le craignent ?

Tobie affoibli, et croyant mourir, fit venir ſon Fils, et lui parla en pere craignant Dieu, " Ecoutez, *lui dit il*, mon cher enfant, les dernieres paroles de votre pere, et les gravez dans votre cœur. Tous les jours de votre vie

" ayez la préſence de Dieu dans l'Eſ-
" prit, pour ne jamais conſentir à au-
" cun péché. Souvenez-vous d'avoir
" toujours du reſpect pour votre mere:
" n'oubliez jamais ce qu'elle a fait et
" ſouffert pour vous. Faites toujours
" l'aumône, ne rebutez jamais aucun
" pauvre. Si vous avez beaucoup, don-
" nez beaucoup ſi vous avez peu, don-
" nez de bon cœur ce que vous pour-
" rez. L'aumône délivrera votre ame
" de la mort éternelle. Ah, mon fils!
" qu'on eſt content de paroître devant
" Dieu lorſqu'on a aimé et ſoulagé les
" pauvres. Prenez garde, mon cher
" fils, de ne jamais conſentir à aucune
" impureté, et vivez ſaintement avec
" l'épouſe qne Dieu vous donnera. Ne
" ſoyez point orgueilleux et ſuperbe
" dans vos penſées ni dans vos paroles.
" Que jamais le ſalaire de l'ouvrier et
" du domeſtique ne reſte dans votre
" maiſon. Soulagez par vos aumônes
" les juſtes défunts. Fuyez la com-
" pagnie des libertins et des pécheurs,
" ne mangez pas avec eux. Ne faites
" jamais aux autres ce que vous ne
" voudriez pas qu'on vous fit. Ne vous
" fiez pas à vous-même, et prenez tou-

" jours conseil des gens de bien. Soyez
" toujours fidèle à Dieu : béniſſez le,
" quoi qu'il vous arrive, et conſultez-
" le dans toutes vos entrepriſes. Ne crai-
" gnez rien, mon fils, nous ſommes
" pauvres, il eſt vrai, mais nous aurons
" toujours beaucoup de bien, ſi nous
" avons la crainte Dieu".

Tels furent les avis que donna Tobie à ſon Fils, lorſqu'il croyoit mourir. O qu'un enfant eſt heureux, quand il a un pere qui lui apprend ainſi les maximes de la ſageſſe et de la crainte de Dieu!

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le conſola après l'avoir éprouvé. Il répandit ſes bénédictions ſur ſes biens et ſur ſa famille, et lui rendit la vue par le miniſtere de ſon fils et de l'Ange Raphael. Il eut la conſolation de voir dans l'alliance que fit ſon fils avec une ſainte épouſe, un mariage heureux et béni du Ciel. Voyant approcher ſa derniere heure, il fit venir toute ſa famille ; et, après leur avoir recommandé avec les larmes et avec la tendreſſe d'un bon pere d'être toujours fidèle à Dieu, juſtes et charitables au prochain, il mourut en paix âgé de cent et deux ans.

Apprenez, dans cet exemple, quelle doit être la conduite d'une jeune per-

ſonne et d'un pere craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protége ceux qui le ſervent avec fidelité, et qui le craignent. *Bienheureux eſt celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Eſprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

SOUvenez vous de votre Créateur dans les jours de votre jeuneſſe, dit le Saint-Eſprit; c'eſt-à-dire, conſacrez à Dieu les prémices de votre vie, et les premieres affections de votre ame. Seroit-il juſte que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie, qui doit être toute à Dieu fuſſent employés à aimer les plaiſirs et les vanités du monde?

Il n'y a que Dieu qui puiſſe contenter votre cœur. Lui ſeul mérite tout votre amour, puiſque lui ſeul renferme plus d'amabilités, de perfections et de charmes, que toutes les créatures enſemble. Toutes les beautés et les attraits des plus parfaites intelligences réunies, ne ſont, en comparaiſon de Dieu, qu'obſcurité et laideur.

Le bonheur et la joie des Saints dans

le Ciel, c'eſt de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvoient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourmens, ils ſeroient tous conſolés et ſe rejouiroient. Il ſouhaiteroient d'aimer et poſſéder Dieu mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils, oui vous pouvez aimer Dieu ; et ſi vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit il, *d'un amour éternel*. Il vous a aimé avant que vous fuſſiez capable de le connoitre, avant même que vous fuſſiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'euſſent mieux ſervi que vous. Il vous a donné ſon Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné ſa vie et ſon ſang pour vous ſauver.

Tout ce que vous avez eſt à Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous poſſédez. Il n'y a point de mere au monde qui ait fait pour ſon enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mere qui ait tant d'amour pour ſon Fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnoiſſance, il vous demande ſeulement votre cœur. Il vous promet ſa gloire, ſi vous l'aimez

et si vous lui êtes fidele : *Mon fils, ma fille*, vous dit-il, *donnez-moi votre cœur : soyez-moi fideles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non seulement pour les faveurs et pour les graces qu'il vous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour ses infinies perfections, c'est-à-dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez-vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour ?

L'amour de Dieu s'appelle *Charité*. Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous n'avez pas cet amour affectif, c'est-à dire si vous ne sentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des sentimens de tendresse, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'est-à dire, que vous préfériez Dieu à toutes choses, que vous soyez disposé à renoncer à vos plaisirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de

Dieu ; de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grace de Dieu, en un mot, être prêt de souffrir plutôt la mort, que de vous séparer de Dieu, par un péché mortel.

Il faut que vous puissiez dire comme saint Paul : *Qui est-ce qui me séparera de l'amour de Jesus-Christ? Sera-ce l'affliction ou le chagrin, ou la faim, ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence? Non, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puissances, ni aucune créature ne pourront jamais me séparer de l'amour de Dieu qui est en Jesus-Christ.*

Sans la charité, *je ne suis rien*, dit Saint Paul, c'est-à-dire, que sans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous serez un prédestiné. Or, pour mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez souvent à Dieu la grace de l'aimer, desirez ardemment ce saint amour, & vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux Solitaires ayant long-temps demandé à Dieu de leur faire connoître la maniere de le servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avoit

un homme nommé Eucharifte, dont la femme s'appelloit Marie, qui ſervoit Dieu plus parfaitement qu'eux, & qu'ils apprendroient de cet homme comment ils devoient aimer & honorer Dieu.

Ces Solitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informerent pendant pluſieurs jours d'Eucharifte, ſans trouver perſonne qui le connût. Ils crurent s'être trompés & prenant le parti de s'en retourner, ils apperçurent une pauvre femme ſur la porte de ſa maiſon ; & lui ayant demandé, comme par haſard, ſi elle connoiſſoit un nommé Eucharifte : c'eſt mon mari, répondit cette femme. Vous vous appellez donc Marie, lui dirent les Solitaires. Mes Peres, leur dit elle, qui vous a appris mon nom ? Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix ſurnaturelle, & nous venons ici pour lui parler.

Eucharifte arriva ſur le ſoir conduiſant un petit troupeau de moutons. Les Solitaires auſſi-tôt l'embraſſerent, & le prierent de leur dire quel étoit ſon genri de vie : je ſuis, leur dit il, un pauvre berger. Ce n'eſt pas ce que nous vous demandons, repliquerent les Solitaires : dites nous la maniere dont vous & votre femme ſervez Dieu. Mes Peres, c'eſt à

vous de me l'apprendre : je ne suis qu'un pauvre ignorant, qui ne sais ni aimer ni servir Dieu. N'importe, lui dirent ils, nous sommes venus ici de la part de Dieu, pour savoir de vous comment vous le servez.

Puisque vous me l'ordonnez, répondit Euchariste, je vous dirai que j'avois une mere craignant Dieu, qui, dès mon enfance m'a recommandé de tout faire, & de tout souffrir pour l'amour de Dieu. J'ai suivi ce conseil dès ma petite jeunesse : j'obéissois pour l'amour de Dieu ; je souffrois la correction pour l'amour de Dieu ; je me privois de certaines petites gourmandises si ordinaires aux enfans, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué tout ma vie dans cette pratique en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me leve pour l'amour de lui. Je fais ma priere, & lui offre la journée pour son amour. Je vais à l'ouvrage, parce qu'il le veut, & je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos & mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, quand j'en ai besoin, pour l'amour de Dieu, & pour le mieux

ſervir. Je ſouffre la faim, le froid, ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaiſes années pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfans, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma ſœur & dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, & ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent ils? j'ai peu de choſe avec ce petit troupeau de moutons que j'ai eu par la ſucceſſion de mes peres, répondit Euchariſte; mais Dieu bénit le peu que je poſſede, & j'ai du reſte. Je fais trois parts de mon petit revenu; j'en donne une part à l'Egliſe, d'une autre j'en ſoulage les pauvres & les paſſans, & du reſte nous en vivons ma femme & moi. Je ſuis nourri très pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture; je l'accepte telle qu'elle eſt, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis? lui dirent ces deux Solitaires: Hé! qui eſt ce qui n'en a pas? répondit Euchariſte; je tâche de ne faire mal à perſonne, & jamais je ne dis mal de qui que ce ſoit: cependant je ne laiſſe pas d'avoir des ennemis & des envieux; mais loin de leur ſouhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre ſervice, & je les

vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme; & si on me fait tort, je le souffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes Peres, toute ma conduite & celle de Marie ma femme. Ces Solitaires s'en retournerent pleins d'admiration, consolés d'avoir appris un moyen si facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Euchariste; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le dessein de lui plaire & pour son amour, & vous serez un prédestiné.

CHAPITRE III.

Il faut imiter Notre-Seigneur dans la Jeunesse & pendant toute la vie.

POUR arriver à la sainteté, il faut imiter Notre-Seigneur Jesus Christ il est le Saint des Saints, & le plus parfait modele de toute sainteté.

Ce grand Maître, descendu du Ciel pour instruire & sauver les hommes, a voulu passer par les différens âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à tous, pour nous attirer tous à son imitation. *Pour cette raison,* dit

Saint Irenée, *il s'eſt fait enfant, pour les enfans, afin de les ſanctifier; il s'eſt abaiſſé juſqu'aux petits, afin de les élever juſqu'à lui; il s'eſt fait jeune, pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la ſageſſe, en les appellant à ſa ſuite.*

C'eſt ſur ce divin modele de la jeuneſſe, qu'il faut former la vôtre, & régler vos actions. Or nous trouvons dans l'Evangile quatre choſes, dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple pendant la jeuneſſe de ſa vie mortelle.

La premiere eſt ſa vie humble & cachée. Pendant trente années il a mené une vie inconnue au monde, ne ſe faiſant connoître qu'à ſa trés-ſainte Mere & à ſaint Joſeph, pour apprendre aux jeunes gens à fuir la vaine gloire, & à ne pas chercher d'être eſtimés & connus du monde; mais à chercher de plaire à Dieu dans la retraite, de contenter leurs parens & leurs maîtres par l'humilité & le ſilence.

La ſeconde, eſt l'exemple de Religion que le fils de Dieu a donné dans ſa jeuneſſe, en allant au temple pour y rendre ſes devoirs à Dieu ſon Pere: c'eſt-là qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il fût leur Maître. Exemple admirable qui montre aux jeunes gens qu'ils doi-

vent avoir un grand desir de s'instruire & qui leur fait connoître que leur premier soin doit être de servir Dieu, d'apprendre la science du salut dans les instructions de leurs Pasteurs, & de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troisieme chose dont l'Enfant Jesus a donné l'exemple, c'est l'obéissance admirable qu'il a rendue à ses parens. *Il retourna avec eux en Nazareth, & il leur étoit soumis*, dit l'Evangile. Exemple qui est bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorsque vous manquez de respect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'instruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu, qui obéit à ses créatures! Que répondrez vous au Fils de Dieu sur vos désobéissances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être soumis lui-même pour vous servir de modele?

La quatrieme chose que l'Evangile nous apprend de la jeunesse de ce Divin Enfant, c'est *qu'à mesure qu'il avançoit en âge, il croissoit en sagesse & en grace*; c'est à dire, qu'il faisoit paroître de jour en jour ses divines perfections, comme un soleil qui ayant toujours la même lumiere, paroît néanmoins toujours plus brillant à mesure qu'il avance vers son

midi. L'Evangile a fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertissemens, & leur apprendre que le temps de la jeunesse doit être employé à croître en sagesse, & non pas en malice, comme la plupart, qui semblent n'avancer en âge que pour affoiblir, ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas! Peut-on voir sans être touché jusqu'aux larmes, les jeunes gens et les enfans même se pervertir à mesure qu'ils croissent? Leur âge tendre semble ne se fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs qui ne devroient être que pour leur créateur, sont pour le démon. Les premiers rayons de leur raison ne leur servent que pour apprendre le mensonge et le péché. La robbe d'innocence qu'ils doivent conserver toute leur vie, est d'abord souillée par la désobéissance et le libertinage. Enfans de Jésus-Christ, est-ce ainsi que vous imitez votre Maître! Il s'est fait enfant pour vous apprendre à passer vos premieres années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice et à vous perdre: *Jettez les yeux sur ce divin Exemplaire*, pour réformer

l'abus que vous faites de votre jeuneſſe, apprenez de lui comment vous devez vivre.

Ce n'eſt pas aſſez d'imiter Jeſus Chriſt dans les vertus qu'il a pratiquées dans ſon enfance, imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuſe qu'il a menée ſur la terre ; ſuivez ſur-tout les exemples d'humilité, de charité, de réſignation et de patience qu'il nous a donnés dans ſa paſſion. Il n'y a point de deſhonneur de ſuivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il eſt au contraire honteux pour nous de le voir marcher ſeul dans le chemin des vertus, ſans que perſonne le ſuive ; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roſes. *Il a fallu qu'il ſouffrit* et qu'il ſubit la Croix, *pour entrer dans ſa gloire.* Nous ne devons donc pas eſpérer d'y arriver par les délices et par les plaiſirs. Saint Paul nous apprend qu'*aucun ne ſera prédeſtiné, s'il ne conforme ſa vie à celle de Jeſus-Chriſt.* Penſez-y ſérieuſement, puiſque c'eſt pour imiter la vie de Jeſus-Chriſt que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il eſt bien important d'inſpirer aux jeunes Gens quelques pratiques de pié-

té envers Jesus-Christ, surtout de les porter à l'imiter. En avançant en âge ils continueront avec facilité les saintes pratiques qu'on leur aura inspirées dans la jeunesse. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de biens, mais qui avoit de la vertu et du zèle pour l'éducation de ses enfans, avoit une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée. Cette petite fille étoit vive et portée à la dissipation. La mere craignant que cet enfant ne se pervertit avec ses petites compagnes; n'ayant pas d'ailleurs le loisir de s'appliquer, comme il étoit nécessaire, à l'éducation de sa fille, la mit, nonobstant sa pauvreté, en pension chez une vertueuse Maitresse d'Ecole, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez sa Maitresse; elle y fit un progrès admirable dans la piété, et retint dans son cœur tous les avis de sa charitable Maitresse, mais surtout celui de se proposer Notre Seigneur Jesus-Christ pour modele dans toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mere, Dorothée étoit l'exemple et la consolation de toute la famille, patiente, douce, o-

béissante ; elle ne se plaignoit jamais de rien ; elle parloit peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans ses travaux et dans les croix qui lui arrivoient ; chaste ennemie de toute vanité ; respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la Paroisse ; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes envieuses entreprirent de noircir sa répuration, la traiterent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jesus Christ ; donna toujours des marques d'amitié à celles qui parloient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les discours calomnieux de ses ennemies tournerent à leur confusion.

Le Curé de la Paroisse admirant en elle les effets de la grace, et les fruits que faisoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour : Dorothée, je vous prie de me dire en confiance comme vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes. Monsieur, lui répondit

Dorothée, il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devrois faire. Je me suis toujours soutenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avois encore qu'onze ans : elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jesus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines : c'est ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière.

Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jesus, qui à son réveil s'offroit à Dieu son Pere en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux ; lorsque je prie je me représente Jesus priant qui adoroit son Pere, et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jesus Christ a lué, fatigué, travaillé pour mon salut ; et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me représente que Jesus Christ étoit soumis et obéissant à la Sainte Vierge et à Saint Joseph ; et dans le moment j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et pénible, je pense aussitôt

que Jesus-Christ s'est soumis à la mort de la Croix pour mon amour ; ensuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il soit.

Si on parle mal de moi, si on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le souffre en patience, me souvenant que Jesus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels ; je pense alors que Jesus étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faisoit endurer, au lieu que je suis une pécheresse, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire souffrir.

Lorsque je prends mes repas, je me représente Jesus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité, pour travailler à la gloire de son Pere. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jesus-Christ a goûté sur la croix, je lui fais le sacrifice de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne laisse pas d'être content, en me souvenant que Jesus Christ a jeuné quarante jours et quarante nuits ; qu'il a souffert une cruel faim pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes.

Le Curé ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumieres dans une jeune et pauvre Villageoise, lui dit : O Dorothée, que vous êtes heureuse ! que de consolations n'avez vous pas dans votre état ! Il est vrai, répondit Dorothée, que j'ai de grandes consolations dans le service de Dieu : mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir, il me faut faire de grandes violences pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très vives. Si Dieu me fait des graces, il permet aussi que j'aie de fréquentes et de fâcheuses tentations : de tems en tems je me trouve plongée dans l'amertume, dans des sécheresses, dans des ennuis qui m'accablent.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothée lui répondit ingénuement : lorsque je suis dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au Jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort, ou bien je me le représente délaissé et sans consolation sur la croix ; m'unissant à lui, je dis aussi-tôt dans mon cœur, ces paroles qu'il pro-

fera lui-même si souvent dans le Jardin des Oliviers : *Mon Pere, votre volonté soit faite.*

Quant à mes tentations, lorsque je sens quelque attrait d'aller dans certaines compagnies, dans les veillées dans les danses et les divertissemens dangereux ; lorsque je vois même d'honnêtes filles qui se trouvent dans ces occasions, ou qui m'ivitent d'aller avec elles, ou bien lorsque j'ai de violentes tentations de consentir à quelque péché, et de me donner un peu plus de liberté, je me représente aussi-tôt Jesus Christ qui me dit ces paroles ; *Hé quoi ! ma fille, veux-tu donc me quitter pour te livrer au monde et à tes plaisirs ? Veux-tu me reprendre ton cœur pour le donner à la vanité et au démon ? N'y a-t-il pas déjà trop de personnes qui m'offensent ? Veux tu te mettre de leur parti, et abandonner mon service ?* Et aussi-tôt je lui réponds dans le fond de mon cœur : *Non, mon Dieu, jamais je ne vous abandonnerai, je vous serai fidelle jusqu'à la mort ; où irois-je, Seigneur, en vous quittant, puisque vous seul avez les paroles de vie ?* Cette pensée me remplit dans le moment de courage et de force.

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le Curé, de

quoi les entretenez-vous ? Je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choses dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de se proposer Jesus-Christ pour modèle dans leurs actions, de se souvenir dans la priere et dans le repas, dans le travail, dans la conversation et dans les peines de la vie, comment Jesus-Christ se comportoit lui-même dans ces occasions, et de s'unir à ses divines intentions. Je leur dis que je me sers de cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien : qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon Maître. Allez, Dorothée, lui dit son Pasteur, profitez des graces dont le Ciel vous favorise ; le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination. O qu'heureuse est une ame qui imite ainsi Jesus-Christ !

AUTRE EXEMPLE.

Dieu ne manque jamais de bénir les saintes intentions d'un pere et d'une mere, qui s'appliquent à inspirer à leurs enfans des sentimens de Religion. L'exemple suivant vous en convaincra, et vous apprendra en même temps com-

bien l'exemple de Jesus-Christ, le souvenir de sa Passion et de sa Mort, sont efficaces pour nous faire vivre dans la sainteté.

Un homme nommé Isidore, n'avoit qu'une petite fille, qu'on appelloit Mélanie, âgée de cinq ans, d'un naturel vif et d'une humeur si bizarre, qu'elle sembloit incorrigible. Le pere ne la maudissoit point, crainte que ses malédictions ne la rendissent encore plus méchante. (Il faisoit sagement; car les malédictions des peres et des meres ne servent qu'à rendre les enfans plus vicieux :) il prioit pour elle, l'instruisoit, la corrigeoit ; mais rien ne pouvoit dompter l'humeur farouche de cette petite libertine, qui devenoit déjà le scandale des petites filles et des petits garçons.

Mélanie ayant atteint l'âge de dix ou douze ans, cherchant un jour dans une garderobe, trouva un Crucifix, que sa mere défunte y avoit caché. Mélanie le porta tout de suite à son pere, et lui demandant : mon pere, qu'est-ce que ceci? Ma fille, lui dit le pere, c'est un Crucifix. Mais, répliqua l'enfant, que signifie le Crucifix? Le pere lui répondit : je vous l'avois déjà appris, mais

vous l'avez oublié : c'eſt une repréſentation de Jeſus-Chriſt crucifié. La petite continua d'interroger ſon pere : je ne ſais ce que veut dire *une repréſentation de Jeſus-Chriſt crucifié.* Iſidore lui dit : je vais vous l'apprendre, écoutez-moi.

Vous ſavez bien que le Fils de Dieu eſt deſcendu du Ciel, et s'eſt fait Homme pour nous ſauver (car ſans lui nous ſerions tous perdus.) Ce Fils de Dieu fait Homme, c'eſt Jeſus-Chriſt. Il a paſſé ſa vie dans la pénitence ; il a pleuré tous nos péchés, il a inſtruit les hommes ; et les inſtructions de Jeſus-Chriſt, c'eſt ce que l'on appelle l'Evangile. Les Juifs l'ont traité cruellement, lui ont enfoncé dans la tête une couronne d'épines ; ils l'ont cloué ſur une Croix, l'ont fait mourir dans ce ſupplice, et lui ont fait répandre tout ſon Sang. Avant que de mourir, il demanda pardon à Dieu ſon Pere pour eux et pour nous. Hé bien, ma fille, le Crucifix, c'eſt pour nous faire ſouvenir de tout cela.

Mélanie écoutoit attentivement. Iſidore profita de cette conjoncture, pour inſtruire cet enfant ; et afin de toucher ſon cœur, il lui dit : Savez-vous bien

qui eſt-ce qui a traité Jeſus-Chriſt d'une maniere ſi cruelle? Je n'en ſais rien, répondit la petite fille. Hélas! ma chere enfant, reprit le pere, c'eſt nous; ce ſont nos péchés qui ſont la cauſe de ſa mort. Oui, ma fille, vos péchés auſſi-bien que les miens, ont crucifié Jeſus-Chriſt. Souvenez-vous bien de tous les péchés que vous avez faits, de toutes vos déſobéiſſances, de vos irrévérences à l'Egliſe de vos petites friponneries, de toutes les impertinences que vous m'avez dites, des immodeſties que vous avez commiſes, et des ſcandales que vous avez donnés aux autres. Tout cela, ma fille, a affligé Jeſus-Chriſt, et a contribué à ſa mort; vous lui avez donné autant de coups, que de péchés vous avez faits.

Iſidore s'apperçut que Mélanie avoit les larmes aux yeux; et, pour profiter de ces heureuſes diſpoſitions, il ajouta: Ah! ma fille, voulez-vous toujours affliger Jeſus-Chriſt, et le faire ſouffrir? Voulez-vous le crucifier encore un fois, le faire mourir dans votre cœur par vos déſobéiſſances, et par votre malice? Refuſerez-vous de l'aimer en voyant ce qu'il a fait pour votre amour, pour vous rendre ſage, et pour vous ſauver?

Mélanie avoit le cœur ſi attendri et

si serré, qu'elle saisit tout d'un coup avec les deux mains le Crucifix que son pere tenoit : ah ! mon cher pere, lui dit-elle, je vous en prie, donnez-moi ce Crucifix. Oui, ma fille, je vous le donne, lui dit le pere, je vous prie de le garder. Elle alla s'enfermer dans sa chambre, et passa le reste du jour à sanglotter, baisant les pieds de son Crucifix, et l'embrassoit, en disant : *Ah ! mon Dieu, mon Souverain ! voilà donc l'état où je vous ai réduit : c'est donc moi qui vous ai crucifié ! mon Dieu, pardonnez-moi, si j'avois su que je faisois tant de mal, jamais je ne vous aurois offensé ayez pitié de ma jeunesse & de mon ignorance.*

La grace de Dieu opéra puissamment dans le cœur de cette jeune fille : et Dieu bénit tellement les paroles d'Isidore, que dans peu de jour Mélanie fut toute changée ; elle reçut même des lumieres d'enhaut, au dessus de la foiblesse de son âge. Jamais enfant ne fut plus humble et plus soumis. Aussitôt qu'elle avoit quelques moment libres, elle alloit auprès de son Crucifix, lui baisoit les pieds, en adorant Jesus Christ dans son cœur. Quand il lui arrivoit quelques chagrins, qu'on lui faisoit quelque tort

ou quelque peine, elle disoit: *ô mon Sauveur! comment oserais je me plaindre, en voyant ce que vous avez enduré pour moi.*

Un jour, ayant été battue par un homme brutal qui la prit pour une autre, elle n'en dit rien à son pere, crainte qu'il ne se fachât, et n'offensât Dieu; mais elle alla d'abord auprès de son Crucifix faire cette priere.

O mon Jesus! lorsque vous étiez sur la Croix, vous avez pardonné à vos bourreaux; je pardonne aussi pour l'amour de vous à celui qui m'a maltraitée, et je voudrois lui rendre service. En effet, huit jours après cet homme qui l'avoit maltraitée, étant tombé malade, Mélanie demanda quelque chose à son pere pour le soulager; tenez, dit-elle au malade, voilà ce que je vous apporte, pour vous marquer que je ne vous veux point de mal; je n'ai pas dit à mon pere que vous m'aviez traitée si mal, afin qu'il ne vous en fasse point de reproches. Cet homme eut tant de confusion en voyant la générosité et la discrétion de cette jeune fille, qu'il en pleura et lui en demanda pardon.

Une autrefois Mélanie voyant une voisine qui se désoloit à cause des débauches de son mari, elle lui dit: *Ma chere voisine n'avez vous point de Crucifix*

chez vous? Oui vraiment, répondit sa voisine. *Et de quoi vous sert il?* reprit Mélanie : " Allez au pieds de votre " Crucifix, pour y apprendre à souffrir. " Jesus Christ a bien plus enduré que " vous ; et quoiqu'il fut innocent, il ne " s'est jamais plaint. Vous êtes bien- " heureuse, ma chere amie, d'avoir " quelque chose à souffrir pour lui. " Vous ne savez pas combien il y a de " consolation à souffrir pour un Dieu " qui souffre pour nous." Les paroles de Mélanie, qu'elle disoit, comme inspirée d'enhaut, arrêterent les emportemens de cette voisine, qui changea et devint un modele de patience, et convertit son mari.

Mélanie persévéra le reste de sa vie dans ces saintes pratiques. Le souvenir de Jesus crucifié étoit toujours présent à son esprit. Elle avoit même de la peine à retenir ses pleurs en travaillant, lorsqu'elle pensoit aux souffrances de Jesus-Christ, ou lorsqu'elle apprenoit que Dieu étoit offensé. *Ah! mon Dieu*, disoit-elle, *on vous outrage, on vous crucifie; que ne puis-je mourir pour empêcher qu'on ne vous offense jamais!*

Elle eut de violentes attaques, de fréquentes tentations contre la chasteté ;

mais par le souvenir des souffrances de Jesus-Christ, elle conserva la pureté de son ame. *Mon Sauveur !* disoit-elle dans ses tentations, *comment oserois-je consentir au plaisir, en voyant les douleurs que vous avez endurées pour moi? comment pourrois-je aimer et flatter mon misérable corps, en voyant votre corps innocent, couvert de sang et de plaies, attaché à une Croix? Ne serois-je pas bien aveugle et bien ingrate pour un plaisir honteux, de perdre votre grace, et de renouveller vos tourmens?* Enfin Mélanie par ces saintes pratiques arriva à une haute vertu ; elle fut l'emple de tout le voisinage, et mourut en odeur de saintetés.

O si les peres et les meres, à l'exemple d'Isidore, apprenoient dans leurs familles à connoître Jesus-Christ, les mœurs des enfans seroient bientôt changées ! Que de lumieres n'en reçoivent-ils pas? Le Crucifix est comme un Livre divin, où tous les fideles peuvent lire, et apprendre à connoître Dieu. C'est au pied du Crucifix que les plus grands Saints ont puisé leurs lumieres, leur consolation et leur force.

CHAPITRE IV.

De l'amour et de l'honneur dû à ses Peres et Meres.

1. *CELUI qui craint Dieu*, dit le Saint Esprit, *honore son Pere et sa mere. Il servira comme ses maitres ceux qui lui ont donné la vie.* Oui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parens, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.

En effet, seroit-ce craindre Dieu que de mépriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne ? Ecoutez les ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Pere*, dit le Seigneur, *et qui mépriſe les avis de sa Mere, deviendra infame et misérable. Celui qui maudit son pere ou sa mere périra, et sa lumiere* (c'est-à-dire, sa vie) *sera* éteinte dans les ténébres (c'est-à-dire, dans la mort). *L'œil qui se moque de son pere et de la mere qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son pere, est perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit sa mere, est maudit de Dieu.* O plût au Ciel que ces menaces fussent gravées profondément dans l'es-

prit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur pere et à leur mere!

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuse que Dieu avoit établie dans l'ancien Teſtament. *S'il arrive*, dit la Loi de Dieu, *qu'un enfant ſoit rebelle aux commandemens de ſon pere et de ſa mere, qu'après le châtiment il refuſe encore d'obéir, le pere et la mere le conduiront devant les Anciens où ſe tient le Siege de la juſtice et y feront leurs plaintes. Alors* (ajoute la Loi) *il ſera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple ſoit ſaiſi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la Loi ſévere que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender ſa juſtice, qui tôt ou tard punit par des châtimens exemplaires, ceux qui manquent à un devoir ſi legitime et ſi ſaint.

Mais laiſſons ces motifs de terreur et de crainte pour les eſprits rebelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raiſon et par amour. Vous vous, qui voulez ſervir Dieu, c'eſt aſſez pour vous engager à honorer vos parens, de vous dire, *qu'il en juſte, et que Dieu le veut.* Deux motifs par leſquels ſaint Paul perſuade aux en-

sans cette obligation. *Enfans*, dit-il, *obéissez à vos parens, parce qu'il est juste. Obéissez en tout, parce que cela plaît à Dieu.* Dieu, dis-je, cet Etre souverain et tout puissant, dont la volonté doit être la reglé de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des ames généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos peres et meres, comprend quatre devoirs principaux: le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée désavantageuse, ni extérieurement par des paroles, des gestes, ou des manieres peu séantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. *Ecoutez*, dit le Saint Esprit *les avis de votre Pere, et n'abandonnez pas la loi de votre mere; il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son Pere.*

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. *Souvenez-vous*, dit le Sage, *que vous tenez d'eux la naissance; soyez recon-*

noissans de ce grand bien. Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoissance qu'en les aimant; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonnable, et selon Dieu, c'est-à-dire qu'il faut les aimer, parce que Dieu le veut, et donner des marques de cet amour, en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez surtout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prieres et par d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, en vous intéressant au repos de leurs ames après leur mort.

3. Obéissez à leurs commandemens, et soyez prompts à faire leur volonté, mais obéissez comme saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu*, c'est-à-dire, en regardant l'autorité de Dieu dans leurs commandemens. C'est Dieu qui vous commande de leur obéir; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même, à moins qu'on ne vous commande quelque chose contre sa Loi et contre votre conscience, en ce cas vous ne leur devez pas l'obéissance; mais soyez discret en cette oc-

caſion ; et quand vous doutez ſi le commandement de vos parens eſt juſte ; il faut prendre avis des perſonnes éclairées.

4. Vous devez enfin les ſervir et les aſſiſter dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieilleſſe, et dans leurs néceſſités temporelles ou ſpirituelles. Les abandonner, c'eſt un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard eſt puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre devoir envers vos parens, ayez ſouvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Abſalon, qui ayant violé le devoir d'un enfant envers ſon pere, trouva enfin le juſte châtiment de ſon crime dans une mort funeſte et miſérable. Et d'un autre côté, conſidérez l'exemple du fils de Dieu, qui étant le ſouverain Maître du monde, a voulu néanmoins être ſoumis à ſa très ſainte Mere et à ſaint Joſeph, pour apprendre à tous les enfans l'honneur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il eſt criminel, qu'une miſérable créature refuſe d'obéir à ceux de qui elle tient la naiſſance et l'inſtruction, après que le Dieu du Ciel a voulu être ſoumis à celle dont il a reçu une naiſſance temporelle.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Du respect dû à ses Pere et Mere; aux Maitres et aux Maitresses.

I. PRENEZ garde de résister à vos pere et mere, et à vos maitres, dans ce qu'ils vous défendent, ou dans ce qu'ils vous commandent pour le reglement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Vos pere et mere, de même que vos maitres et maitresses, sont obligés en conscience de vous défendre les occasions du péché, les veillées dangereuses, les fréquentations du cabaret et des personnes de different sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux. S'ils étoient négligens jusqu'à ce point que de vous laisser vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions; mais quand ils vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme, en leur désobéissant.

Vos meres, filles chrétiennes, et vos

maitresses, aussi bien que vos peres et vos maitres, sont de même obligés de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décemment couvertes; d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre pere et votre mere ne vous le défendent pas, ils pechent; vous pechez vous même, si vous faites ces choses. Mais quand ils vous le défendent, votre péché par votre désobéissance est plus grand.

Bien plus (remarquez cet avis, jeunes gens), vous devez tellement respecter les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas que de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu; parce que la défense de vos peres et meres, ou de vos maitres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos peres et meres vous donnent mauvais exemples par leurs paroles par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs colères, ils soutien-

minels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudiſſent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux. Il vaudroit mieux, pour un pere et une mere, qu'ils fuſſent précipité au fond de la mer de ſcandaliſer ainſi leurs enfans.

Mais auſſi malheur à vous, ſi vous vivez comme eux, et ſi vous les imitez dans leurs vices. S'ils ſe damnent, ne vous damnez pas vous mêmes. Priez tous les jours pour eux; vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu vos prieres et vos bonnes œuvres pour leur converſion. Prenez garde de jamais les ſcandaliſer, malheur à vous, ſi vous contribuez à leur colere et à leur damnation par votre indocilité, et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre pere, votre mere et vos maitres, ont droit de vous corriger. Ils y ſont même obligés, quand vous le méritez. Si une légere correction ne ſuffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il eſt même quelquefois louable aux parens de faire renfermer dans une maiſon de force, un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer avec plus d'affection; ils ne vous cor-

rigent que pour votre bien et pour vous rendre sages. Si vous n'avez pas mérité cette correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien d'avantage, et que Jesus-Christ a souffert, sans se plaindre, la Croix et la mort, quoiqu'il fut innocent.

Ne dérobe rien à vos parens. *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui dérobe à ses pere et mere, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos pere et mere, ou de vos maitres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-pere ni de votre belle mere; supportez avec charité et en vûe de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections: ne parlez point de leurs défauts, ni des disgraces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience: Jesus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs: regarderiez vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour?

En un mot, aimez, obéissez, respectez, assistez vos pere et mere; consultez les

dans vos entrepriſes, ſurtout pour le choix de votre vocation. En quelque état, en quelqu'âge que vous ſoyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, ſoyez aſſuré que Dieu vous récompenſera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire (je vous le répéte) ſi vous leur êtes dur et méchant, ſi vous les abandonnez, tôt ou tard Dieu vous punira dans votre perſonne ou dans vos enfans. Liſez les exemples ſuivans, et profitez des inſtructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il eſt rapporté dans les Hiſtoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfans combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étoient pauvres, avoient leur mere depuis long-temps malade; aimant tendrement cette mere, ils étoient très-affligés de voir que leurs travaux ne pouvoient ſuffire pour la nourrir et la ſoulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs dans les forêts voiſines de la ville de Méaco, capitale de l'Empire. L'Empereur du Japon fit un Edit, et promit une récompenſe à ceux qui ameneroient

à la ville quelques uns de ces voleurs. A cette nouvelle, le plus jeunes des freres dont nous venons de parler, s'avisa d'un expédient bien singulier pour avoir de quoi soulager leur pauvre mere. Il pria ses freres de le lier et de le conduire à la ville de Méaco, et de le faire passer pour voleur des forêts voisines. Ses freres eurent peine à consentir à une si étrange proposition. *Que craignez-vous*, leur dit ce jeune homme, *croyez-vous que Dieu m'abandonnera ? Et après tout, si l'on me fait mourir, je suis content de sacrifier ma vie, pourvu que je puisse conserver celle de ma mere, et lui procurer du soulagement.*

Les deux freres voyant son courage, consentirent à sa proposition, conduisirent ce jeune homme à Méaco, le garrotterent et le présenterent comme un voleur au Juge criminel, qui fit mettre celui ci en prison, et donna aux deux autres une récompense. Mais comme le sang ne peut se démentir on s'apperçut qu'ils avoient les larmes aux yeux quand ils se séparerent, et qu'on mit le cadet en prison. On soupçona du mystere, et un Officier reçut ordre de les suivre secrétement pour savoir de quoi il s'agissoit.

A peine furent-ils arrivés à la maiſon, que la mere leur demanda d'où ils venoient ? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent ils : voyez, ma mere, combien d'argent nous avons gagné pour vous ſoulager : Dieu ſoit béni, dit-elle, mais où eſt votre jeune frere ? N'en ſoyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux ſavoir où il eſt, continua la mere : qu'en avez-vous fait ? vous ne me répondez pas ! ah malheureux ! vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en ſi peu de temps. Vous avez ſans doute volé cet argent et fait quelque mauvais coup : peut-être que votre frere étoit avec vous, et que quelque accident lui eſt arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mere s'affligeoit de leur ſilence, lui dirent naïvement de quoi il s'agiſſoit, lui racontèrent tout. La mère auſſitôt pouſſa des cris et des lamentations en pleurant, demandant ſon fils qu'elle croyoit perdu.

Dans ce moment l'Officier qui écoutoit à la porte, et qui avoit entendu tout ce dialogue, entra, et dit à cette mere déſolée : raſſurez-vous, pauvre femme, votre fils eſt vivant, il ne lui ſera fait aucun mal. En effet, l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage

de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour sa mere ; il lui fit sa fortune, et donna à la mere une pension pour le reste de ses jours.

Admirez dans cet exemple combien grande est la providence de Dieu envers les enfans qui aiment et qui assistent leurs peres et meres.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'aîné qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles sales et des juremens. Sa mere le reprit et lui dit : " Quoi, mon " fils, vous tenez de pareils discours en " ma présence ! Est-ce moi qui vous ai " appris à parler de la sorte ! et quand " même je serois assez malheureuse pour " dire de telles paroles, vous ne devriez " jamais les prononcer ; apprenez que " de tels discours ne conviennent qu'à " des libertins, à des esprits malfaits, à " des enfans sans éducation et sans hon- " neur."

L'enfant profita de cet avertissement, et n'osa jamais plus dire aucune mauvaise parole en présence de sa mere, mais il continuoit d'en dire avec ses petits compagrons. La mere en fut avertie,

et dit à ſon fils ; " Vous ne dites plus
" de mauvaiſes paroles en ma préſence,
" mais vous en dites devant les autres,
" et vous n'avez point de honte de les
" ſcandaliſer. Eh quoi, mon fils ! vous
" perdez donc la crainte de Dieu. Ne
" ſavez-vous pas que Dieu vous entend
" et vous voit par-tout ? Vous n'oſez
" parler mal devant moi, et vous l'oſez
" devant Dieu ; ſachez que vous devez
" craindre Dieu plus que moi : il eſt
" votre Créateur, votre premier Pere et
" votre Juge ; et il vaudroit mieux dire
" cent mauvaiſes paroles devant moi,
" que d'en dire une en la préſence de
" Dieu. Changez de conduite, mon fils ;
" car j'aimerois mieux vous voir mort à
" mes pieds, que de vous voir vivre
" dans une telle habitude, et je vous dé-
" fends de jamais plus fréquenter les
" compagnons qui vous ont appris à
" parler de la ſorte."

Ces paroles firent une telle impreſſion dans l'eſprit de cet enfant, qu'il ſe corrigea et fut toujours ſoumis à ſa mere ; Dieu récompenſa ſa ſoumiſſion : étant en âge, il entra en Religion, où il fit de grands progrès dans les ſciences et dans la vertu.

Le ſecond fils d'Alexandrine, ne fut

pas d'un si bon naturel que l'aîné, mais il ne laissoit pas d'être plus aimé de sa mere ; (car il arrive souvent que les peres et meres s'aveuglent, et qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres). Alexandrine reprenoit son fils, mais il se moquoit de tous ses avis, et fréquentoit malgré elle des jeunes libertins qui lui gâtoient l'esprit, qui ne lui parloient que de divertissements et de plaisirs, et ne lui inspiroient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour sa mere. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur de jeune homme, qu'il perdit enfin tout respect à sa mere, s'abandonna à la débauche, à l'impureté et aux jeux. La mere en pleuroit et l'avertissoit ; mais ce n'étoit pas assez, il falloit le corriger sévèrement qnand il étoit temps, ou le faire mettre dans une prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la défense de sa mere, fréquentoit une fille qui l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas. Il se maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine sa mere, pour jouir du bien de feu son pere, mais il n'en jouit pas long-temps. Etant un jour allé à la promenade avec sa nouvelle

épouſe, il fit un faux pas, ſe laiſſa tomber à la porte de la ville, et fut écraſé ſous les roues d'un carroſſe qui paſſoit. La nouvelle en fut d'abord portée à ſa mere : " Ah, mon Dieu! *s'écria-t-elle;* " voilà la punition des déſobéiſſances " de mon fils, et des chagrins qu'il m'a " faits. Je demande au moins au Sei- " gneur, que ce miſérable enfant ait " le temps de ſe reconnoître, et de " rentrer dans la grace de Dieu." Cette mere éplorée courut voir ſon fils; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ſes bras ſans paroles, ſans confeſſion et ſans Sacremens.

N'oubliez jamais cet exemple, et ſouvenez-vous que ſi vous faites des chagrins à vos pere et mere, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeſte. *Celui-là eſt maudit de Dieu,* dit l'Ecriture, *qui chagrine ſa mere.*

CHAPITRE VI.

De l'humilité et de la ſuperbe.

L'HUMILITE eſt le fondement des autres vertus, elle les conſerve et les fait croître ; la ſuperbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La ſuperbe eſt une eſtime déréglée de

nous mêmes, une vaine complaisance en nos bonnes qualités, et un desir outré d'être estimé des autres. Ce vice pernicieux se glisse dans l'esprit des jeunes gens, à mesure qu'ils croissent en âge, et qu'ils se croient savans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une sainte éducation, rend inutiles en eux les instructions et les impressions de la grace; les éloigne de Dieu; et *Dieu* à son tour *leur résiste*, et se retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la superbe domine jamais en ta pensée, ni en tes paroles, parce qu'elle est la premiere cause de tous les malheurs, disoit le saint homme Tobie à son fils. Pour combatre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne consiste qu'en paroles, et en une vaine démonstration de bas sentimens de soi même. Telle est la fausse humilité de certaines personnes qui paroissent humbles au dehors, tandis qu'ils ont au dedans un cœur superbe. L'humilité doit être sincere; que cette humilité soit dans le cœur; qu'elle

paroiſſe dans votre conduite. Pratiquez cette vertu ſoit par rapport à Dieu, ſoit par rapport aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre penſée*, dit le Sage, c'eſt-à-dire, ne vous eſtimez point vous même, ni pour vos richeſſes, ni pour votre condition, ni pour votre beauté et vos agrémens. La gloire que l'on tire de ces choſes, eſt baſſe et frivole, elle eſt une marque d'un eſprit foible et vain. Ne vous eſtimez jamais pour vos talens, pour votre induſtrie, pour votre eſprit, ni pour votre ſcience; ce ſont des dons de Dieu; or vous faites injure à Dieu quand vous cherchez votre propre gloire dans ſes dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous eſtimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'eſt la perdre. Croire avoir de la vertu, c'eſt manquer de la vertu principale, qui eſt l'humilité; il arrive même ſouvent, que tel qui croit avoir quelques vertus, n'en a peut être aucune. Vous vous raſſurez ſur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler, à la vue des vertus qui vous

manquent. Ne savez vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts caché à vos yeux, est capable de l'emporter sur vos prétendues vertus ; et que *vos justices*, vos bonnes œuvres sont devant Dieu, selon la parole du Prophete Isaïe, *comme un linge souillé* ? S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu seul qui en est l'auteur, et non pas à nous qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misere.

II. Soyez humble envers Dieu, dans la considération de sa grandeur devant laquelle vous êtes *comme un rien*. Humiliez-vous à la vue de sa puissance et de sa majesté souveraine qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoissez les offenses que vous avez commises contre cette grandeur infinie ; les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de sa bonté ; l'abus que vous avez fait de ses graces, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire pour le salut ; le compte que vous en rendrez, au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement exposé. Si vous faites ces refléxions, vous ne trouverez que trop de sujets de vous humilier et de vous

confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il eſt facile d'être humble à l'égard de Dieu, (car comment une miſérable créature ne s'abaiſſeroit elle pas devant ſon Créateur et ſon Juge;) mais il n'eſt pas facile d'etre humble envers tous les hommes; il eſt néanmoins néceſſaire. Or, parmi les hommes, les uns ſont au-deſſus de vous, les autres vous ſont égaux, et les autres ſont vos inférieurs.

I. Quant aux premiers, ſoyez reſpectueux et obéiſſant envers tous ceux qui ont autorité ſur vous; trouvez bon qu'on vous avertiſſe de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige, et ſoyez ſoumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous ſurpaſſent en âge, en ſcience, en qualité, &c. Reſpectez les vieillards, prenez garde de les inſulter, de contrefaire leurs manieres, de vous moquer de leurs foibleſſes, de leur parler avec mépris et avec hauteur; de leur faire des grimaces des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui s'étant moqués du Prophete Eliſée, qui

étoit un Saint vieillard, en l'appellant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours; cet exemple, dis je, doit nous faire comprendre, que ces sortes de péchés attirent quelque fois les châtimens de Dieu sur ceux qui en sont coupables.

2°. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec estime et avec déférence, sans vous en faire accroire, sans être enflé de votre rang, et des honneurs qui vous sont dûs, sans vouloir précéder les autres. Laissez ces vanités à ces ames foibles, qui ont l'esprit bas. Un esprit bien fait ne se repait jamais de ces honneurs imaginaires: il conserve son rang avec modestie, quand il est nécessaire, mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfans et les domestiques, les beaux-freres et les belles-sœurs, doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité; se soulager, s'entr'aider, se supporter avec patience, et ne jamais se quereller; que les plus grands aiment et excusent les petits, que les petits aient du respect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais

entr'eux aucune envie, parce que l'envie eſt le vice du démon, et met le déſordre par tout.

Les jeunes gens doivent être ſerviables et complaiſans; faire volontiers ce qui ſe préſente: prévoir ce qui eſt à faire dans la maiſon; prévenir les beſoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domeſtique devroit faire, pour le ſoulager; ne pas faire attention ſi les autres font autant d'ouvrages qu'eux, et ne pas s'en plaindre; mais au contraire, pas une ſainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui ſont ainſi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre ſervice, ſont véritablement humbles, et ſont bénis de Dieu.

3 Quant aux inférieurs, c'eſt-à-dire, à ceux qui ſont au-deſſous de vous, ſoyez affable à tous ceux qui vous ſervent, les conſidérant comme vos freres et vos ſœurs. *Maitres*, dit l'Apôtre S. Paul, *traitez vos domeſtiques avec douceur, n'uſant ni de menaces ni de rigueur, vous ſouvenant que vous avez un Maitre commun avec eux dans le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maitres, ni à celle de ſerviteurs.* Rendez-vous acceſſible et aimable à tous les autres qui ſont de moindre condition que vous, ſurtout envers les pauvres,

selon ce précepte du Sage: *Rendez-vous affable aux pauvres gens*: ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompts à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.

IV. Enfin, pour réprimer la superbe et l'orgueil, considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, ô terre! ô cendre!* s'écrie le Sage: *Les Puissans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte; aujourd'hui Roi, demain rien. Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpens et des vers.* Quel sujet de s'humilier!

Ne considérez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez; ces vêtemens brillans qui vous environnent; cette beauté qui vous rend si vain; ces amis qui vous flattent; cet emploi; ce crédit qui vous élévent au-dessus des autres; tout cela n'est pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plus honnête homme; c'est peut être ce qui fera un jour votre malheur et votre perte. Mais considérez ce que vous êtes dans vous même, et ce qui vient de vous. C'est l'avis de S. Bernard:

" Si l'homme, *dit ce S. Docteur*, ſe con-
" ſidére attentivement, il ne trouvera en
" lui même que des ſujets de confuſion
" et d'humilité. Sa conception eſt dans
" le péché, ſa naiſſance dans la miſere;
" ſa vie une ſuite de travaux; ſa mort
" inévitable; et après ſa mort, il ne lui
" reſtera que l'infection, la pourriture
" et la pouſſiere. Voilà toute la deſtinée
" de ſon corps en cette vie; mais pour
" l'ame, il lui reſte à ſubir le Jugement
" de Dieu, pour y recevoir la déciſion
" de ſon bonheur, ou de ſon malheur
" éternel; et ce Jugement ſera terrible
aux plus ſaints." Voilà, créature vaine et pécheresſe, ce que vous êtes! de quoi donc vous glorifiez vous? Loin de chercher à paroître, allez plutôt vous cacher; et vous confondre; et penſez bien plus à gémir ſur votre miſere, ſur votre néant et ſur vos crimes, qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'Obéiſſance.

L'Obeissrnce eſt un effet de l'humilité. Or, le vrai caractere d'un eſprit humble eſt d'être ſoumis à ceux qui ont autorité ſur nous, et de ſe dépouiller de ſa propre volonté, pour faire celle des autres.

O que cette vertu est rare ! mais qu'elle est nécessaire, puisque sans l'obéissance et le détachement de sa propre volonté, on ne peut parvenir à la sainteté. *L'esprit du juste*, dit le Saint-Esprit, *méditera l'obéissance.* Un enfant désobeissant, est un monstre par les déréglemens et les crimes dans lesquels son indocilité l'entraine : c'est pour cette raison que S. Paul faisant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans sans obéissance.*

Aimez donc l'obéissance, jeunes gens : soumettez vous avec humilité, et avec amour, à vos parens, à vos maitres, et à tous ceux qui ont autorité sur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parce que ce n'est pas obéir comme il le faut, si on n'obéit pas saintement, et en vue de Dieu. L'obéissance rendue par une crainte purement servile, ou par force, est une obéissance d'esclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'est pas une vertu. Obéissez dans le desir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Estimez vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'est leur propre volonté qui cause la perte des hommes, surtout des jeunes gens.

Elle eſt un mauvais guide, qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint-Eſprit : *l'homme obéiſſant racontera ſes victoires.* C'eſt-à-dire, ſi vous êtes ſoumis vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportées ſur vos plus dangéreux ennemis, qui ſont votre propre eſprit et vos mauvaiſes inclinations. Vous reconnoitrez avec conſolation combien l'obéiſſance vous aura été avantageuſe, puiſqu'elle vous attirera les faveurs et les bénédictions de Dieu.

EXEMPLE.

Etre ſoumis et obéiſſant à un pere, à une mere qui ſont intraitables et auſteres, les aimer malgré leurs vices groſſiers et leur ingratitude, eſt une vertu rare, et d'un grand mérite ; telle fut la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. Il avoit un pere et une mere qui étoient pauvres, mais très méchans et jureurs. Des parens ſi mal élevés, n'étoient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne : mais ce fils tomba heureuſement entre les mains d'un zéle Confeſſeur qui lui inſpira tant d'amour et de reſpect pour ſes pere et mere, que ce jeune homme ne s'écarta

jamais de ſon devoir en ce point, et fut toujours docile et ſoumis.

Quand il eut quinze ans, ſon pere lui dit d'aller ſervir, parce qu'il ne pouvoit plus le nourrir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un Bourgeois nommé Eugene, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à ſon ſervice. Jamais domeſtique ne fut plus affectionné à ſon maitre, ni enfant plus attaché à ſes pere et mere que Joachim, leur donnant, pour les aider à vivre, tout ce qu'il gagnoit. Au bout de huit ans ſes ſœurs ſe marierent : ſon pere et ſa mere qui étoient âgés, reſterent ſeuls, et lui manderent de s'en retourner. Joachim ne balança pas un moment, et ſe fit un devoir de quitter Eugene ſon bon maitre, pour obéir à ſon pere.

Ce maitre tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ſes gages, s'il vouloit reſter avec lui. " J'aime mieux obéir à mon pere et à ma mere, répondit Joachim; que de gagner les plus gros gages je puis me paſſer de vos gages, mais mes parens ne peuvent ſe paſſer de moi. N'en ſois point en peine, lui dit ſon maitre, j'aurai ſoin de leur entretien; et après tout, tes pere et mere ne méritent guère tes ſervices, puiſque tu n'as

reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe, répondit Joachim; je ne veux pas les abandonner dans leur vieillesse. Quelque mauvais qu'ils soient, ils sont toujours mes pere et mere; je suis toujours leur enfant; et je sens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugene, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéissance. Joachim retourna donc auprès de son pere et de sa mere. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourrir et pour gagner leur vie. Pour toute récompense de son obéissance et de ses services, il ne recevoit d'eux que des injures; mais il souffroit tout en silence et sans se plaindre.

Une obéissance et une patience si courageuse ne furent pas sans récompense. Joachim par sa vertu mérita de trouver une fille vertueuse qui lui donna du bien, à laquelle il se maria; il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ses enfans, et leur dit: " Mes " chers enfans, la plus grande consola- " tion que j'aye eue en ma vie, et la " plus grande que j'aye à présent, c'est " d'avoir toujours été soumis à mes

" pere et mere. C'eſt à cette obéiſſance
" que je dois ma fortune ; j'eſpere qu'en
" vue de cette obéiſſance que j'ai tou-
" jours eue en vûe de Dieu et pour ſon
" amour, le Seigneur me fera miſéricor-
" de. Je vous recommande d'avoir de
" même toujours Dieu en vûe, et beau-
" coup de ſoumiſſion et de reſpect pour
" votre mere Si vous ſuivez ce dernier
" avis que je vous donne, Dieu ne vous
" abandonnera jamais.

CHAPITRE VIII.

De quelle maniere les jeunes Gens doivent recevoir les avis et les corrections.

LA ſageſſe et la raiſon ſe trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeuneſſe ; c'eſt pour cela que le Saint Eſprit a dit que *la folie eſt comme l'appanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite ;* c'eſt-à-dire, la crainte du châtiment fait dans la jeuneſſe, ce que la raiſon même ne peut encore faire.

Un pere n'eſt donc pas un bon pere, mais un méchant pere ; une mere eſt de même une mauvaiſe mere, lorſqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfans. *C'eſt haïr ſes enfans,* dit le Sage,

que de leur épargner la verge. Des défauts qu'on laisse croitre dans leur cœur causeront un jour leur perte, et seront une source de chagrins pour leurs parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure ; c'est en vain qu'on entreprendroit de redresser ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même aussi c'est vainement ; ou très difficilement qu'on prétendroit redresser la conduite d'une personne qui a pris un mauvais pli dans sa jeunesse, et qu'on tâcheroit d'arracher des vices qui ont jetté de profondes racines dans son cœur.

Trop de complaisance et de douceur aux jeunes gens, les conduit aux enfers, une sage sévérité, un châtiment raisonnable les en délivre, dit le sage. Ce seroit une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment se jetter dans un feu ou dans un abyme ; pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorsque par ses vices il se précipite en enfer ?

II. Souvenez-vous donc, jeunes gens, que si vos parens et vos maitres sont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs cor-

rections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché: les avis et les instructions qu'ils vous donnent, sont, dit le Saint-Esprit, *une loi que vous ne devez pas mépriser.* Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtiment.

Quand il vous semble que vous ne méritez pas le châtiment, faites réflexion que si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut mieux souffrir étant innocent, dit S. Pierre, que de souffrir étant coupable, qu'enfin il faut vous accoutumer de bonne heure à souffrir avec patience, à l'exemple de J. Christ, qui a souffert innocemment et sans se plaindre, les supplices et la mort.

Si vos parens et vos maitres vous châtient lorsque vous avez péché, juré, menti ou dérobé; lorsque vous vous êtes querellé et battu; lorsque vous dites des paroles trop libres et peu séantes; lorsque vous fréquentez certaines compagnies, ou que vous sortez malgré eux; lorsque vous vous livrez à la vanité, ou lorsque vous leur parlez avec hauteur et sans respect, souvenez-vous qu'ils font leur devoir, en vous reprenant et en vous corrigeant. Gardez-vous bien d'en mur-

murer ; ne vous en plaignez pas, même à vos amis ; mais beniſſez Dieu de vous avoir donné des parens et des maitres, qui par charité veillent ſur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux, et de vous perdre.

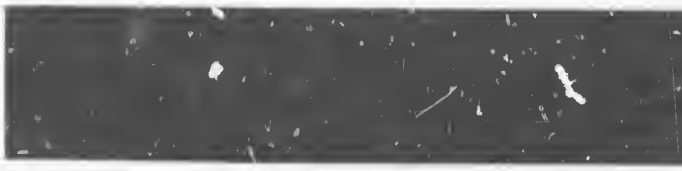
Si vous etes ſage, demandez vous-meme la correction à votre pere ou à votre mere, lorſque vous etes tombé dans quelques fautes. Si vous connoiſſiez le prix d'une ſainte et prudente correction vous vous réjouiriez bien plus d'etre châtié que d'etre épargné Le jour viendra peut-etre, que vous pleurerez amérement, de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeuneſſe. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la Juſtice, qui ſe voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement ſur l'échafaud ces lamentables paroles : *Jeunes gens, profitez de mon triſte exemple ; vous, peres et meres, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeuneſſe, je ne ſerois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.*

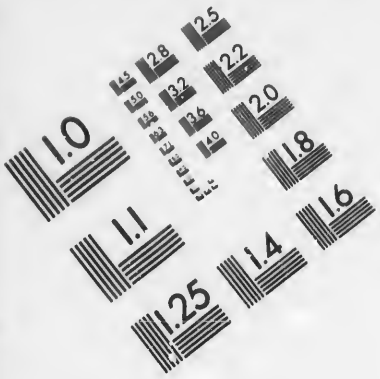
EXEMPLE.

Saint Auguſtin, ſans un miracle de la grâce, ſe fût perdu ſans reſſource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès ſon

enfance Patrice ſon Pere, loin de le reprendre et de veiller ſur ſa conduite, ne faiſoit que rire de ſes petites impertinences, comptoit pour rien les petites ſottiſes, les fréquentes vivacités, et la continuelle diſſipation de cet enfant; comme font encore aujourd'hui pluſieurs peres idolâtres de leurs enfans, qui les aiment éperduement. Sainte Monique ſa mere l'avertiſſoit, le reprenoit et le corrigeoit. Mais de quoi ſervent les foibles corrections d'une mere, lorſqu'elles ne ſont pas ſoutenues par la vigilance et l'autorité du pere? Patrice mourut; et la liberté dans laquelle il avoit laiſſé vivre Auguſtin ſon fils, entraîna ce jeune homme dans toutes ſortes de déſordres, et même dans l'héréſie des Manichéens.

Dieu touché des larmes de Monique, et des prieres que cette ſainte Veuve faiſoit inceſſamment pour la converſion de ce jeune libertin, ſe ſervit des inſtructions de ſaint Ambroiſe, ſon Paſteur, pour lui ouvrir les yeux ſur ſes égaremens. Auguſtin étant converti, ne ceſſa de pleurer le reſte de ſa vie les déréglemens de ſa jeuneſſe, et la mauvaiſe éducation que ſon pere lui avoit donnée. " Ah, mon Dieu! s'écrioit-il! que j'é-
" tois à plaindre dans les jours de mon





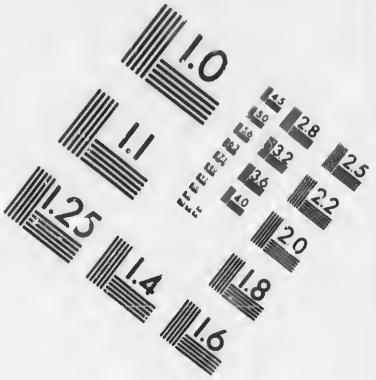
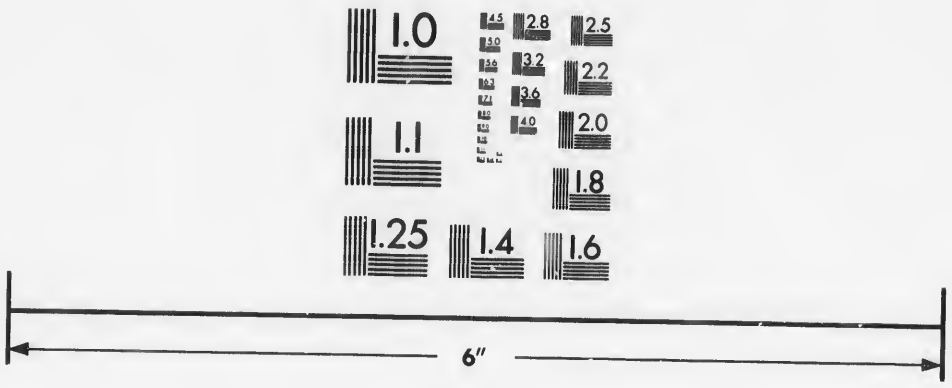
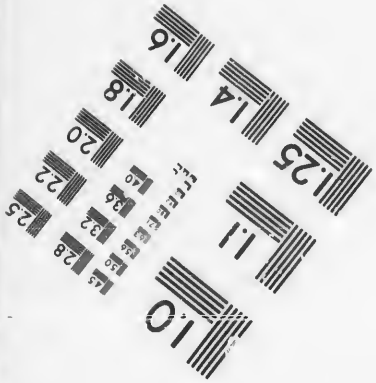
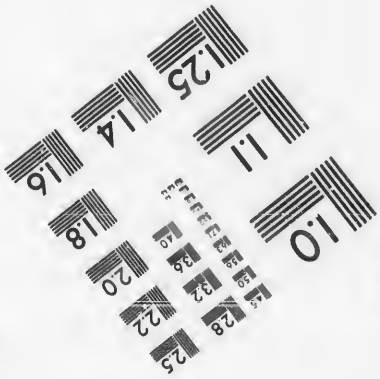


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

" aveugle jeuneſſe ! je m'éloignois de
" vous, Seigneur, en ſuivant le penchant
" de mes folles paſſions ; et mon pere,
" loin de me corriger et de me repren-
" dre, rioit de tout. Je me perdois, et il
" avoit la cruauté de me voir courir à
" ma perte. Tous les vices croiſſoient
" dans mon cœur, comme de mauvaiſes
" herbes dans une terre inculte ; et il
" n'y avoit point de main charitable
" pour les arracher."

Profitez des ſentimens de ce grand Saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du Ciel lorſque vous avez des parens et des maitres qui ont la charité de veiller ſur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'amour du Prochain.

L'AMOUR du prochain eſt une vertu fondamentale du Chriſtianiſme, puiſque toute la morale de Jeſus Chriſt eſt fondée ſur deux loix. *Aimer Dieu ſur toute choſe, et le prochain comme ſoi-même.* Vertu néanmoins rare et mal obſervée.

La plupart croient que pour aimer le prochain, c'eſt aſſez d'aimer ſes parens,

ſes amis, ceux de qui on attend quelqu'avantage, et qu'on peut etre indifférent pour les autres. Aimer de la ſorte, ce n'eſt pas aimer le prochain, mais c'eſt s'aimer ſoi-meme.

On éléve les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien, et on leur inſpire de haït ceux qui leur font du mal. Les peres et meres ne parlent ſouvent dans leurs familles que des défauts, des vices, des mauvaiſes manieres, de la mauvaiſe foi des voiſins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort. Ils détruiſent ainſi par leur exemple et par leurs diſcours, l'eſprit de charité pour le prochain, dans leurs enfans. Ces peres et meres imprudens font-ils réflexion aux funeſtes ſuites du défaut de charité? N'eſt-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'eſtime et de reſpect que les hommes ont les uns pour les autres; les trahiſons et les rancunes; les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les miſerables, les diviſions des familles, les diſcordes entre les parens, les querelles, les jalouſies, les médiſances? Delà enfin tant de déſordres qui déshonorent la Religion, et qui perdent les Chretiens.

Il eſt donc important d'inſtruire la jeuneſſe ſur ce point, et de la déſabuſer d'une erreur ſi funeſte. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choſes ; ils ils ne ſavent point quel eſt prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer, ni en quoi conſiſte cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, ſont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchans, amis et ennemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes eſt ſi étroite, que ſans cet amour, ſans cet eſprit de charité, on ne peut être ſauvé. Quand de tous les hommes qui ſont ſur la terre, il n'y en auroit qu'un ſeul que je n'aimaſſe pas, ou que je haïſſe, ce ſeroit aſſez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, eſt qu'ils ſont tous enfans de Dieu, créés à ſon image, rachetés du ſang de Jeſus-Chriſt ; que Dieu qui eſt notre Pere commun, veut que nous les aimions tous comme nos freres ; que Jeſus-Chriſt notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui même les aime tous. Ce ſeroit être bien déraiſonnable de ne pas aimer ceux qu'un Dieu a aimé plus que ſa vie, et pour leſquels, quel-

qu'indignes qu'ils fussent, il a voulu mourir.

III. cet amour consiste en trois choses 1. Vouloir du bien à tous. 2. En faire quand on le peut. 3. Supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà la vraie charité du prochain, la marque du vrai Chrétien, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et soyez véritablement affligé lorsqu'il leur arrive du mal : considérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos freres. Soyez affable, doux et complaisant. Ayez compassion de ceux qui sont affligés. Ne portez point d'envie aux riches, ni à ceux qui sont en prospérité Aimez les bons à cause de leur vertu, les méchans afin qu'ils deviennent bons : souhaitez de la persévérance aux premiers, et la conversion aux autres. Si un homme est méchant et grand pécheur, il faut haïr son péché, qui est l'ouvrage de l'homme, mais il faut aimer sa personne qui est l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous ; car c'est peu de chose de vouloir du bien, si on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer trois sortes de bien au prochain : les biens du corps, les biens

de l'honneur, et les biens de l'ame.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choses. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce soit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vous avez pris, et de reparer le droit que vous auriez violé. O le funeste vice dans une jeune personne que d'être portée au larcin! Il est bien à craindre que ceux qui s'accoutument à faire de petits et de fréquens larcins, soit en fruits, soit en grains, soit en d'autres choses, ne soient un jour de grands larrons, et ne fassent une fin misérable. 2. Assistez le prochain dans ses necessités, par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la misericorde et la compassion pour les pauvres! Heureux ceux qui peuvent dire avec Job, *Que la compassion a crû avec eux dès leur enfance*; elle attirera sur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conserver au prochain. N'en parlez jamais désavantageusement, quelque méchant qu'il soit, quelque tort même qu'il vous ait fait; si ce n'est pour son

bien, ou pour une autre bonne fin. Evitez les calomnies et les médisances ; empêchez même, si vous le pouvez, qu'on en fasse en votre présence. Si on accuse le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez sa défense. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuser, empêchez qu'on n'en parle davantage. Dites le bien qu'il a fait ; ou quelqu'une de ses bonnes qualités. Témoignez que la médisance vous déplaît, et engagez celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui.

Les biens de l'ame, qui sont la vertu et le salut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui ; en le retirant du vice et des occasions, par quelques sages avis, en l'avertissant avec douceur de son devoir, ou en le faisant avertir ; en lui donnant de prudens conseils et de bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité, sur tout envers vos amis, vos compagnons, vos domestiques, et envers ceux avec qui vous vivez. C'est véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de son ame et pour son

salut ; mais c'est le haïr, c'est manquer de charité que de faire tort à son ame en le portant au péché, et en le scandalisant par des paroles et par des exemples pernicieux.

Un pere et une mere n'aiment point véritablement leurs enfans, et manquent de charité pour eux, lorqu'ils les laissent vivre dans le péché, dans les occasions du vice, et qu'ils ne les corrigent pas. Ce n'est pas aimer une ame que de la laisser périr, sur-tout quand on doit par son état l'empêcher de se perdre. Les jeunes gens qui s'aprennent le mal, qui se portent les uns les autres au péché ; qui prennent des libertés contre la pudeur avec le sexe, n'ont pas un amour véritable et chrétien, mais un amour criminel et détestable, et se font plus de tort que s'ils s'ôtoient la vie les uns aux autres.

3. Une troisieme marque de l'amour du prochain, c'est de supporter ses défauts, d'excuser les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penser avantageusement de tout le monde. C'est pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres, ni les reprendre, sans savoir sûrement s'il ont tort. Souvent on se

trompe dans les jugemens qu'on forme sur le compte d'une personne : ou parce qu'ordinairement on est mal informé, ou parce qu'on est prevenu, ou parce qu'on ne l'aime pas et qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce soit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une personne, quand une réprehension ne servira de rien à son amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne reprenant pas, vous sembliez approuver le vice, dans ce cas, reprenez avec discrétion.

Enfin, la grande regle de l'amour du Prochain consiste *à juger du Prochain par nous-mêmes*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Ecriture et la nature nous enseignent : *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse* ; au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fit à vous-méme, Souffrez supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre long-temps, quelque miserables que nous soyons à

ſes yeux : pourquoi donc ne ſouffrirons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous liſons dans la vie des Saints Peres du déſert, un exemple de charité bien ſingulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre eſtropié couvert d'ulceres et de pourriture et dans un état ſi miſérable, qu'il ne pouvoit ni gagner ſa vie, ni ſe traîner. Le Solitaire, touché de compaſſion, le porta dans ſa cellule, et lui donna les ſoulagement qu'il put. Ce pauvre ayant repris de forces, le Solitaire lui dit : voulez vous, mon cher Frere, demeurer avec moi ? je ferai ce que je pourrai pour vous nourrir ; nous prierons et nous ſervirons Dieu enſemble. O que vous me cauſez de joie ! répondit le pauvre ; que je ſuis heureux de trouver dans votre charité une reſſource à ma miſere !

Le Solitaire, qui avoit peine à gagner ſa vie, redoubla ſon travail pour avoir de quoi nourrir ſon pauvre, et le nourriſſoit même mieux que lui, mais au bout de quelque temps ce pauvre commença à murmurer contre ſon hôte, et ſe plaignit qu'il le nourriſſoit mal. Hélas ! mon cher ami, lui dit le Soli-

faire, je vous nourris mieux que moi-même : je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. Quelques jours après cet ingrat accommença les plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'injures. Le Solitaire les souffrit avec patience, sans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un saint homme qui ne lui faisoit que du bien, et lui demanda pardon : mais il tomba bientôt dans ses inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le supporter : [illegible] ennuyé de vivre avec toi, lui [illegible] veux que tu me reportes dans [illegible] nin où tu m'as trouvé : je ne [illegible] accoutumé d'être si mal nourri. Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut inspiré d'aller chez un honnête Bourgeois du voisinage, demander un peu de meilleure nourriture pour cet estropié. Venez tous les jours, lui dit le Bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content : mais au bout de quelques semaines il recommença à faire de nouveaux et de piquans

reproches au Solitaire. Vas, lui dit il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais semblant d'aller chercher l'aumône pour me nourrir, et c'eſt pour toi: tu manges le meilleur en ſecret, et tu ne me donnes que tes reſtes : Ah ! mon frere lui dit le Solitaire, vous me faites tort, je vous aſſure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des ſervices que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jeſus-Chriſt, en attendant que je faſſe mieux. Vas, je n'ai pas beſoin de tes remontrances, lui repliqua ce Pauvre, et tout de ſuite il ſe ſaiſit d'un caillou, le jetta à la tête du Solitaire que évita le coup; enſuite ce malheureux prit un gros bâton dont il ſe ſervoit pour ſe traîner, et en donna un ſi rude coup au Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le pardonne, lui dit le Solitaire, pour moi je vous pardonne pour l'amour de lui le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, repliqua le pauvre ; mais ce n'eſt que du bout des lévres; car tu voudrois déja me voir mort. Je vous aſſure, mon frere, lui dit tendrement le Solitaire, que c'eſt

de tout mon cœur que je vous pardonne. Ce bon Solitaire voulut l'embrasser pour marque de réconciliation : dans le moment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec ses ongles, et voulut l'étrangler. Le Solitaire s'étant débarassé de ses mains, ce furieux lui dit : Va, tu ne mourras jamais que de mes mains.

Ce charitable Solitaire eut patience avec lui pendant trois ou quatre années. Pendant tous ce temps on ne peut dire les indignités et les cruautés que ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout moment qu'il vouloit qu'il le reportât où il l'avoit trouvé, qu'il aimoit mieux mourir de faim ou de froid, ou être dévoré par les bêtes, que de vivre avec lui.

Ce Solitaire ne savoit à quoi se déterminer : d'un côté, il craignoit qu'en reportant ce pauvre où il l'avoit trouvé, il ne périt de misere ; d'une autre côté, il appréhendoit de perdre la patience avec lui. Dans cette perplexité, il alla consulter Saint Antoine sur ce qu'il devoit faire.

Saint Antoine lui parla en homme inspiré de Dieu, et lui dit : Ah ! mon

fils, prenez garde : la penſée que vous avez de quitter ce pauvre, eſt une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon Pere, reprit le jeune Solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-vous, répliqua le Saint ? Ne ſavez-vous pas que c'eſt envers ceux qui nous font le plus de mal qu'il faut exercer plus généreuſement notre charité? Quel mérite auriez-vous d'avoir de la patience avec une perſonne qui ne vous feroit jamais de mal? La charité eſt une vertu courageuſe qui ne regarde pas les vices de l'homme mais qui ne regarde que Dieu. Ainſi, monfils, gardez ce pauvre : plus il eſt méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jeſus-Chriſt le tiendra fait à lui-même. Faites voir par votre patience que vous êtes diſciple d'un Dieu ſouffrant ; et ſouvenez-vous que c'eſt par la patience et par la charité qu'on reconnoît un Chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu ſe ſert pour travailler à votre couronne.

Le Solitaire ſuivit l'avis de Saint An-

toine ; il eut plus de charité pour ce miſérable, qu'auparavant, et ne ceſſoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience ſi courageuſe. Ce pauvre ſe convertit enfin, et vécut le reſte de ſes jours dans la pénitence et la ſainteté.

O le bel exemple de charité ! qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas ſeulement ſouffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne ſerez jamais ſauvé, quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'eſt pas aimer le prochain ſelon Dieu, quand on ne veut pas ſouffrir de lui, ni ſupporter ſes défauts : ce n'eſt pas aſſez de les ſouffrir et de les ſupporter une fois, il faut toûjours les ſupporter.

CHAPITRE X.

De *la Chaſteté.*

L'HUMILITE' et l'obéiſſance empêchent les déréglemens de l'eſprit et du cœur ; et la chaſteté ceux du corps.

La chaſteté eſt une vertu qui déteſte les plaiſirs illicites de la chair ; qui réprime les penſées, les deſirs et les ſenti-

mens des sales voluptés, parce qu'elles déplaisent à Dieu, et souillent l'ame.

La chasteté convenable à chaque état est nécessaire dans tous les âges ; mais il n'y en a point où elle seroit plus avantageuse et plus méritoire que dans la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée des Saints Peres) nous rend semblables aux Anges dans un corps fragile, c'est sur tout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins souillé par le péché, leur chasteté approche plus de la pureté des esprits celestes.

La chasteté, au sentiment de Saint Jerôme, a quelque part à la gloire du martyre par ses combats ; mais c'est principalement à la jeunesse que cette gloire est réservée, parce ses combats sont ordinairement plus grands et plus fréquens: ce qui fait dire à Saint Bernard, qu'outre le martyre de sang, il y a encore trois especes de martyre: *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée ; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie ; *et la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Egypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saints Peres, que la chasteté est *l'ornement des*

mœurs, l'honneur des corps, et le fondement de la sainteté. L'on peut tout espérer d'un enfant chaste ; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs impurs, aussi prend il plaisir à se communiquer aux ames chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence ; estimez la chasteté ; demandez-la à Dieu : elle est la perle des vertus, l'ornement de votre ame et le bonheur de votre vie, puisque sans la chasteté on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile ; qu'elle se perd facilement, que les pensées et les desirs, aussi-bien que les paroles et actions, peuvent la faire perdre ; qu'il ne suffit pas d'être chaste de corps ; mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté, et c'est une grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son ame.

EXEMPLE.

Le Jeune Joseph, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens, avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avoit été trahi par ses freres et livré à des marchands étrangers ; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers Officiers du Roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune esclave, résolut de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime détestable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y consentoit ; et le menaça de son ressentiment, s'il refusoit.

Ce chaste jeune homme rappella aussitôt dans son cœur la présence de Dieu ; et se représentant toute l'horreur du crime qu'on lui proposoit, répondit à sa Maîtresse, qu'il aimoit mieux mourir que de souiller son ame par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence ; il résista avec courage. Elle le saisit par son manteau ; mais ce jeune homme, en se défendant, lui laissa le manteau entre les mains, et

s'enfuit. Cette Dame en fureur cria aussi tôt que Joseph avoit voulu attenter à son honneur, qu'il l'avoit sollicitée au crime, et, pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à son mari, qui crut l'imposture et le mensonge de sa femme, et fit mettre l'innocent Joseph en prison, où il resta quelques années.

Le Roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph, le fit venir en sa présence; il fut si charmé de la modestie de la sagesse et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit son premier Ministre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous soutenir par la présence de Dieu dans les occasions périlleuses; et si vous êtes fidele à Dieu comme Joseph, il vous protégera.

AUTRE EXEMPLE.

L'Histoire de l'Eglise nous fournit des exemples éclatans de toutes les vertus, mais elle ne nous fournit point d'exemples d'un courage plus heroïque que dans les Vierges. En voici deux qui sont memorables et touchans. Sainte Agathe étoit une Demoiselle de qualité, si chaste et si pure, qu'elle aima mieux endurer les plus cruels supplices, se laif-

ser couper et déchirer le sein, que de souffrir la moindre liberté contre la pudeur, et de manquer de fidélité à Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Sainte Agnés étoit une jeune fille de condition, âgée d'environ douze ans. On voulut, par caresses et par flatteries, lui faire perdre la chasteté, et lui faire renoncer à la Religion ; mais cette jeune enfant répondit avec un courage au-dessus de son âge, qu'elle souffriroit plutôt la mort, que de perdre sa pudeur et sa foi. Le Tyran la condamna à être brûlée toute vive. Cette jeune fille allant courageusement au supplice, s'apperçut, lorsque les bourreaux étoient sur le point de la jeter dans les flammes, qu'on regardoit avec plaisir la beauté de son visage : *Ah ! mon Dieu*, s'écria-t-elle, *je me réjouis de ce que mon corps va périr. Qu'il périsse ce misérable corps, puisqu'il peut plaire à d'autre yeux, qu'à ceux de mon Dieu.*

Que dirons-nous, en voyant le courage de ces jeunes Vierges, qui dans un âge tendre ont la force de vaincre les Tyrans par le martyre, tandis qui nous ne faisons aucun effort pour résister à une tentation ? Ces exemples, confon-

dront au Jugement de Dieu les jeunes gens qui se permettent tant de libertés contre la pudeur, et doivent faire rougir les filles mondaines qui ont tant de soin de relever leur beauté, et tant d'empressement de paroître aux yeux du monde.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la Chasteté.

I. LE premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit, avant que le démon se rende maître du cœur: voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu-à-peu dans le vice, et souvent si profondément qu'on ne s'en releve presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commencement. Maxime importante pour se précautionner contre le péché impur, péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premieres impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux, et craignez le plus que la mort. Veillez sur votre esprit, détestez avec

horreur les repréſentations fales que le démon, ou que le penchant vous inſpire : donnez auſſitôt le change à votre imagination, et penſez promptement à d'autres choſes, en conſidérant que Dieu eſt préſent. Le Seigneur vous offre ſon ſecours ; et ſi vous ſuccombez à la tentation, c'eſt par votre faute. Ah ! que cette chute eſt à craindre, et que les ſuites en ſont funeſtes ! Méditez avec attention cet avis de ſaint Bernard.

" Rejetez, *dit ce ſaint Docteur*, la " mauvaiſe penſee dés qu'elle com- " mence, et dès qu'elle ſe préſente à " votre eſprit. Si vous la rejetez, elle " vous quittera, ou ſi elle ne vous " quitte pas, elle ne vous ſouillera point, " tandis que vous l'aurez en horreur. " La penſée qui n'eſt pas rejetée, cauſe " le plaiſir, ce plaiſir fait naître le " conſentement ; le conſentement pro- " duit l'action ; de l'action vient l'ha- " bitude ; de l'habitude ſuit une eſ- " pece de néceſſité, qui entraîne enfin " l'ame dans l'impénitence et le dé- " ſeſpoir. Et comme la vipère eſt tuée " par les petits qu'elle porte dans ſon " ſein, auſſi nous recevons la mort par " nos mauvaiſes penſées, quand nous

« les nourrissons dans nos cœurs ».

Profitez des avis de ce grand Saint : soyez fidèle à Dieu dans la tentation, et ne disputez jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous perdrez ; en l'écoutant, la raison s'aveugle, jusqu'à prendre le péché pour des bagatelles, ou pour des effets d'un penchant qu'on ne sauroit vaincre, ou pour des péchés de foiblesse dont il ne faut que s'accuser pour être absous. O combien d'ames ont été séduites et aveuglées par ce piége !

Quiconque dispute avec la tentation est déjà à moitié vaincu. Ne croyez plus qu'en se familiarisant avec elle on l'apprivoise, et qu'en prenant plaisir de penser au mal, on s'en tienne là ; l'esprit et le cœur vont ici plus vite et plus loin qu'on ne croit. Ce qui n'étoit d'abord qu'une foible inclination, devient bientôt une ardente passion ; et une passion d'autant plus funeste, qu'on ne la connoît presque plus.

L'Impureté, dit Saint Jerôme, est comme un serpent dont il faut écraser la tête dès qu'on l'apperçoit. Il tâche de se glisser dans le cœur ; s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un poison subtil et mortel. L'impureté, dit

S. Gregoire, s'allume dans un cœur dissipé, comme le feu dans la paille. Si on ne l'éteint promptement, il cause en peu de temps un embrâsement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée volontaire de l'esprit ; qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une liberté, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les Saints, est qu'il est facile de résister au péché dans ses commencemens ; mais il est difficile de le surmonter quand il est fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangereuse.

II. Le second moyen, pour vivre chastement, est de fuir l'oisiveté. Elle est la source de tout les vices, sur-tout de l'impureté. L'oisiveté ouvre la porte aux pensées, et aux desirs qui croissent successivement dans un esprit oisif. Dans l'oisiveté, l'impureté est comme une flamme ardente qu'on ne peut presque plus éteindre ; de-là vient que les tentations sont bien plus dangereuses et plus fréquentes dans les

perſonnes qui n'ont rien à faire, et qui ne penſent qu'à leur plaiſirs, que dans les autres. O que la fainéantiſe et l'oiſiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troiſieme moyen, c'eſt la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conſerver la chaſteté en quelque âge que ce ſoit, mais ſur tout dans la jeuneſſe. La chaleur du ſang à cet âge excite les voluptés ſenſuelles ; mais quand elle eſt fortifiée par le vin, par la bonne chere, ou par le trop de nourriture, elle fait un embrâſement funeſte. Ecoutez Saint Jerôme : " Le Mont Ætna, dit-" il, le Mont-Véſuve et le Mont-O-" lympe, qui vomiſſent continuelle-" ment des feux et des flammes, ne " brûlent pas avec tant d'ardeur, que " le ſang des jeunes gens, lorſqu'il eſt " enflammé par le vin, et par l'excès " de nourriture."

" Si je ſuis capable, dit-il ailleurs, " de donner quelque conſeil ; ſi on croit " à l'experience que j'en ai, j'avertis " et je conjure l'ame, qui veut vivre " dans la grace de Jeſus-Chriſt, et con-" ſerver ſa pureté, de craindre le vin " comme une poiſon mortel. Ce ſont-" là les premieres armes du démon

« contre les jeunes gens ; le vin avec « la jeunesse fait un double embrase- « ment de la volupté. Pourquoi don- « nez-vous à ce corps déjà trop ardent, « de quoi le faire brûler ? »

Souvenez-vous que Sodome fut réduite en cendre par le feu du ciel, pour s'être abandonnée aux plaisirs de l'intemperance et de l'impureté ; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire, à danser autour du Veau d'or ; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et fit mourir le plus saint des hommes, pour n'avoir écouté que sa passion au milieu d'un festin et d'une danse voluptueuse.

IV. Le quatrieme moyen, pour conserver la chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies, les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toutes sortes de discours dangereux et trop libres : voilà le piege où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne sont tombés dans le peché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur. Paroles et discours, qui étant tombés dans un jeune esprit

comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur : *Ne vous laissez pas tromper*, dit S. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquieme moyen, est d'éviter la conversation familiere avec des personnes de different sexe. C'est là où la chasteté trouve sa perte et sa ruine. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'entre que trop facilement dans le cœur ; mais quand il est aidé par la présence des personnes, il s'allume et s'embrase. C'est pour cela que le Sage nous donne cet avertissement important : *Ne demeurez point parmi les personnes d'autre sexe, parce que de leur conversation vient la corruption et la perte de l'ame, comme des habits se forme le ver qui les ronge.*

Que si la compagnie de different sexe est si dangereuse, elle devient funeste et criminelle, quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionnés, aux caresses et démonstrations tendres d'une amitié sensuelle, aux embrassemens familiers et autres semblables privautés, qui n'ont ordinairement pour principe que la sensualité et une affection dangereuse, et sont l'occasion

d'une foule de péchés, de penſées, de deſirs impurs : c'eſt pourquoi un Auteur appelle ces familiarités libres, *les morſures du diable, et les arbres du péché* et S. Jerôme, *les agonies d'une chaſteté mourante.*

VI. Il faut joindre à cette fatale cauſe du péché deſhonnête, les regards impurs ou curieux, ſur leſquels il eſt important de veiller, ſi l'on veut conſerver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux ; et quelquefois un regard curieux, quoique ſans mauvais deſſein, peut attirer après ſoi de fâcheuſes ſuites. Ecoutez ce que le Saint-Eſprit vous enſeigne par la bouche du Sage : « Ne vous arrêtez pas à regarder une « jeune perſonne, de peur que ſa beauté ne ſoit une pierre de ſcandale, qui « vous faſſe tomber. Détournez votre vue d'une perſonne parée, et ne « la regardez pas curieuſement. La « beauté des viſages a été funeſte à pluſieurs, qui ont commencé leur perte « par des regards ; ces regards ont « enfin allumé le feu impur dans le « cœur. » O le grand avertiſſement ! gravez-le dans votre memoire. Ayez ſoin de retenir votre vue ; et s'il lui arrive de tomber ſur des objects dange-

reux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réserve, à l'égard de toutes les peintures, ou figures lascives, qui sont autant d'écueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir, ni à être regardée. Lorsque Dina fille de Jacob, s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avoit d'autre desir que de voir ou d'être vue ; mais cette légéreté coûta cher. L'enlévement de cette fille, le saccagement d'une ville et le meurtre de ses habitants, furent la suite de sa curiosité. Triste exemple, qui fait voir que quand on néglige en cette matiere ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

VII. Les livres dangereux sont encore une source féconde d'impureté ; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un Roman de galanterie, ou d'un Livre contre la Religion, fera dans votre ame des plaies si profondes, qu'elles seront peut être sans remede ; vous fera perdre insensiblement, sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi, et vous jettera enfin dans un aveuglement, dont vous ne reviendrez peut être pas. Malheur à ceux qui composent, qui vendent et qui dé-

bitent de tels livres, ou qui les communiquent aux autres !

VIII. Le penchant au plaisir est la principale cause, et le plus dangereux piége de l'impureté. Mais souvenez-vous que ce plaisir est un venin mortel caché sous une fausse douceur ; si les commencemens sont agréables, les suites en sont bien ameres. Seriez-vous assez aveugle pour aimer un plaisir qui répugne à la raison, et qui déplaît à Dieu ?

Pour rappeller en peu de mots tout ce que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, suivez cet avis.

1. N'attachez jamais vos pensées et vos regards à des objets qui peuvent souiller votre esprit et votre cœur, quelqu'agréables qu'ils vous paroissent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni liberté, ni gestes contraires à la modestie et à la pudeur, et ne souffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

3. Ayez même du scrupule de vous amuser trop au miroir ; il vaut mieux examiner votre ame, que votre visage, et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordi-

nairement ſont accompagnés de ris exceſſifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens ſont ſouvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des perſonnes, et dans des lieux où votre ame eſt en danger. Les libertés peu ſéantes et familieres qu'on ſe permet dans ces récréations et dans ces promenades, ſont funeſtes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des perſonnes qui, par leurs manieres, leurs lectures ou leurs diſcours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer. *S'ils vous flattent*, dit le S. Eſprit. *ne les écoutez point ; éloignez vos pas de leurs ſentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

XI. Si vous avez de la Religion et de la pudeur, vous éviterez les ſpectacles, les comédies, les danſes et les bals. L'ame y recoit ſouvent, ſans y prendre garde, de mortelles atteintes, et la pudeur affoiblie y eſt toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaſte*, dit S. Cyprien, *on s'en retourne ſouillé.* Ces ſortes d'aſſemblées ſont un reſte du paganiſme, oppoſé à la ſainteté de la Religion, et aux maximes de J. C.,

et ſont un violement des vœux du Batême.

Ne vous laiſſez pas entraîner par l'exemple des autres, mais gémiſſez ſur leur ſcandale, d'autant plus déplorable, qu'il eſt plus étendu. Déplorez leur aveuglement qui les empêche de voir le mal qu'ils font, et le mal dont ils ſont la funeſte cauſe. Ces aſſemblées, ſelon les Saints Peres, ſont *la peſte des mœurs, une dériſion de l'Evangile, une profeſſion publique d'impureté et d'impiété, et l'écueil de la jeuneſſe.* Si vous y aſſiſtez, ſi vous vous y affectionnez, vous vous expoſez à périr, et vous y pécherez : en voici les raiſons.

1. Si la vue d'un ſeul objet ſenſuel fit tomber David, quoiqu'il fût prévenu de tant de graces, pourriez-vous dire que la vue de tant d'objets laſcifs, qu'on voit à la danſe et aux ſpectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs paſſionnés, de paroles diſſolues, ne ſouilleront point votre cœur ? Et d'ailleurs, n'eſt-ce pas pécher, que de faire ce que l'Egliſe vous défend, et ce que Dieu condamne ? N'eſt-ce pas pécher que de s'expoſer témérairement au péché ? N'eſt-ce pas pécher que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par

sa présence aux péchés d'autrui ? Or n'est-ce pas ce qui arrive dans ces sortes d'occasions ?

2. Pourquoi va t'on aux spectacles, aux danses ? et qui fait-on ? On y va par curiosité, par orgueil, par dissipation : on y demeure sans pudeur, on n'en sort qu'avec dissolution C'est là où les sens se dissipent, où l'esprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on se permet des choses dont il faudroit rougir ; et qu'à force de s'étourdir et de s'aveugler on se fait un passetemps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieuse dont parle Tertullien, laquelle étant allée aux danses et aux spectacles publics, où les Chrétiens ne se trouvoient alors jamais, fut tout-à-coup possédée d'un démon furieux. Les Prêtres étant appellés au secours, pressèrent le démon dans leurs exorcismes, de dire pourquoi il avoit osé s'emparer ainsi d'une femme chrétienne : *j'en avois droit*, répondit le démon, *puisqu'elle étoit dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'est dans ces sortes d'assemblées que le dé-

mon regne avec plus d'empire ; c'eſt là qu'il emploie ſes plus dangereux artifices pour affoiblir la pudeur, et faire perdre la chaſteté. *Eloignez vous donc de ces lieux où les pécheurs s'aſſemblent,* dit le Saint Eſprit, *et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes ; car s'ils ſont dignes de mort en faiſant ce qu'ils font, ceux qui les ſuivent et qui les approuvent, n'en ſont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conſerver la vertu de la Chaſteté.

I. LE premier eſt un moyen efficace pour obtenir et pour conſerver cette admirable vertu. La continence eſt un don de Dieu, et il ne la refuſe pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur droit.* Implorez donc ſouvent le ſecours du Ciel, et la grace du Tout-puiſſant, pour réſiſter à cette concupiſcence aveugle qui ſe révolte contre l'eſprit. *Mon Dieu, donnez moi un cœur pur et un eſprit droit, éloigné de toute ſouillure.* Recommandez vous ſouvent à la Mere de Dieu, la Reine des Vierges, et à votre Ange tutélaire, ſurtout dans la tentation.

II. La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remede, il est moralement impossible de vaincre l'impureté ; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint Augustin gémissant sur les désordres de sa jeunesse, pleuroit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main sage et habile, qui déracinât les honteuses passions qui croissoient dans son ame.

Votre confesseur vous rendra ce bon office, pourvu que vous lui découvriez sincérement les plaies et les penchans de votre cœur : ce seroit un grand malheur si vous vous déguisiez, et si vous lui cachiez vos foiblesses. Saint Jerôme, après avoir fait le récit de la sainte et ingénieuse adresse avec laquelle un supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réflexion : *si ce jeune homme eût été seul, il étoit perdu ; car comment eût il surmonté ses tentation ?* Apprenez par ce trait combien le conseil d'un Directeur éclairé est nécessaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troisieme moyen est la lecture et la méditation des choses saintes,

qui, rempliſſant l'eſprit de penſées ſalutaires, en chaſſent les mauvaiſes, et le fortifient dans les tentations. Penſez ſouvent à l'énormité du péché, à la vanité du plaiſir qui paſſe dans un moment, qui, étant paſſé, ne laiſſe dans l'ame que les remords et la confuſion. Penſez à la durée d'une éternité qui ne paſſera jamais, à la juſtice de Dieu, à ſa grandeur, à ſa préſenſe: ſouvenez-vous de la mort, du Jugement et des feux de l'enfer. Tâchez de vous munir l'eſprit de ces réflexions ſalutaires; et faites ſouvent quelque lecture ſérieuſe et ſainte.

IV. Le quatrieme moyen pour conſerver la chaſteté, eſt le travail. Il éloigne de l'eſprit les dangereuſes penſées, et ôte à la chair le loiſir de ſe révolter. Vous éprouverez par votre expérience combien ce remede eſt efficace.

Saint Jerôme en eſt lui-même un exemple. S'étant retiré dans le déſert, il y fut attaqué de violentes tentations; il eut recours aux jeûnes, et paſſoit les nuits à pleurer et à prier. Ces moyens ne ſuffirent pas encore pour dompter ſes paſſions; il réſolut d'augmenter et de prolonger ſon travail, et s'appliqua à une étude ſi pénible et ſi rebutante, que ſouvent il déſeſpéra d'y réuſſir; mais l'eſ-

pérance de vaincre l'ennemi ranima ſon courage. Dieu bénit ſon travail, exauça ſes deſirs ; et ce ſaint Pénitent fut enfin affranchi de ſes fâcheuſes tentations. *Je rends graces à Dieu*, dit il, *de ce que mes peines et mon travail me font à préſent goûter un repos délicieux et conſolant.*

Voyez par cet exemple combien le travail et l'occupation ſont néceſſaires pour acquérir et conſerver la chaſteté. Ainſi, jeunes gens, (c'eſt l'avis que vous donne Saint Jérôme), *que jamais le démon ne vous trouve ſans occupation.* Soyez toujours appliqués, ſelon votre état, ou à la lecture, ou à l'écriture, ou à l'étude, ou à la couture, ou à quelque autre travail, ou à la priere. Le démon a un grand pouvoir ſur l'eſprit d'un fainéant ; et autant qu'il eſt difficile d'être chaſte dans l'oiſiveté, autant eſt-il rare d'être impudique dans le travail. *Comment aurois-je le loiſir de penſer au plaiſir* (diſoit un ancien qui étoit occupé) *puiſqu'à peine ai-je le loiſir de manger et de vivre ?*

EXEMPLE.

Le Roi Hérode ſe livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point de honte de deſhonorer Herodias, qui étoit la femme de ſon frere. Saint Jean Baptiſte inſpiré

de Dieu vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de ſon crime, et de ſes ſcandales. Les paroles de ce grand Prophete qui en avoient converti tant d'autres, ne toucherent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Herode étant à ſouper avec les Princes de ſa Cour, la fille d'Hérodias entra dans la ſalle du feſtin, et danſa en ſa préſenſe. Le demon de l'impureté etoit dans les yeux, ſur le viſage, dans les airs, dans les geſtes, dans les pas et dans les agrémens de cette fille impudente. Elle plut au Roi, qui en devint paſſionné, juſqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Herodias ſa mere: Tu ſais, lui dit cette mere abominable, que Jean Baptiſte eſt un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui eſt pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi: le Roi a du reſpect pour lui, et je crains qu'il ne ſe laiſſe perſuader; ainſi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il faſſe mourir Jean Baptiſte, et qu'il te faſſe apporter ſa tête dans un baſſin. Le Roi, malgré le reſpect qu'il avoit pour la ſainteté de Jean Baptiſte, eut la complaiſance de conſentir à l'exécrable propoſition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit

d'une danſe: un Roi parjure et meurtrier, un Royaume ſcandaliſé, le plus grand et le plus ſaint des Prophetes mis à mort.

" Que penſez-vous de tout cela, fem-" mes chrétiennes? *dit Saint Ambroiſe*: " apprenez ce que vous devez inſpirer à " vos filles; et ce que vous devez leur " faire craindre. Vous voyez ici une fille " qui danſe, mais quelle fille? C'eſt la " fille d'une mere adultere, car ce n'eſt " qu'à de telles perſonnes qu'il convient " de danſer; mais, pour celles qui ont " de la Religion et de la pudeur, elles " doivent inſpirer la modeſtie et la crain-" te de Dieu à leurs filles, et non pas la " danſe." N'oubliez jamais les paroles de ce grand Saint, et gravez dans votre eſprit les ſuivantes: *Gardez-vous bien*, dit le Saint Eſprit, *de frequenter une danſeuſe et de l'écouter, crainte de vous expoſer de pécher et de périr par ſes atraits.*

La fille d'Hérodias, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'hiſtoire Eccléſiaſtique nous apprend que cette fille paſſant un jour ſur la glace, avec ſes compagnes, la glace ſe rompit ſous ſes pas: elle tomba dans l'eau juſqu'au cou; et les glaçons s'étant réunis, lui couperent la tête. Son corps

étant ſuſpendu dans l'eau, ſes pieds s'agitoient et ſe remuoit par des mouvemens irréguliers, aſſez ſemblables aux mouvemens de la danſe; de maniere qu'elle mourut la tête coupée, et comme en danſant dans l'eau. Châtiment aſſez convenable à ſon crime d'avoir impudiquement danſé devant Hérode, et fait couper la tête à ſaint Jean.

AUTRE EXEMPLE.

La morale de J. C. et les maximes de l'Evangile toujours oppoſées à l'eſprit du monde, ont dans tous les tems été combattues par les mondains. Il arrive même quelque fois, que par un indigne attentat on abuſe de l'autorité des livres Saints, pour favoriſer les abus et les maximes du ſiecle: en voici quelque exemples.

Un Diacre, qui avoit l'eſprit mondain écrivit un jour à ſaint Cyprien, Archevêque de Carthage, qu'il étoit permis de danſer, puiſque l'Ecriture dit que David a danſé devant l'Arche d'Alliance. Ce Diacre ignorant ſe trompoit groſſiérement, parce que la danſe de David n'étoit pas une danſe profane, ni un acte de diſſipation et de légéreté. David ſauta et treſſaillit devant l'Arche ſainte, en ſigne de réjouiſſance, pour marquer la joie

qu'il avoit de recevoir l'Arche du Seigneur : c'étoit un acte de religion. C'eſt donc une application ſacrilege de comparer cet action de David aux danſes mondaines. C'eſt pourquoi ſaint Cyprien répondit à ce Diacre, " qu'il étoit " bien hardi d'oſer ainſi profaner le ſens " des divines Ecritures, et qu'il vaudroit mieux pour lui n'avoir jamais lu " ce livre ſacré que d'en abuſer ainſi."

Une Dame Romaine conſulta ſaint Jérôme, à peu près ſur le même ſujet. Elle lui écrivit qu'elle étoit embaraſſée de répondre à certaines gens qui déſapprouvoient ſa morale, et la blâmoient hautement d'avoir dit que les filles doivent éviter les fréquentes et inutiles converſations avec les perſonnes qui ne ſont pas de leur ſexe. Saint Jérôme, pour faire connoître leur ignorance, répondit à cette Dame, que ceux qui parloient de la ſorte, et qui autoriſoient de ſemblables converſations, méritoient d'être comparés à cet animal qui porta le Sauveur dans Jéruſalem. Si ce Saint Docteur traitoit ainſi ceux qui autoriſoient ces fréquentations, comment eut-il traité ceux qui autoriſent les familiarités et les danſes folâtres entre les per-

ſonnes de différent ſexe; tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il faut être bien peu inſtruit de ſa Religion et des maximes de Jeſus Chriſt, pour regarder comme permis et ſans danger, une action que l'écriture Sainte, que les Conciles et les Saints Peres ont déſapprouvée et condamnée.

CHAPITRE XIII.

Sentimens de Saint François de Sales ſur les Danſes et les Bals.

SAINT François de Sales avoit trop de lumieres pour rien enſeigner qui fût contraire aux ſentimens de l'Egliſe et des Saints Peres Et quand même ce grand Saint, ou quelqu'autre Pere, auroit avancé quelque choſe pour autoriſer les danſes et les bals, ſon ſentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité ſupérieure, telle qu'eſt l'autorité des Livres Saints, des Conciles et de tous les Saints Docteurs. Mais il s'en faut beaucoup que ce Saint Evéque ait rien décidé en cette matiere contre l'eſprit de l'Egliſe et contre la tradition: c'eſt ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que Saint François de

Sales a permis indifféremment les danſes et les bals.

Dans les Chapitres 33 et 34, de ſon Livre de *l'Introduction à la vie dévote*, il fait voir les écueils et le venin des danſes, et propoſe les motifs les plus preſſans pour en détourner les Fideles. Il dit premiérement : " Que les danſes et " les bals ſont des choſes indifférentes " de leur nature ; mais que leur uſage " eſt tellement déterminé au mal par " ſes circonſtances, que l'ame s'y " trouve dans de grands dangers." Or Saint François de Sales n'a jamais dit qu'il étoit permis d'aimer le danger, et de s'y expoſer volontairement.

Il ajoute : " Que ces diverſifemens " ſi ſuſceptibles du mal, étant pris pen- " dant la nuit, il eſt facile dans les té- " nebres, qui ne ſont jamais ſuffiſam- " ment éclairées par les illuminations, " d'y gliſſer beaucoup de choſes dan- " gereuſes ; que les veillées que l'on y " prolonge, faiſant perdre une partie " du matin du jour ſuivant, et déro- " bant le temps qu'on doit au ſervice " de Dieu ; c'eſt toujours une folie de " faire du jour la nuit, et de la nuit le " jour, et de laiſſer ce que l'on doit à " Dieu pour de folâtres plaiſirs ; qu'en-

" fin on porte au bal la vanité à l'en-
" vi des uns des autres : vanité qui eſt
" une ſi grande diſpoſition au mal, que
" les mauvaiſes affections, les amours
" dangereux et blâmables ſont la ſuite
" ordinaire de ces aſſemblées." De pareilles réflexions d'un Saint, ſont elles les reflexions d'un homme que approuve la danſe ?

" Je vous parle donc des bals, con-
" tinue Saint François de Sales, comme
" les Médecins parlent des champi-
" gnons, les meilleurs ne valent rien ;
" de même les meilleurs bals ne ſont
" gueres bons. Les champignons at-
" tirent l'infection et le venin des ſer-
" pens qui les approchent ; de même
" auſſi ces aſſemblées ténébreuſes atti-
" rent ordinairement les péchés qui
" regnent dans un lieu : jalouſies, rail-
" leries, bouffonneries, querelles, a-
" mours inſenſés. D'ailleurs, l'appa-
" reil de ces aſſemblées, le tumulte,
" l'enjouement, l'air de liberté qui y
" regne, agitent l'imagination, et ou-
" vrent le cœur au plaiſir. Il ne faut
" qu'une parole libre, une cajolerie, un
" regard pour fouiller l'ame, qui dans
" ces occaſions, oú ſe trouvent le ſer-
" pent et le baſilic ; eſt toute diſpoſée

" à en recevoir le venin." Telle eſt la doctrine de Saint François de Sales. Or peut-on dire qu'une telle doctrine autoriſe les danſes et les bals ?

" Ces ridicules divertiſſemens, ajoute " ce grand Saint, diſſipent l'eſprit de " piété, affoibliſſent les bons deſirs de " la volonté, refroidiſſent l'amour de " Dieu, et reveillent dans l'ame mille " ſortes de mauvaiſes diſpoſitions." *C'eſt pourquoi*, continue ce ſaint Evêque, *on ne doit jamais ſe les permettre, dans la néceſſité même, qu'avec de grandes précautions.*

Remarquez ces dernieres paroles, et comprenez dans quel ſens et pourquoi il parle de la ſorte, de peur que le monde ou quelque faux Docteur ne vous faſſe ici tomber dans l'erreur et dans le piége. C'eſt que ce grand Saint, connoiſſant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables, ſachant d'ailleurs, que ſelon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du ſiécle, *il eſt néceſſaire qu'il arrive des ſcandales* et que les perſonnes même vertueuſes ſe trouvent quelquefois obligées d'en être témoins : ce ſaint Evêque, par charité pour les bonnes ames, a cru devoir donner des avis pour les prècautionner dans ces périlleuſes

occaſions, où elles ſe trouvent engagées comme par néceſſité.

Mais quel eſt le cas de néceſſité, dont parle S. François de Sales ? Il s'en explique lui même : *c'eſt*, dit-il, *dans une occaſion d'où vous ne pouvez abſolument vous dégager, lorſque la prudence et la diſcretion l'exigent par complaiſance pour une compagnie.* Or ces occaſions dont on ne peut ſe dégager, ſont rares, dit ce Saint Prélat ; c'eſt a dire, qu'il n'arrive preſque jamais qu'on ſe trouve dans cette néceſſité malgré ſoi, parce qu'on doit crandre, prévoir et éviter ces occaſions, Si vous aimez ces dangereuſes occaſions, et ſi vous vous y engagez, pouvant les éviter avec bienſéance, alors elles ſont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu, de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous expoſez à y périr. Voilà la doctrine de l'eſprit Saint : *Quiconque aime le danger, y périra.*

Que ſi vous vous trouvez ſans votre faute, dans ces occaſions de bals et de danſes, et que vous ne puiſſiez *abſolument* vous en degager ; alors tirez-vous de ce pas gliſſant avec diſcrétion, en prenant les ſages précautions que S. François de Sales preſcrit. « S'il faut

" manger des champignons, dit-il, on
" doit les bien assaisonner, et en man-
" ger peu, autrement leur malignité
" devient un poison. De même si vous
" êtes dans la necessité de vous trouver
" à la danse, il faut qu'elle dure peu de
" temps, et qu'elle soit assaisonnée dans
" toutes ses circonstances par le souve-
" nir de la présence de Dieu, par la
" bonne intention de plaire à Dieu, et
" par la modestie. Il faut après ces
" assemblées où vous vous êtes trouvé
" comme par nécessité, faire des réfle-
" xions salutaires pour effacer les dan-
" gereuses impressions que le vain plai-
" sir auroit pu faire dans votre cœur.
" Voici, dit saint François de Sales, les
" réflexions que vous pouvez faire

1. " Pensez que lorsque vous dansi-
" ez plusieurs blûloient dans l'enfer
" pour de péchés commis à la danse.
" 2. Que plusieurs personnes de piété
" étoient prosternées devant Dieu, et
" pleuroient leurs péchés, pendant que
" vous étiez au bal 3. Que des mil-
" liers de personnes ont souffert des
" maladies cruelles et sont mortes dans
" les plus violentes douleurs, pendant
" que vous ne pensiez qu'au plaisir, et
" qu'un jour vous gémirez comme elles

" dans la douleur. 4. Que pendant " cet amuſement ridicule, vous avez " déplu à N. S., à la ſainte Vierge et " aux Saints. Qu'enfin pendant la " danſe votre temps s'eſt paſſé, la mort " s'eſt avancée, et que bientôt elle vous " fera comparoître au Jugement de " Dieu."

Telles ſont les précautions qu'exige ſaint François de Sales; pour rendre dans un cas de néceſſité les danſes et les bals innocens: précautions que preſque perſonne n'apporte jamais. Il eſt donc vrai que les danſes et les bals, tels qu'on les fait, ſont réprouvés par ce grand Saint; et dire en général qu'il les approuve, c'eſt faire connoître qu'on n'a jamais lu ſa doctrine, ou qu'on ne l'a pas compriſe; c'eſt, en impoſer à la vérité, et tromper les fideles.

On n'eſt pas obligé de prendre des précautions pour faire une choſe qui eſt innocente ou qui eſt ſans danger; ainſi puiſqu'un homme auſſi modéré et auſſi éclairé que S. François de Sales, exige tant de précautions pour la danſe et le bal, c'eſt une marque qu'il reconnoît que ce ſortes de divertiſſemens ſont illicites ou dangereux, et qu'on doit faire ſon poſſible pour les éviter.

S'il étoit permis d'aller à la danſe, ce ne ſeroit point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent, aux perſonnes volages et diſſipées, qui n'ont que peu, ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenſer ; les danſes, ſelon la doctrine de ce grand Saint, leur ſeroient pernicieuſes. Les ames ſaintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l'amour de Dieu, y riſqueroient moins que les autres. Telle étoit ſainte Eliſabeth, Reine d'Hongrie ; obligée de ſe trouver en certaines aſſemblées de divertiſſemens profanes, elle en ſortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la Reine Eſther qui, ne pouvant ſe diſpenſer de s'habiller avec un appareil faſtueux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, déteſtoit dans ſon cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'uniſſant de plus en plus à ſon Dieu. Tout contribue à la ſanctification des ames qui aiment Dieu ſincerement. Ce qui pour les autres eſt un danger, ou un mal, elles les changent en bien. Ces ames fortes conſervent la grace de Dieu et le feu de ſon amour, où les autres le perdent : comme les grands feux, dit ſaint

François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du saint Evêque sur les danses et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui se font en masques, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'avertir des Chrétiens, que de tels divertissemens sont toujours illicites ; puisqu'il n'est point de Fideles éclairés qui ne voient que de pareils abus sont non-seulement indignes d'un Chrétien, mais encore d'une personne sensée. Si le Paganisme a condamné de tels désordres, à plus forte raison la Religion les réprouve et les défend.

CHAPITRE XIV.

De la retenue dans les paroles.

ON connoît le sage par ses paroles, dit le S. Esprit. Or, pour parler sagement, il faut deux choses. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire de bonnes choses et les dire à propos.

I. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. S. Paul défend de la part de Jesus Christ de

rien nommer d'impur ; combien plus d'en parler avec plaiſir ou avec ſcandale. *Celui qui tient de mauvais diſcours*, dit le Sage, *ne pourra cacher ſa confuſion, et il n'échappera pas le Jugement de Dieu.*

Les entretiens deſhonnêtes, les chanſons et les diſcours qui tendent à un ſale amour, ou qui y font penſer, ſont l'écueil de la pudeur et de l'innocence : ils ſouillent l'eſprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaiſir. Etre dans l'habitude de tenir ces ſortes de diſcours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'eſt une marque qu'on a l'eſprit et le cœur corrompus. Fuyez auſſi les paroles d'un ſens artificieux et caché, ou à double ſens, qui peuvent donner aux autres des occaſions de penſer au mal : c'eſt en riant et en faiſant rire, qu'elles ſouillent l'ame. Plus le ſens en eſt caché et inſinuant, plus elles ſont dangereuſes. Un ſerpent caché ſous l'herbe, eſt bien plus à craindre qu'un ſerpent qui paroît à découvert.

Evitez enfin le paroles groſſieres et les juremens ſales, que certaines perſonnes mal élevées ont ſi ſouvent dans la bouche. Si ces paroles ſont odieuſes et inſupportables dans les plus libertins

et les débauchés, combien plus le sont-elles dans des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quant aux railleries, médisances et autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les discours qui sont bons ou indifférens, ne soyez pas prompt et indiscret à dire même de bonnes choses. Il y a des esprits qui sont toujours les premiers à parler et les derniers à se taire, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas : c'est la marque d'un esprit volage et superbe. *Quand une personne est légere à parler*, dit le Sage, *il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre. 1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'Ecriture dit, que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent* ; et que le silence est une grande marque de prudence ; que *quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sérieux, qui vient de timidité ou de mélancolie ; mais d'un silence discret, que l'on garde par modestie.

2 Dans les entretiens prenez garde à trois choſes. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous haſardez pas de dire votre ſentiment quand on parle de quelque choſe que vous ne ſavez pas. Ces trois maximes ſont celles du Sage, renfermées dans les avis ſuivans. *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot. Ne parlez pas au milieu du diſcours. Apprenez avant que de parler ;* car *celui qui parle, avant qu'il entende, montre qu'il eſt un inſenſé.*

Quand vous ſerez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint-Eſprit vous conſeille. 1. Que vous parliez peu, ſeulement quand on vous interrogera, et que votre réponſe ſoit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne faſſiez pas le bel eſprit et le ſavant, mais que vous vous comportiez comme ſachant peu, non par diſſimulation, mais par modeſtie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne ſavez pas. 4. Lorſque Dieu ſera offenſé en votre preſence, que vous n'y preniez point plaiſir.

EXEMPLE.

Un jeune Officier de guerre, qui avoit autant d'éducation que de naissance, étant un jour à table avec d'autres Officiers ; ceux-ci commencerent à parler des choses saintes et de la Religion avec impiété et avec mépris. Ce jeune Officier dissimula quelques momens la peine qu'il avoit d'entendre de pareils discours, mais jugeant que la politique et le respect humain ne devoient pas l'emporter sur ce qu'il devoit à sa conscience; et que d'ailleurs il pouvoit parler avec une sainte liberté à des gens qui n'étoient pas audessus de lui. il les interrompit avec modestie, et leur dit : Messieurs, " si on parloit en votre pré-
" sence contre les intérêts du Roi et
" contre le gouvernement de l'Etat,
" vous feriez taire l'indiscret qui parle-
" roit de la sorte. Je n'ai pas assez d'-
" autorité pour vous faire taire ; mais
" j'ai assez de liberté avec vous pour
" vous dire que nous devons plus à Dieu
" qu'au Roi ; et que si celui-là seroit
" blâmable de parler contre le Roi et
" contre l'Etat, vous l'êtes encore plus
" de parler contre l'honneur de Dieu
" et contre sa Religion".

Les paroles de ce jeune homme, dont on respectoit la vertu firent changer de discours à ces Messieurs. Leurs nouveaux entretiens roulerent bientôt sur la galanterie, sur leurs intrigues d'amour qu'ils assaisonnerent de réflexions et de galanteries les plus obscènes et les plus impures. Le jeune Officier rougit entendant tant d'obscènités, et se leva. Où allez-vous, lui dirent-ils? Le jeune homme répondit, Messieurs, je vais manger avec vos valets; je suis assuré qu'ils ne tiendront pas des discours aussi libres et aussi dissolus que ceux que vous tenez. Monsieur, ce que nous disons ne doit point vous offenser: ce n'est que pour passer le temps, pour badiner et pour rire. Mais, Messieurs, répliqua le jeune homme, convient-il à des gens qui ont de l'éducation et de l'honneur, et qui doivent avoir des sentimens nobles, de passer le temps à un badinage aussi bas et aussi honteux? Pour moi je vous avoue que je ne puis rire d'une plaisanterie qui fait rougir un honnête homme; et qu'il me paroît qu'il est indigne à d'honnêtes gens comme nous qui devons nous édifier les uns les autres, édifier nos soldats et ceux qui

nous ſervent, de nous entretenir de telles obſcénités. Quelques Officiers qui étoient préſens, louerent ce jeune homme lui applaudirent, et on changea de diſcours.

L'exemple de ce jeune Officier eſt un ſujet de confuſion et une vive leçon pour beaucoup de perſonnes, qui ne parlent que trop quand il s'agit d'offenſer Dieu et de ſcandaliſer, et qui gardent le ſilence, quand il faut parler et reprendre.

CHAPITRE XV.

De la Médiſance et de la Calomnie.

1. MEDIRE, c'eſt faire connoître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à ſa réputation. Si le mal qu'on dit du prochain eſt faux, c'eſt calomnie. Si le mal qu'on en dit eſt vrai, et ſi ce mal n'eſt pas connu, c'eſt médiſance, quand on le fait connoître ſans raiſon légitime. Tandis que la faute d'autrui eſt ſecrette, c'eſt lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la ſavent point, et quand même elle ſeroit publique, c'eſt ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus

craindre ce vice, que peu de personnes en sont exemptes ; et ce qui est déplorable, souvent même des gens éclairés n'en font aucun scupule. On tombe dans ce péché en plusieurs manieres, et très souvent sans attention, parce qu'on ne veille pas sur soi-meme.

1. On y tombe, lorsqu'on dit positivement du mal d'autrui, ainsi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorsqu'on exagere, qu'on augmente une chose qui est déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en savent.

3. Lorsqu'on tourne en ridicule la conduite, les manieres, ou la famille d'autrui ; lorsqu'on donne un mauvais sens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait ; et ce qui est bien plus criminel) lorsqu'on interprete mal ses bonnes intentions et ses bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'estime. Combien de gens, qui passent pour vertueux, tombent dans cette faute, qui n'y prennent meme pas garde, parce que l'envie les aveugle ?

4. On peut meme par le silence tomber dans la médisance. Voici le cas : on loue en votre présence, une personne qu'on sait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que

foiblement: votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel: par exemple, *si j'osois parler, j'aurois bien des choses à dire sur le compte de cette personne; mais pour ne pas blesser la charité, je veux me taire.* Un tel discours est une médisance des plus malignes, qui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médisent par compassion; *Vous ne savez pas*, disent-ils: *ah! quel dommage! quel malheur! de si bonnes gens! une fille si sage! une servante si fidelle! l'auriez-vous cru? telle chose est arrivée.* Une pareille médisance (fut elle sortie d'une bouche dévote) est, dit S. François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris, ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et le motif de la médisance n'est pas le meme dans tous, les

uns médisent par malice, par haine, par envie, par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain ; les autres par indiscrétion, par légéreté d'esprit et par une facilité de dire tout ce qu'ils savent. Quoique les premiers soient les plus criminels, les seconds ne sont pas sans péché, puisqu'ils flétrissent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas médisance, de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'est pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la Religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empecher qu'il ne nuise à d'autres ; pourvu qu'on n'en parle qu'à des personnes prudentes qui puissent y apporter du remede : c'est meme charité d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Ce seroit une charité scrupuleuse et mal réglée, que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaise foi et d'un scélérat, lorsqu'elle est préjudiciable au public.

III. Si la médisance est légere et de peu de conséquence, elle n'est que péché véniel ; mais la médisance, en ma-

tiere de conſéquence, eſt un péché conſidérable. Vous jugerez de ſon énormité par les vertus qu'elle combat ; elle eſt contraire à la juſtice, à la charité, à la prudence et à l'humilité.

1. La médiſance eſt un péché d'*injuſtice*, parce que la juſtice et la raiſon défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puiſque vous les ſcandaliſez, s'ils conſentent à votre médiſance ? Ne faites-vous pas tort à la perſonne de qui vous parlez, puiſque vous lui ôtez ſa réputation ? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait pluſieurs défauts, elle ne laiſſe pas d'avoir droit à ſa réputation ; et lorſque par la médiſance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort, que ſi vous lui enleviez une partie de ſon bien ; puiſque *la réputation*, ſelon la parole du Sage, *eſt un bien plus précieux que les richeſſes* ; d'où il ſuit que la médiſance eſt de ſoi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médiſant ne bleſſe pas ſeulement la juſtice, il bleſſe encore la plus néceſſaire de toutes les vertus, qui eſt la *Charité*, parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raiſonnablement

qu'on lui fit. Jugez-en par vous même; vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif, lorsqu'on parle mal de vous, pourquoi donc parlez-vous mal des autres? sont ils moins sensibles que vous à leur réputation? Une parole qu'on aura dite sur votre compte, vous afflige et vous irrite ; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui : n'est-ce pas une marque que vous n'aimez que vous même ; que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres, et que l'envie, le ressentiment ou la prévention vous aveuglent?

3. Le médisant est un homme sans *prudence* ; c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue, qui parle de tout sans discernement, et qui n'épargne personne. Ses paroles sont comme autant de fléches qu'il lance au hazard, sans prévoir les coups qu'il porte. Tel est le caractere de ces parleurs insupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrens de paroles, où souvent il n'y a pas une goutte de bon sens. Les jeunes gens sujets à ce vice, causeront un jour de grands maux, s'ils ne se corrigent.

4. Le médisant est un homme sans *humilité.* C'est un orgueilleux qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître son esprit ou son innocence, qu'en abaissant les autres. C'est un présomptueux aveugle, qui s'estime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il est lui-même. O médisant! pourquoi vous oubliez-vous? ouvrez les yeux sur vous-même. Ne vous souvenez vous donc plus de ce que vous êtes? Etes-vous innocent, vous qui parlez des autres avec si peu de ménagement? Savez-vous qu'en noirciſſant les autres, vous vous flétriſſez vous-même? Ne remarque-t-on pas en effet tous les jours qu'il n'y a perſonne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre ſur votre compte et ſur celui de votre famille, que ſur le compte de ceux que vous diffamez. Penſez à vos déſordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médiſance eſt plus ou moins griéve ſelon la qualité, la proximité et la dignité des perſonnes de qui on parle,

C'est par conséquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son pere et de sa mere, de ses beaux-peres et belles-meres, ou de sa belle-fille, de sa femme et de son mari, de nos freres et de nos autres parens. Je dis que d'en parler mal, est un plus grand péché, que de parler mal des autres, parce que nous devons avoir plus de charité pour eux, que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis salutaires, ou pour donner un conseil prudent, en ce cas ce n'est pas une médisance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs Supérieurs, de de leurs Pasteurs, des personnes consacrées à Dieu, des Religieux, des Evêques, des Juges, des Princes et des Rois, et même des Souverains Pontifes. Où est la religion et la charité? Ne fait-on pas que de telles médisances sont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractere? *N'est-il pas écrit*, dit saint Paul : *Vous ne parlerez point mal des Puissances*? Le Saint-Esprit ne nous ordonne-t'il pas par la bouche du Sage, d'avoir tant de respect

pour les Rois, qu'il n'eſt pas même permis *d'en penſer mal dans ſon cœur*: et d'avoir tant de vénération pour les perſonnes conſacrées à Dieu, et pour les Prêtres, qu'en nous avertiſſant *de baiſſer la tête devant les Grands du monde*, il nous ordonne *d'abaiſſer notre ame devant les Prêtres?*

V. La calomnie eſt de toutes les détractions la plus énorme, c'eſt le vice de celui qui accuſe fauſſement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'ame bien baſſe et bien noire pour ſe venger ainſi par l'impoſture et le menſonge. Quel criminel plaiſir de noircir les autres par une ſatisfaction ſi maligne et ſi cruelle!

Suite du Chap. XV. ſur le même ſujet.

De la médiſance et des Jugemens téméraires.

I. LA médiſance et la calomnie, quoiqu'abominables devant Dieu, ne laiſſent pas d'être des vices très communs.

1. Parmi les Plaideurs, qui pour l'ordinaire ne penſent jamais bien l'un de l'autre, et, par un aveuglement déplorable, ſe déchirent par la médiſance,

O Chrétiens ! où est votre religion ! Et quoi ! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les loix de la charité ? Ne savez vous pas que selon le précepte de Jesus-Christ, vous devez aimer votre prochain comme vous-même, par conséquent plus que vos biens ; que, quoiqu'il vous ait fait tort, il n'est pas moins votre prochain, et que vous devez ménager sa réputation, comme vous voudriez qu'on ménageât la vôtre ? Si on vous fait tort, il vous est permis de demander une réparation par des voies légitimes ; mais il ne vous est pas permis de vous venger par votre langue.

2. La médisance regne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette personne : pourquoi donc en parlez-vous désavantageusement ? N'est-ce pas lui vouloir du mal que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter sa réputation ? Ne savez-vous pas qu'un coup de langue est souvent plus funeste qu'un coup d'épée ?

3. Médisances dans les compagnies, où l'on ne se divertit qu'aux dépens de

la réputation d'autri. Médisances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une personne pense-t-elle à s'établir, à se marier, à prendre un emploi, aussitôt l'envie se déchaine, par les médisances d'une langue flatteuse, ou par un faux zèle, on fait échouer les entreprises d'une personne innocente, et perdre sa fortune : quelle malignité !

4. Enfin la médisance est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis : tant pis ; cette maxime est très blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne, que de lui dire ce qu'elle ne doit pas savoir, et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les Jugemens téméraires et les jugemens faux ne sont pas moins injurieux au prochain que la médisance : ils en sont même la source. On parle mal d'autrui, parce qu'on en juge mal. Quoique vous voyiez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son

intérieur, elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un fétu dans l'œil de votre frere, et vous en jugez, tandis que vous n'voyez pas une poutre qui crève le vôtre. On juge les autres sur des bagatelles, et sur de légeres apparences, tandis qu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossieres.

Lorsqu'on a fait contre vous quelque rapport désavantageux, lorsque vous avez fait quelque perte, ou lorsqu'on vous a fait tort, si vous n'en savez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper; mais abandonnez le tout à la Providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en Chrétien, et ne pas inquiéter son esprit par des recherches inutiles, ni le souiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parens, à votre bétail, gardez vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par la malice de quel que ennemi, ou qu'un tel vous a donné un sort par quelque maléfice: de pareils jugemens mal fondés sont des crimes. Les peres

et les meres qui jugent et qui parlent de la sorte devant leurs enfans, sont très coupables ; et les enfans qui les croient, ne sont pas innocens. Combien d'honnêtes familles et des gens irréprochables, accusés de sortilèges, calomnies, et deshonorés par la légereté des langues indiscrettes.

III. Lorsque la médisance est de conséquence, il ne suffit pas de s'en accuser en Confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes, qui ne le savoient pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées, et leur dire, par exemple, " de ne point ajouter foi " à tout ce qu'on dit d'un tel ; qu'on " en dit plus qu'il n'en est ; que tous " les jours on se trompe à parler mal " des autres ; et que vous même avez " fait tort à cette personne d'en parler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument obligé de vous dédire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit : vous devez même, toute proportion gardée, reparer la réputation d'autrui

aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi reparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médisances. Si la personne offensée vous décharge de toute réparation, et qu'elle le puisse, vous en serez déchargé: de même si la personne diffamée vous avoit ôté votre réputation aussi injustement et aussi grièvement que vous lui avez ôté la sienne, vous seriez pareillement dispensé de réparation à son égard; vous auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médisance; car si le médisant est coupable, celui qui l'écoute avec plaisir, ne l'est pas moins: *le premier a le démon sur la langue*, dit S. Bernard, *et l'autre dans l'oreille*. Faites taire le médisant, s'il est votre inférieur ou votre égal; et s'il est au dessus de vous, ne prenez point plaisir à ses discours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres, et n'y pensez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain*, dit le Sage, *faites-la mourir en vous*, c'est à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit se défier d'un médisant, et

rarement ajouter foi à ses discours : le Saint Esprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, est un esprit volage et léger.* Le médisant est souvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en est, ou parce qu'il est trompé, ou parce qu'il est prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parce que le public se prévient aisément, et juge souvent faux : combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu sont très innocens ? Il ne faut que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande ! Entend on dire du bien d'une personne, on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprete mal : entend on dire du mal ? on le croit aussi-tôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur ! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexion.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous même et examinez-vous.

Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médisance par votre imprudence et par votre conduite, rendez vous justice et dites : *je le mérite.* Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure, Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jesus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une réparation, ne vous y déterminez pas de vous même : consultez des personnes modérées, désintéressées, ou un Confesseur prudent, et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux Chapitres : soyez toujours très-réservés, quand il faut parler d'autrui : dites le bien que vous savez des autres, et cachez leurs défauts. On risque rarement, quand on prend le parti de se taire ; et on risque toujours de trop parler : vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Peres du désert un exemple qui montre jusqu'où peut aller la malice des médisans et des calomniateurs ; et en même

temps la patience d'une ame innocente qui ſouffre en ſilence et en paix la plus cruelle calomnie et la perſécution.

Un homme veuf, n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ſes parens, et alla ſe faire Religieux dans un Monaſtere de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux; de ſon côté, il étoit très content dans ſa vocation. Mais quelque temps après, penſant à ſa fille, la tendreſſe qu'il ſe ſentit pour cet enfant, le remplit de douleur et de tendreſſe de l'avoir ainſi abandondée. Le Pere Abbé s'en apperçut, et lui dit: *Qu'avez-vous, mon bon Frere? et qu'eſt ce qui vous afflige? Hélas! mon Pere*, répondit le Solitaire, *j'ai laiſſé dans la ville un enfant fort jeune; voilà le ſujet de ma peine.* L'Abbé ne ſachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit: *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'éleverez auprès de vous.* Il alla trouver ſa petite fille, qui s'appelloit *Marine*, il lui dit de prendre le non de *Marin*, lui défendit de faire connoître qu'elle étoit fille, et l'amena dans le Monaſtere. Le Religieux ſon pere l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute ſainteté: il lui recommanda ſurtout, avant que

de mourrir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix sept ans, lorsque son pere mourut ; personne ne s'apperçut qu'elle etoit une fille ; et tous les Solitaires l'appelloient *Frere Marin*. Son humilité et sa vertu la firent respecter de tous ; mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette sainte fille. Les Freres avoient coutume d'aller à certains jours chercher les provisions à un marché qui se tenoit à trois lieues du Monastere, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frere Marin les accompagnoit.

Le Maître de cette hôtellerie avoit une fille qui s'étoit abandonnée au crime avec un soldat. S'étant apperçu que sa fille étoit enceinte, il vouloit savoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille peine de malice, inventa la plus noire médisance, ou, pour mieux dire, la plus insigne calomnie ; et dit à son pere, que c'étoit le Frere Marin qui l'avoit séduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le pere vint en faire ses plaintes au Monastere : l'Abbé fit venir Marin en sa présence, et lui demanda ce qu'il en étoit. Marin élevant son cœur à Dieu, pensa à ce qu'il devoit ré-

pondre : et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire : *je suis pécheur, je mérite de faire pénitence.* L'Abbé ne s'éclaircit pas davantage ; et le croyant coupable du crime, le fit séverement châtier et chasser du Monastere. Marin demeura trois ans à la porte du Monastere, sans dire une seule parole qui put faire connoître son innocence. Il se prosternoit devant tous les Religieux qui passoient, leur demandoit leurs prieres, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jesus-Christ, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque temps à son enfant ; et quand il fut sevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le pere. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourrit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humiliation et de la persévérance du Frere Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Pere Abbé ; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la porte du Monastere, recevez le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Pere Abbé l'ayant fait venir, lui fit de sanglans reproches. " Votre

" pere étoit un saint homme, *lui dit-il*, " il vous fit entrer tout jeune dans cette " sainte maison, et vous avez eu l'effron- " terie de la deshonorer par un crime " détestable : néanmoins je vous per- " mets de rentrer avec l'enfant dont " vous êtes l'indigne pere ; et je vous " condamne, pour l'expiation de votre " péché, aux ouvrages les plus vils et " les plus bas, et à servir tous les Freres." Marin, sans dire un mot de plainte, se le soumet à tout. Ce nouveau travail étoit au dessus de ses forces ; il s'en acquitta néanmoins avec courage ; mais accablé sous ce poids, et affoibli par l'austérité de ses jeûnes, il succomba enfin ; et dans peu de temps, après quelques jours de maladie, il mourut. L'Abbé commanda par charité qu'on levât son corps, mais pour donner de l'horreur de son prétendu crime, il ordonna qu'on l'enterrât loin du Monastere, afin qu'on en perdît le souvenir.

On ne peut être plus surpris qu'on le fut, lorsque les Religieux, en levant son corps, reconnurent que c'étoit une fille. " O mon Dieu ! *s'écrierent-ils, en frap-* " *pant leurs poitrines*, comment cette " innocente fille a t'elle pu souffrir en " silence, et avec tant de patience un si

" grand opprobre, et tant d'afflictions " sans se plaindre, lui étant si facile de " se justifier ?" Ils coururent au Pere Abbé, poussant de grands cris, fondant en larmes : Venez voir le Frere Marin, lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant ce saint corps, il reconnut la vérité, et fut saisi d'une si vive douleur, qu'il tomba par terre, et frappant sa face contre terre, versant des torrents de pleurs, il crioit avec ses Religieux éplorés : " O " sainte et innocente fille ! je vous con- " jure par la miséricorde de Jesus-Christ " de me pardonner toutes les peines et " les injustes reproches que vous ai " faits ; helas ! j'ai été dans l'igno- " rance. Vous avez eu assez de pati- " ence pour tout souffrir, et moi trop " peu de lumieres pour connoître la " sainteté de votre vie." Il fit ensuite déposer le corps de la Sainte dans la Chapelle du Monastere. On porta cette nouvelle au Maître de l'hôtellerie. La fille, qui avoit faussement accusé Ste. Marine, et qui devenue possédée du démon après son crime, vint toute desespérée avouer son péché aux pieds de la Sainte, lui en demanda pardon, et fut délivrée par son intercession. Le bruit de cet événement s'étant répandu dans

le pays, un concours de peuple accourut de toute part pour honorer sainte Marine.

Apprenez de cet exemple : 1. Que le vice de la médisance est bien à craindre, puisqu'il peut inspirer assez de malice pour accuser injustement une personne si innocente. 2. Que vous ne devez point écouter les médisans, ni croire les rapports, et que vous ne devez jamais juger mal du prochain, à moins que vous n'en soyez pleinement assuré. 3. Que vous devez souffrir avec patience ce qu'on dira de vous, à l'exemple de Sainte Marine. Il seroit honteux de vous plaindre de quelques paroles qu'on a dites sur votre compte, et de vous irriter de quelques railleries ou de quelques reproches, voyant que les Saints ont tout souffert en silence.

CHAPITRE. XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproches, des Railleries.

1. C'EST la marque d'un mauvais esprit que d'être d'une humeur querelleuse. Parce que les paroles injurieuses et les querelles partent d'un mauvais principe, et sont la source de plu-

ſieurs grands déſordres. Elles diviſent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'eſprit de vengeance, et produiſent ſouvent la ruine des familles. Elles ſont comme un feu qu'il eſt facile d'allumer, mais qu'il eſt difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes diſgraces et de grands malheurs arrivés à l'occaſion d'une querelle, et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une diſpute.

2. Les querelles et les injures ſont indignes d'un eſprit raiſonnable. Pourquoi ſe querelle t-on? pour des bagatelles; pour un rapport que l'on a cru trop légérement; pour une parole échappée au haſard; pour une perte de peu de conſéquence; O quelle folie! pour ſi peu de choſe rompre la paix, bleſſer la charité, perdre ſon ame et ſcandaliſer ſes freres! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens, qui, pour des minuties et des riens, et ſouvent ſans ſavoir pourquoi, ſe fâchent, s'irritent, ſe querellent et s'emportent comme des lions?

Mais après tout, une querelle, une injure, reparent elles le mal et le tort qu'on vous a fait? Quelle utilité et quel plaiſir retirez vous de ces emporetmens

et de ces disputes scandaleuses? S'emporter de la sorte sans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche; c'est avoir peu de sens et de raison: c'est laver une tache avec de l'encre, c'est d'un mal en faire deux; et pour une faute legere, en faire souvent une mortelle. Un peu de silence, un moment de patience en ces occasions, arrêteroient de grands maux, et tout seroit en paix.

3 Les querelles enfin sont indignes du Chretien; parce qu'un Chretien doit avoir les sentimens de Jesus-Christ, qui est le Dieu de la paix et de la charité, qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais querellé, et n'a jamais fait de peine à personne. Le vrai Chretien, à l'exemple de ce divin Maitre, ne fait ce que c'est que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'insultent. *Benissez ceux qui vous persécutent*, dit S. Paul, *Benissez les, et ne les maudissez point. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laissez passer la colere, et ne vous laissez pas vaincre par le mal.*

O Chretiens! que devenez vous lorsque vous vous livrez à des excés de co-

lere et de fureur? Etes-vous des hommes? Etes-vous des Chrétiens? Ou plutôt n'etes-vous pas des monstres, des bêtes féroces et intraitables? Vous avez une loi de douceur et de paix, et vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satyres. Ne vous souvenez-vous plus que vous etes tous les enfans de Dieu, et les membres de J. C.? Ce Dieu Sauveur n'a-t'il pas souffert en silence les injures, les opprobres et les accusations les plus injustes? Quelle part aurez-vous à sa gloire dans le Ciel, si vous ne voulez pas participer sur la terre à ses humiliations et à sa patience? Ces maximes paroissent difficiles à ceux qui ne vivent que selon leur inclination naturelle, et qui n'ont point appris à se faire violence pour réprimer leur humeur. Mais ces maximes sont faciles et consolantes à ceux qui dès leur jeunesse s'appliquent à vivre selon l'esprit de Jesus Christ et à souffrir pour son amour.

II. Prenez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très pernicieux; ce sont les rapports faux et indiscrets. Il y a des personnes, dit Saint Paul, *qui sont oisives, curieuses, babillardes; qui s'informent de tout, qui savent tout ce qui se passe*

dans les maisons, qui rapportent tout, qui disent tout. Ces sortes de gens sont la peste de la société ; sous des paroles de flatterie, ils font couler le fiel de la discorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils soient vrais, s'ils sont faits sans discrétion, et sans prendre garde aux suites qui en arrivent, sont un péché ; et s'ils sont faits par jalousie ou par haine, ou pour exciter la discorde et les querelles, ils sont de grands crimes. *Il y a six choses*, dit le sage, *que Dieu hait ; mais il y en a une septième que Dieu déteste ; c'est celui qui seme la discorde entre les freres et les amis. Les flatteurs et ceux qui font naitre les querelles*, dit encore le Sage, *sont maudits de Dieu, parce qu'ils troublent ceux qui sont en paix.*

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais esprits de mettre la division parmi les hommes. J. C. nous enseigne que *les pacifiques sont appellés enfans de Dieu.* Si les ames pacifiques, c'est-à-dire, ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, sont les enfans de Dieu, *il faut conclure*, dit Saint Gregoire, *que ceux qui la troublent, sont les Enfans de Satan.*

Evitez et n'écoutez point ces sortes

de personnes, qui par leurs discours flatteurs et leurs rapports, vous apprennent d'autruj ce que vous ne devez point savoir, et ne les croyez point. Si vous même avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque refroidissement, ou quelque inimitié entre les autres, vous etes obligé d'en prévenir les suites, et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches sont un autre piège du démon, contre lequel on doit se précautionner: il y a trois sortes de reproches. 1. Reprocher à une personne ses défauts naturels, sa difformité, la basse extraction de la famille, les fautes de ses parens, de ses ancetres, c'est la marque d'une ame sans charité, d'un esprit grossier et mal elevé. 2. Reprocher à une personne les services qu'on lui a rendus, c'est avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honneteté. 3 Reprocher à une personne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'est quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez ses fautes, avec prudence pour la corriger, par un effet de charité, mais si vous lui reprochez ses fautes par dépit,

par colere, par vengeance, par mauvaise humeur, c'est un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochez des fautes considérables devant des personnes qui ne le savoient pas, c'est un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuses suites; car vous êtes obligé en ce cas de reparer devant ces personnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur présence.

IV. Enfin les railleries sont encore un écueil dangéreux. Il y a des esprits badins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parce que la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et y répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parce que personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péchés. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par maniere d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonnable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente; si elle fait peine à celui qu'on raille, s'il en rougit, cette raille-

rie eſt péché ; et ſi elle va juſqu'à troubler la paix et altérer conſidérablement la charité, elle eſt criminelle. Se railler des choſes ſaintes, des cérémonies de l'Egliſe, des maximes de la Religion et des myſteres, c'eſt une impiété et un ſacrilege. Ces railleries pleines d'impiété ſont ordinairement la marque d'un cœur gâté, et qui a commis de grands crimes.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons obſervé en ce Chapitre et les précédens, ſouvenez-vous, jeunes gens, de deux avis. 1. Si vous avez eu le malheur de vous quereller, ſi vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches piquants, ou quelques railleries malignes, qui aient bleſſé la charité, ou refroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces perſonnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'Evangile : que vous ne devriez pas même vous préſenter à Dieu pour faire une offrande, lorſque vous ſavez que votre prochain a quelque reſſentiment contre vous, ſurtout ſi c'eſt par votre faute : à plus forte raiſon ne devriez-vous pas vous préſenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorſque par votre faute votre frere a quelque

chose contre vous : *Allez premierement* dit Jesus-Christ, *vous réconcilier avec votre frere*; et parlez lui dans cette réconciliation avec douceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table Divine*, dit Tertulien, *le Sacrifice même ne réconcilie point avec Dieu, ceux qui ne se sont pas réconciliés ensemble.*

2. Le second avis que je vous donne pour prévenir tous ces désordres, c'est de ne jamais parler par passion ni par colere, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous insulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage, *fait cesser la colere*, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin souvenez-vous dans vos discours, et à qui que ce soit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous pensez, ni tout ce que vous savez. Ne croyez pas facilement le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas : *Louez vos paroles*, dit S. Augustin ; c'est à dire, examinez-les plus d'une fois avant que de les prononcer. *Mettez une serrure sur vos levres*, dit le Sage, *et que la crainte de Dieu en tienne la clef.*

CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

1. LES amitiés portent au bien ou au mal, ſelon qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes. Les jeunes gens n'ont ni aſſez de lumieres pour diſcerner les bonnes, ni aſſez de vigilance pour ſe précautionner contre celles qui ſont dangereuſes. Il eſt donc important de les inſtruire ſur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde; mais on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parce que l'amitié eſt un amour mutuel et plus étroit. L'amitié eſt une communication de ſentimens et d'affection réciproques, par laquelle deux perſonnes ſe chériſſent ſpécialement, et ſe procurent mutuellement des ſecours et des ſervices, des conſeils et de la conſolation.

L'amitié eſt bonne, dangereuſe, ou criminelle, ſelon le principe, le motif et l'objet ſur lequel elle eſt fondée. Si on aime dans la perſonne une choſe mauvaiſe; par exemple, ſi on aime une fille, parce qu'elle eſt coquette et galante, ou un jeune homme, parce qu'il eſt libre en paroles et diſſolu, l'amitié eſt mauvaiſe et vicieuſe.

Si on aime pour une chose vaine et frivole, pour la beauté, pour la bonne grace, l'amitié est frivole et vaine. Si on aime pour une chose bonne, parcequ'une personne a de la vertu, de la science, un bon naturel, un bon esprit, parce qu'elle est patiente, parce qu'elle est officieuse et nous a rendu service; cette amitié est louable et bonne.

II. L'amitié, pour etre sainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle soit fondée sur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle soit réglée par la vertu. 1. Fondée sur la vertu, c'est à dire, qu'il faut aimer une personne, à cause des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2. L'amitié doit tendre à la vertu, parce que l'amitié doit souhaiter le bien et l'avantage de la personne que l'on aime. Or la vertu et le salut sont le plus grand et le plus nécessaire de tous les biens; ainsi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'est pas une amitié solide, mais une affection purement naturelle, et qui souvent est dangereuse. 3. L'amitié doit être conduite par la vertu; c'est à dire, qu'il faut que la vertu en soit la regle; et que l'on ne

faſſe rien par amitié, qui ſoit contraire à la vertu et à la Loi Divine. L'amitié qui fait offenſer Dieu, eſt une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pourrez diſcerner facilement les amitiés que vous devez fuir, et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des perſonnes en qui vous ne connoiſſez ni vertu ni perfection ; et fuir encore plus l'amitié des perſonnes ſujettes à quelque vice, à l'impureté, à la debauche, à la vengeance, à la conquetterie, à la médiſance, aux juremens. L'amitié et la ſociété avec ces ſortes de perſonnes vous ſeroient funeſtes, et vous feroient contracter leurs défauts. *L'ami des inſenſés*, c'eſt-à dire, des vicieux, *leur deviendra ſemblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amité qui ne ne tend pas à vous rendre meilleur : ces ſortes d'amitiés n'étant pas à votre édification, pourroient à la ſuite devenir pernicieuſes. Telle eſt l'amitié des perſonnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaiſance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Telle eſt auſſi

l'amitié de ceux qui ne sont amis que pour la table, et qui ne font société que pour le divertissement et le jeu. Telle est encore l'amitié de ceux qui ne vous avertissent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis*, dit S. Grégoire, *est celui qui me reprend de mes fautes.*

Mais sur-tout détestez l'amitié des personnes qui vous sollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos désordres : ce sont de faux amis, et des amis plus pernicieux à votre ame, que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne se soucient point d'offenser Dieu pour vous plaire et pour vous rendre service. Souvenez vous de cette maxime de S. Ambroise, que *celui qui est infidèle à Dieu, ne sauroit avoir d'amitié sincere pour son prochain* ; et quand il en auroit, vous ne pouvez entretenir une telle amitié sans vous exposer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conseils ; qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et

qui dans leur amitié auront pour régle la crainte de Dieu, et pour fin votre salut.

Ce sont-là les saintes et les véritables amitiés, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. C'est de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit: *Que l'ami fidele est une puissante protection; que celui qui le possede, a trouvé un trésor; qu'il n'y a rien au monde qui soit comparable à cet ami; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richesses de la terre.* Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un esprit volage et changeant, ni pour quelque déplaisir que vous en ayez reçu; car il faut souffrir de ses amis. Celui qui ne veut rien souffrir d'un ami, est indigne d'en avoir aucun.

Pour trouver cet ami fidele, il faut premiérement le demander à Dieu; c'est lui qui fait et qui donne les vrais amis, *et celui qui craint Dieu*, dit le Sage: *les trouvera.* Puis, ayez soin de prévenir et d'aimer le premier, car il faut aimer pour etre aimé, mais il faut que cet amour soit fondé sur la vertu, tendant à la vertu, réglé par la vertu.

4. Quant aux amitiés particulieres entre des personnes de différent sexe, on

ne les condamne pas toutes : mais on doit s'en défier. Ces amitiés sont ordinairement suspectes, souvent dangereuses, et quelquefois criminelles. Toute inclination n'est pas toujours louable, et le principe en est souvent vicieux. Toute amitié avec le sexe ne vient pas toujours de Dieu : le démon fait inspirer certaines amitiés, qui paroissent innocentes au dehors, et qui sont en elles-mêmes très mauvaises. Pour éviter le danger et les pièges, et pour rendre ces amitiés saintes, veillez sur votre cœur, sur vos regards et sur votre penchant. Evitez la familiarité, l'assiduité, les conversations secretes et particulieres, surtout celles qui se font seul à seule, les rendez-vous, &c. Observez avec soin ce qui a été dit ci devant sur la pudeur et sur la chasteté. Sans ces précautions, votre amitié ne seroit plus, dit S Cyprien, *qu'une amitié honteuse, une amitié meurtriere de votre ame.*

EXEMPLE.

Il n'est point de plus grands services que ceux que nous recevons de nos amis quand ils nous avertissent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à son avantage. Par les avertissemens d'une vertueuse compagne qui étoit sa bon-

ne amie, elle se retira d'un état bien dangereux pour son salut. Apolline parloit depuis quelque temps à un jeune homme; les premieres entrevues avec ce jeune homme paroissoient innocentes, mais après un mois d'entretiens assez fréquens, le jeune homme commença à se familiariser trop librement avec Apolline. Il sembloit qu'elle ne prenoit point plaisir à tous ces badinages, et qu'elle y résistoit en honnête fille: néanmoins sa compagne s'apperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus ni si modeste, ni si réservée; on commençoit à voir en elle certains airs de vanité: elle ne contentoit plus sa mere ni sa famille comme auparavant.

Sa compagne qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, si elle attendoit plus longtemps de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la sorte: "Ma chere Apolline, vous ne doutez pas que je ne "fois une de vos meilleures amies: je "veux aujourd'hui vous donner une "marque de mon sincere attachement, "en vous avertissant d'une chose à la"quelle vous ne faites pas assez d'atten"tion. Vous parlez souvent à un jeune

" homme, et vous lui parlez seule : voi-
" là déjà une faute, parce que vous vous
" exposez en lui parlant ainsi ; mais vous
" y ajoutez bien d'autres fautes. Vous
" avez la lâche complaisance de lui per-
" mettre des embrassemens fréquens, des
" cajoleries et des caresses familieres et
" trop libres ; qu'est-ce que votre cons-
" cience vous dit de tout cela ?

" Ma conscience ne me reproche rien
" là dessus, répondit Apolline ; ce jeune
" homme est sage ; il m'assure qu'il n'a
" aucune mauvaise intention ; et de mon
" côté, je vous prie de croire que je n'ai
" aucune intention criminelle. Ce jeune
" homme, dites-vous, reprit la compagne
" n'a aucune mauvaise intention ; qu'en
" savez vous ? êtes vous obligée de l'en
" croire sur sa parole ? et quand il n'en
" auroit point, ne lui donnez vous point
" occasion d'en avoir par votre complai-
" sance et votre facilité à vous laisser ca-
" joler ? Quant à vous, êtes-vous bien
" assurée que vous n'avez eu dans ces en-
" tretiens aucune pensée dangereuse, et
" qu'il ne s'est rien passé dans votre ame,
" qui ait déplu à Dieu ? Si vous le croy-
" ez, vous pourriez bien vous tromper ;
" vous ne savez pas tout ce qui s'est passé
" alors dans votre esprit et dans votre

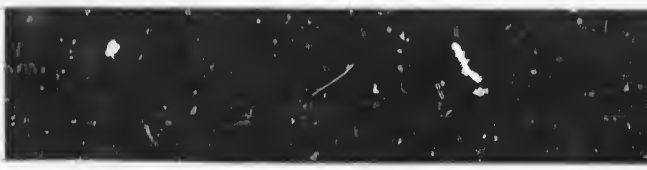
" cœur : le démon vous l'a peut être
" caché, comme il le cache à bien d'au-
" tres. Dites-en tout ce que vous vou-
" drez, reprit Appolline : c'est par ami-
" tié tout ce que nous en faisons, et je
" n'y pense point de mal.

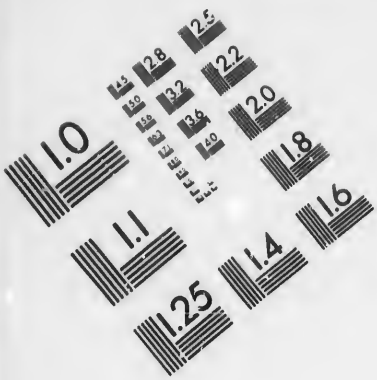
" Il est vrai, repliqua la compagne,
" que c'est par amitié, mais ne savez-
" vous pas qu'il y a plusieurs sortes d'a-
" mitiés ? Il y a des amitiés innocentes,
" qui sont selon l'esprit de Dieu, et il
" y a des amitiés dangereuses et sensu-
" elles, qui sont selon l'esprit du démon.
" Tout jeune homme qui ne cherche
" qu'à badiner et à se familiariser avec
" une fille, n'a point une amitié sainte;
" ses intentions, quoiqu'il en dise, ne
" sont point pures ; et une fille qui
" permet tous ces folâtres et indécens
" badinages, n'est point innocente de-
" vant Dieu. Croyez moi, ma chere
" Appolline, étant plus âgée que vous,
" je connois votre fragilité mieux qne
" vous. Dans les entretiens et les
" libertés familieres avec des personnes
" qui sont d'autre sexe, le Démon gagne
" toujours : on en remporte dans l'ame
" des impressions pernicieuses ; la pu-
" deur peu-à-peu s'affoiblit dans une
" fille ; dès que la pudeur est affoiblie

« dans une fille, elle perd bien-tôt toute « crainte de Dieu. Voilà ce que l'a- « mitié et le zèle que j'ai pour vous, « m'ont inspirée de vous dire pour « votre bien ; et je crois que vous m'en « saurez bon gré. »

Appoline pendant ce discours fut sur le point de dire à sa compagne de quoi elle se mêloit ; mais elle dissimula et la quitta brusquement, sans lui rien repliquer. Comme elle avoit un bon fonds et la crainte de Dieu, elle repassa dans son esprit tout ce que sa compagne venoit de lui dire ; et la grace aidant dans son cœur, elle prit la résolution de consulter son Confesseur. Elle ne déguisa rien. Son Confesseur, qui étoit un homme d'expérience, lui fit remarquer beaucoup de fautes du côté de ce jeune homme, dont elle étoit l'occasion, et beaucoup de péchés intérieurs qu'elle avoit commis dans ces entretiens dont elle ne pensoit pas même à s'accuser.

Appoline, étonnée de tant de fautes qu'elle avoit commises, lui dit : mais, mon Pere, tout cela est-il péché mortel? Non vraiment, lui dit le Confesseur ; mais une ame que craint Dieu, ne doit-elle apprehender qui le péché mortel ? Ensuite il ajouta ; souvenez-vous, ma





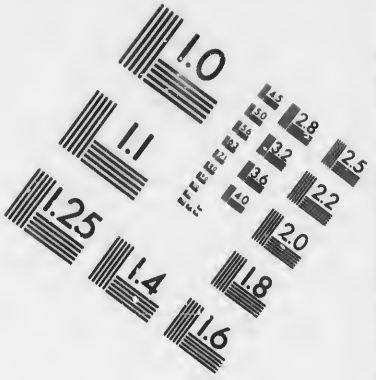
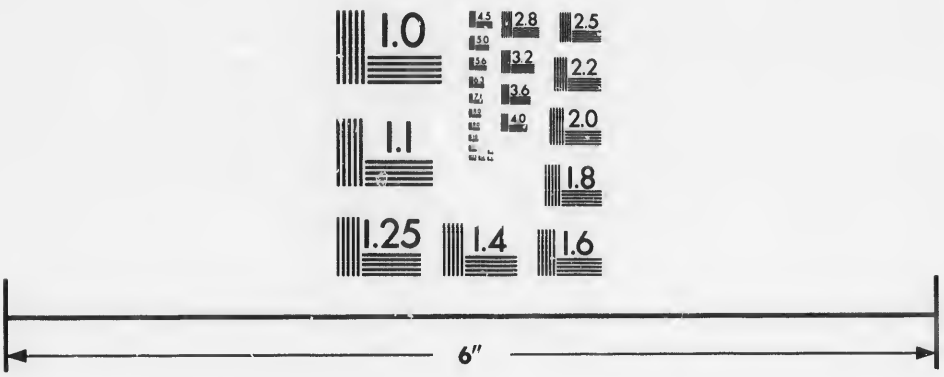
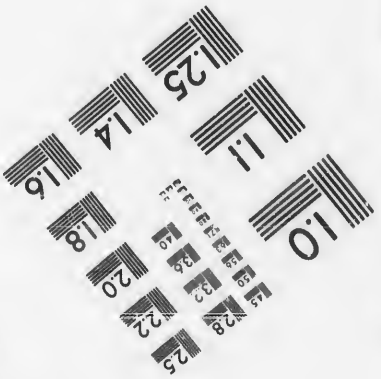


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Sœur, qu'en cette matiere, tout ce qui se passe de lascif et d'impur dans l'esprit et dans le cœur, dès qu'il est de propos délibéré, il est péché mortel ; et que ce seroit un grand scandale, et une témérité de dire qu'un baiser de bouche donné et reçu par sensualité, n'est qu'un péché léger. Telle est la doctrine de l'Eglise de J. C. *Ah ! mon Dieu*, s'écria Appolline en soupirant, *j'ai donc fait bien des péchés* ? Vous en avez fait plus que vous ne croyez, reprit le Confesseur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois, que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour vous, et celle que vous aviez pour lui, vous a été funeste ; s'il vous avoit plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du corps, mais il ne vous eût pas fait tant de tort qu'il vous en a fait, en vous exposant à perdre votre ame. Il est temps de vous relever de vos chûtes et prévenir de plus grands maux.

Appolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son Confesseur, et lui dit ; je vous prie, mon Pere, de me différer pour quelque jours l'absolution, et de me donner du temps pour gémir sur mes infidélités, et pour ôter de mon

cœur cette dangereuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution, plus de graces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le Confesseur y consentit et lui donna des avis prudens pour la suite.

Appolline, au sortir du Tribunal de la Pénitence, alla se prosterner au pied de l'Autel, et versa une abondance de larmes en présence de J. C. *Quoi! mon Dieu*, disoit-elle, *faut il que je vous aie déplu, et que pour si peu de chose je me sois exposée à me perdre!* Elle rappella dans son esprit tout ce que lui avoit dit sa charitable compagne, et sur le champ elle alla lui faire part de son changement. En l'abordant elle se jeta à son cou: ah! lui dit elle, que je vous ai d'obligation! sans vous je courois à ma perte sansy prendre garde; je ne connoissois pas les péchés et les attaches qui étoient dans mon cœur; mais à présent je les reconnois et j'en rougis. Je vous demande pardon, ma chere amie, du scandale que je vous ai donné, et d'avoir si mal reçu hier les paroles que votre charité vous inspiroit de me dire; je vous prie de me continuer votre amitié et vos avis; ils ne seront pas sans fruit.

Quelques jours après le jeune hom-

me retourna voir Appolline. Retirez-vous lui dit-elle, avec une sainte colere, si j'ai eu la foiblesse de vous permettre des libertés qui ne conviennent point à un jeune homme craignant Dieu, ni à une fille chaste, de ma vie je n'y retomberai. Les momens que j'ai passés avec vous feront le reste de mes jours le sujet de mes gémissemens et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit ses excuses, il prit congé et ne lui parla plus. Ce reproche d'Appolline fut utile à ce jeune homme, il y fit des réflexions; et vécut dans la suite avec plus de retenue.

Appolline de son côté fut fidelle à sa résolution; et lorsqu'elle pensoit au danger auquel elle avoit été exposée, et qu'elle se représentoit, que tant de filles qui sont dans les flammes de l'enfer, avoient commencé leur perte par les mêmes libertés qu'elle avoit permises, elle versoit des torrens de larmes. Elle s'imposa elle même pour pénitence de jeûner le samedi pendant quelques années.

Cet exemple vous apprend deux choses: 1. Qu'une amitié dangereuse, sur-tout entre personnes de different sexe, peut vous perdre. 2. Que vous

devez écouter et suivre les avis de ceux qui vous aiment, pour votre bien, et avoir des amis qui vous portent à la vertu, et qui vous avertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du Mensonge.

1. LE mensonge est toujours péché, parce qu'il est toujours contre la conscience de celui qui parle ; et quoiqu'il ne soit pas toujours péché mortel, néanmoins l'habitude de mentir n'est pas une chose légere ; cette habitude ouvre la porte à une infinité de désordres.

Les menteurs habituels sont pour l'ordinaire des esprits doubles, qui disent d'une façon, et pensent d'une autre; qui ne s'ouvrent point, qui agissent par ruse et par détours, et qui se déguisent. Un homme de ce caractere est ordinairement fourbe et trompeur dans sa conduite, infidele dans ses promesses, dissimulé dans ses desseins, flatteur et lâche quand il faut dire la vérité, hardi et effronté à produire ses mensonges, impudent à les soutenir, artificieux pour cacher ses entreprises. Il est enfin défiant, juge mal des autres, parce qu'étant dans l'habitude de se déguiser et

de mentir, il croit auſſi que les autres mentent toujours et ſe déguiſent.

Un eſprit adonné aux menſonges, eſt capable des plus grands vices, il ſera impoſteur et médiſant, mentira facilement dans les plus grandes choſes, et ſera même parjure dans les petites : il aſſurera ſes menſonges avec ſerment, et fera ainſi un péché mortel d'une faute, qui d'ailleurs ne ſeroit peut être que vénielle.

O la déteſtable qualité que d'être menteur ! l'Ecriture dit que Dieu l'a en horreur ; *que les lévres qui ſervent au menſonge lui ſont en abomination ; qu'il perdra ceux qui ſont adonnés au menſonge ;* que parmi les hommes *le menſonge eſt une infamie qui ſe trouve toujours dans les eſprits déréglés et mal inſtruits, qu'un larron eſt plus excuſable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.*

Ce vice odieux eſt le vice du démon, c'eſt lui qui s'en eſt ſervi le premier, il en eſt le pere et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu,* dit S. Auguſtin, *le menſonge tire ſon origine de ſatan.* Et S. Ambroiſe ajoute, *que ceux qui aiment le menſonge, ſont les enfans de ce déteſtable pere.* Les enfans de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité ſont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, surtout dans deux occasions. Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là pèchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats importans; ceux qui nient certaines dettes, qui nient des quittances qu'ils ont reçues, qui par calomnie imposent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme a l'ame basse et noire, qui perd ainsi son ame par le mensonge pour un vil intérêt. O mon fils! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, évitez le mensonge, quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous, par exemple, à un Juge qui vous interroge juridiquement. Le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien grièvе; soit à cause du respect que vous violez, soit à cause des suites funestes, et du tort que ces faux sermens et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce seroit pour éviter un grand mal et un châtiment, ne dites jamais un mensonge de

propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge ! *le juste*, dit le Sage *déteſtera le menſonge.* Demandez à Dieu qu'il vous préſerve de ce vice, et faites lui ſouvent la priere de Salomon : *Mon Dieu, éloignez de mon eſprit la vanité et les paroles du menſonge.*

EXEMPLE.

Peut-on voir des ſentimens plus généreux et plus ſinceres que ceux d'un ſaint Evêque dont parle S. Auguſtin ? C'étoit l'Evêque Firmus. Il cachoit par par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les Officiers de l'Empereur demanderent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre* leur dit l'Evêque, *parce que je ne puis ni mentir, ne découvrir celui que vous cherchez.* On fit ſouffrir à Firmus de cruels tourmens, pour ſavoir de lui où étoit cet homme ; on le menaça même de la mort. *Je ſais ſouffrir et mourir*, leur dit il, *mais je ne ſais point parler, quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le préſenta à l'Empereur, qui ayant admiré la vertu de ce S. Evêque, le ren-

voya, et fit grace à celui qu'il cachoit chez lui. Vous voyez par cet exemple, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge, et que blesser la charité du prochain.

Autre Exemple.

Vous verrez dans les deux exemples suivans, des punitions tragiques du mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré S. Jacques Evêque de Nisibe, le prierent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'étoit un impudent mensonge, parce que le compagnon étoit vivant et contrefaisoit le mort.) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le temps qu'ils disoient au compagnon qui contrefaisoit le mort de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

Autre Exemple.

L'Ecriture Ste. rapporte, qu'Ananie et Saphire sa femme ayant dit un mensonge à S. Pierre, ils tomberent en punition morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous puniſſe pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon Confesseur et guide dans les voies du Salut.

I. LE chemin du salut est un chemin difficile et dangereux : vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle*, dit le Fils de Dieu, *il tomberont tous deux dans la fosse*, et a plus forte raison, si un aveugle se conduit soi-même dans un chemin qu'il ne connoît pas. *Malheur à celui qui va seul*, dit le Sage, *parce que s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève* : c'est pour cela que le S. Esprit avertit si souvent les hommes *de ne pas se fier à leurs propres lumieres, que celui qui s'appuie sur son jugement, est un insensé; que c'est le propre des fous de se fier à eux mêmes ; et que le Sage se conduit en tout par les conseils d'un homme prudent.*

Choisissez donc, jeunes gens, un Confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes; qui vous montre ce que vous devez fuir, et ce que vous devez faire ; et qui vous remette dans le chemin du Ciel, quand vous vous en éloignez ; qui vous avertisse des piéges de l'ennemi, et vous apprenne à résister

aux tentations ; qui vous éloigne des compagnies pernicieuses, et vous en fasse connoître les dangers ; qui vous fasse craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels sont les avantages que vous trouverez sous la conduite d'un bon Confesseur.

II. Ayez un grand respect pour lui ; il est l'Ange visible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ses conseils ; soyez exact à pratiquer ses avis, et rendez-lui compte de l'usage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchants et vos péchés, même les plus secrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piège de certaines gens, qui étant coupables de quelques grands péchés, n'osent se confesser à un autre, par une sotte honte de déclarer un péché à leur Confesseur ordinaire ; agir ainsi, c'est rendre inutile la conduite d'un Confesseur, et s'exposer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à se perdre.

Ayez envers votre Confesseur la confiance qu'un enfant a pour son pere, et qu'un malade a pour son médecin ; découvrez-lui tout le bien et tout le mal

qui eſt en vous ; ne faites rien de conſéquence ſans le lui communiquer, ſurtout lorſque vous délibérez ſur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confeſſeur, ce Directeur fidele et zélé, il ne faut pas le choiſir au haſard, ni ſur la parole de certaines gens, qui ne cherchent que des Confeſſeurs faciles, et qui décrient les Confeſſeurs exacts et prudens : *Il faut*, dit ſaint François de Sales, *le choiſir entre dix mille*, et le demander à Dieu. Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous deſtine. Allez à ce Confeſſeur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre ſanctification.

Votre Paſteur eſt pour l'ordinaire le meilleur pour vous. 1. Parce que vous connoiſſant mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus ſûrs et plus convenables. 2. Parce qu'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre ame, qu'un autre Confeſſeur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3. Parce qu'à raiſon de ſon miniſtere de Paſteur, il a plus de graces ſelon l'étendue de ce ſaint miniſtre, et par conſéquent Dieu lui communique plus de

lumieres pour vous diriger.

Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre Pasteur, priez-le, ou priez quelques personnes éclairées de vous indiquer un Confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu, et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen pour se corriger, que d'aller sans discernement, tantôt à un Confesseur, tantôt à un autre. Si néanmoins votre Confesseur ordinaire est absent, adressez-vous à un autre: son absence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confesseur use quelquefois envers vous d'un peu de sévérité, n'en murmurez pas et ne le quittez pas pour cela: les Médecins trop doux ne guérissent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque chose qui ne vous fasse pas plaisir, c'est pour votre avantage. S'il vous laissoit vivre à votre fantaisie, il vous rendroit un mauvais office, en vous laissant courir à votre perte.

Quand il vous differe l'absolution, lorsque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occasion du péché, vous devez lui en savoir bon gré; c'est afin que vous vous

en corrigiez et que vous n'abusiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorsque vous n'êtes pas disposé à mieux vivre et à changer de vie, sur-tout si vous avez quelque dangereuse habitude, prier vous même votre Confesseur de vous différer l'absolution, afin que vous preniez du temps pour vous disposer, par la priere et par l'amendement, à recevoir une absolution salutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'Ecriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand-Prêtre Joïada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de sept ans jusqu'à quarante. Pendant tout ce temps il vécut saintement, et l'Ecriture en attribue la cause à la conduite de ce saint homme. *Joas*, dit le Texte sacré, *se comporta saintement devant Dieu, tant qu'il fut enseigné par Joïada le Grand Prêtre*; mais Joïada étant mort, ce malheureux Prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son S. Maître, s'abandonna aux désordres d'une vie criminelle, et attira sur soi de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidele et prudent dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE XX.

Tous les fideles, et sur-tout les jeunes gens doivent se confesser souvent.

UN des plus importans avis qu'on puisse donner à tous les Chrétiens, et surtout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent : en voici trois raisons.

1. Parce que, quoique vous puissiez vivre quelque temps sans tomber dans le péché mortel ; néanmoins sans la confession fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu-à-peu aux mortels.

2. Sans la confession fréquente, vous vous engagerez insensiblement dans des habitudes périlleuses, ou dans certaines occasions que vous croirez innocentes, ou sans dangers ; et si vous n'êtes averti du piege, tôt ou tard elles vous feront tomber dans quelques grands crimes : or c'est en découvrant souvent votre conscience à un Confesseur, que vous connoîtrez par ses avis, les dangers du salut, et que vous conserverez votre innocence.

3. Vous serez souvent attaqué de tentations ; et surtout contre la chasteté : or il est impossible que vous y résistiez

longtemps sans la Confession fréquente, et sans les avis d'un prudent Confesseur. Voilà le grand remede contre les coups que l'ennemi vous porte ; *celui qui néglige le remede, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort*, dit le Sage.

Enfin la Confession est un remede efficace contre le péché pour quatre raisons. 1. Parce qu'étant un Sacrement elle donne des graces pour l'éviter. 2. Parce qu'elle fait renouveller la protestation de ne le commettre jamais. 3. Parce que les avis du Confesseur réveillent le Pénitent, et le raniment à être fidele à Dieu. 4. Parce que le Pénitent déclarant ses tentations au Confesseur, apprend les moyens d'y résister ; et cette humble déclaration des tentations est déja un puissant remede pour les vaincre.

Le malin esprit craint d'être découvert. C'est un serpent qui se cache quand il veut mordre, et qui s'enfuit dès qu'il est apperçu. Il est comme un voleur de nuit, qui craint d'être vu. Le démon n'a point de piege plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets sur les secrets de leur conscience ; afin que dans ce pernicieux silence, ils ne trouvent ni secours pour

résister aux tentations, ni moyens pour se retirer du vice. *Le péché* dit saint Bernard, *est bientôt guéri quand il est déclaré, mais il s'augmente par le silence. Si on le découvre, de grand il devient petit : si on le cache, il devient plus grand.* O qu'on est aveugle, quand on fuit les Sacremens ! c'est fuir la vie, et chercher la mort de son ame.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confession.

I SI vous êtes dans l'habitude du vice, et si vous avez des tentations fréquentes, confessez-vous tous les mois. Mais, pour etre parfait, vous devez vous confesser plus souvent, sur tout lorsque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imitez pas ceux qui ne pensent à se confesser que lorsqu'ils ont succombé à une tentation. N'est-ce pas une folie de ne penser au remede, qu'après qu'on est tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remede ? *Employez le remede avant la maladie*, dit le Sage.

Gardez-vous de suivre l'exemple de ceux qui étant tombés, au lieu de se re-

lever promptement, se laissent de nouveau aller au péché, et négligent de se confesser par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occasion d'une grande Fête. Ce délai est cause que plusieurs retombent dans de plus grands désordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé ; relevez-vous de vos propres chûtes, pour veiller avec plus de précaution sur vous même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confesser, vous suscitera des obstacles. Tantôt il vous persuadera qu'il y a trop de peine; tantôt que vous n'etes pas assez préparé, tantôt que vous n'en avez pas besoin: une autre fois il fera naitre une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confession, et peut-etre tâchera t'il de vous en retirer par cette funeste honte qu'il a coutume d'inspirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de passer pour dévots, tandis qu'ils n'ont point de honte de passer pour libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confession. Mais au nom de Dieu, passez sur tous ces obstacles, et regardez comme une des plus dangereuses tentations de l'ennemi, toutes les pensées qui vous éloignent des Sacremens.

III. Faites une Confession générale avant votre premiere Communion, et lorsque vous vous disposez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des pechés mortels avec connoissance, il faut depuis ce temps réitérer vos Confessions, parce qu'elles ont été sacrileges. De même, si vous avez vécu plusieurs années dans des fréquentations criminelles, dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de juremens énormes, &c, je vous conseille de répéter les Confessions que vous avez faites en cet état; c'est quelquefois même une nécessité, parce que les Confessions faites sans amendement, dans des habitudes mortelles, sont ou nulles, ou suspectes.

CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la Confession.

I. EXAMINEZ-vous principalement sur les pechés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec sincerité et avec humilité; mais sans scrupule, sans trouble et sans inquiétude.

EXCITEZ-vous ensuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offensé

Dieu, et demandez-lui pardon de tout votre cœur en implorant son secours et sa clémence.

Approchez-vous du Confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparoitre devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miséricorde. Si vous etes obligé de rester long-temps auprès du Tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipez pas; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentimens de pénitence.

Déclarez vos péchés au Confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choses dans leurs Confessions, et qui racontent trop de circonstances; c'est scrupule et perte de temps. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confesseur leur demande le reste; abus qui fait souvent des Confessions nulles ou sacrilèges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confession, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains

péchés deshonnêtes qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilege. Ne tombez jamais dans ce malheur; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos Confessions d'être estimé de votre Confesseur, mais d'être purifié de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés, pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Confession.

Si vous avez des embarras de conscience, des scrupules et des peines d'esprit, vous devez vous confier aux avis de votre Confesseur. C'est un piége de l'ennemi et une tentation de croire que vous ne vous expliquez pas assez, que le Confesseur ne connoit pas votre intérieur, et qu'il se trompe; c'est vous-même qui vous trompez. Il faut absolument, quoi qu'il vous en coûte, vous soumettre à ce qu'il vous ordonne, sans cela le démon se servira de vos doutes

et de vos ſcrupules, pour vous jetter de plus en plus dans le trouble. Vous ne riſquez rien de vous ſoumettre, et vous riſquez tout en ne vous ſoumettant pas. Il y a des perſonnes éclaires qui ont ſouvent des ſcrupules qui les accablent. Dieu le permet ainſi, afin qu'elles lui faſſent le ſacrifice de leurs lumieres par l'humilité et l'obéiſſance.

Avant que le Confeſſeur vous donne l'abſolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés avec un vif regret de les avoir commis, et avec une ſincere volonté de changer de vie. Souvenez-vous que ſans la contrition, il n'y a point de Sacrement ; mais excitez-vous ſans trouble et ſans inquiétude, et laiſſez enſuite le tout à la miſericorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez-la avec attention, lorſque le Confeſſeur vous l'impoſe : acceptez la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus : accompliſſez-la ſans négligence, et avec fidelité. Les bonnes œuvres impoſées par le Confeſſeur, ſont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

Après votre Confeſſion, déteſtez de

nouveau les principaux péchés que vous avez accusés, afin de vous en corriger ; et faites de serieuses réflexions sur les avis de votre Confesseur, pour les mettre en pratique.

Lorsque vous avez confessé vos péchés sans déguisement et à la bonne foi, dans une Confession générale, ou dans une Confession particuliere, et que vous n'y tombez plus, si ces péchés vous reviennent souvent à l'esprit, et s'ils vous causent des remords, c'est une bonne marque ; ne vous allarmez pas, et ne répétez pas vos Confessions. Le péché, quoiqu'il soit pardonné, ne laisse pas de causer de frequens remords aux bonnes ames. David, la Magdelaine et S. Pierre avoient reçu le pardon de leurs fautes ; cependant leurs fautes leur étoient toujours présentes, et ils les pleuroient sans cesse ; voilà le vrai état d'un cœur pénitent. Après avoir péché, nous ne devrions vivre que dans les gémissemens et dans les larmes.

EXEMPLE.

On ne voit gueres d'exemple plus instructif pour les Pénitens et pour les Confesseurs ; que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Théologie, dans son *Hortus pastorum*,

cand myst. tract. 5. de impedim. integr. Confess. Un homme de qualité, ne pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur, ni de plusieurs Peres Jésuites à qui il s'adressa, parce qu'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution étoient des scrupuleux, et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques années à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table. Cet homme étant tombé dangereusement malade, on courut aussitôt avertir son Confesseur; mais pendant ce temps le malade, mourut. Le Confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit : où allez-vous, mon Pere ?—j'allois vous Confesser, parce qu'on m'a dit que vous étiez en danger. " N'allez pas plus loin, reprit " l'autre ; je viens de mourir, et je fus " condamné à l'enfer pour les pechés " que vous m'avez laissé commettre " pendant tant d'années. Vous êtes en " partie la cause de ma perte.

" Vous êtes indigne du sacré minis- " tere que vous exercez, et que vous

« profanez ; si vous aviez eu plus de « zèle pour mon ame ; si vous ne m'a- « viez pas donné l'absolution avec tant « de facilité ; si vous m'aviez donné des « avis, et des moyens pour me retirer du « vice, j'en eusse profité et je serois « sauvé. Puisque vous avez eu tant « de part à mes péchés par votre cri- « minelle facilité à me laisser vivre dans « le désordre, il est juste que vous en « partagiez aussi la peine." En même temps la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et tous les deux furent engloutis. Le compagnon du Confesseur, tout consterné et hors de lui-même, annonça dans le lieu cette tragique aventure. Cette histoire fut racontée dans un Sermon devant l'Archiduc d'Autriche Albert, par un Religieux de la compagnie de Jesus ; ce Prédicateur assura qu'il l'avoit apprise d'un savant homme, qui lui dit qu'il connoissoit parfaitement la personne et le lieu où elle étoit arrivée.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Antonin rapporte un événement tragique au sujet des Confessions sacriléges. Une fille âgée de dix-huit ou vingt ans, ayant caché par honte à son Confesseur, un péché d'impureté qu'elle commettoit seule ; et qu'elle avoit ap-

pris d'une compagne, ce péché allarmoit tellement sa conscience et lui causoit de si cruels remords, qu'elle en perdoit le sommeil ; mais la honte lui fermoit toujours la bouche en Confession. Elle se fit Religieuse pour mettre sa conscience en repos, espérant qu'en faisant de grandes pénitences en Religion, elle en obtiendroit le pardon sans le confesser. Etant au lit de la mort, son péché se représenta à son esprit plus vivement que jamais, et sa conscience toujours plus allarmée la tourmentoit horriblement, et la pressoit de dire ce péché au Confesseur ; mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet état. (Tant il est vrai qu'on meurt comme on a vécu ; et que quand on abuse des graces et des Sacremens pendant la vie, on en abuse ordinairement à la mort.) Cette Religieuse hypocrite passoit pour très-vertueuse, et fut regrettée de toute la Communauté.

Trois jours après sa mort elle apparut à une de ses amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles : " Ne priez plus pour moi, ma Sœur, je suis " damnée pour un péché d'impureté que " j'ai commis seule : il m'étoit facile " d'en obtenir le pardon en le confes-

sant ; mais une criminelle honte me l'a toujours fait cacher ; et en abusant ainsi de la Confession, et du Sang de J. C. je me suis attirée la plus sévère damnation." Elle poussa un grand cri, et disparut. Sans les Sacremens, on ne peut se sauver, mais malheur à ceux qui en abusent !

CHAPITRE XXIII.

De la Sainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de sa grande miséricorde, a institué le Sacrement de Pénitence pour purifier notre ame et pour remettre nos péchés. Mais il a fait pour nous quelque chose encore de plus admirable. Par un excès incompréhensible de son amour, il nous a laissé dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie son Corps et son Sang, pour servir de nourriture à nos ames, pour nous conserver dans la grâce, et pour nous conduire à la vie éternelle.

La Ste. Communion est donc un moyen efficace pour se sanctifier ; et, si vous avez un vrai desir de vous sauver, vous devez, autant qu'il est en vous, vous rendre digne d'en approcher souvent. *Si vous ne mangez ma chair*, dit

J. C., *et si vous ne buvez mon Sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'eſt dans cette ſource vivante que vous puiſerez abondamment tous les ſecours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la ſageſſe, et vous recevrez la ſageſſe éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez beſoin de graces, et vous recevrez ici l'Auteur de de toutes les graces. Vous avez beſoin de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refuſez donc pas la grâce de ce divin Sauveur, qui ſe donne à vous par un amour ineffable. C'eſt une marque qu'on n'a aucun deſir de ſon ſalut, quand on néglige un moyen ſi puiſſant et ſi ſaint, qui contient l'Auteur même du ſalut.

II. Quoiqu'on ne puiſſe pas preſcrire en général un temps pour la Communion, parce que cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il eſt à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confeſſez plus ſouvent, vous prendrez, pour la Communion, l'avis de votre Confeſſeur, qui vous la permettra plus ſouvent ou plus rarement, ſelon que

vons aurez de zele à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent, quand on le fait avec de saintes dispositions, et l'Eglise vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que l'on mange, de même aussi la sainteté ne consiste pas précisément à communier souvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle sorte*, dit S. Ambroise, *que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de jamais communier indignement, et en état de péché mortel ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve soi-même*, dit S. Paul, *et qu'il mange de ce pain ; car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange son Jugement.* Les exemples suivans vous feront comprendre le malheur d'une sacrilége Communion.

Si vous communiez souvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux disposer, differer

quelques jours votre Communion. Si votre Confeſſeur vous la différe lui-même, ſoumettez vous à ſes avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'eſt-on pas ſaiſi, lorſqu'on penſe au ſacrilége que commit Judas, et aux funeſtes ſuites de ſon indigne Communion? L'Evangile nous apprend qu'auſſitôt que Judas eut communié, le démon entra dans le corps de ce malheureux, qui alla enſuite trahir et livrer J. C.; après ce crime il ſe déſeſpéra: et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier ſacrilège: un Diſciple de J. C. poſſédé du démon; un Dieu trahi et vendu; un Apôtre déſeſpéré eſt perdu.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Cyprien Archevêque de Carthage a été témoin de pluſieurs événemens mémorables arrivés au ſujet des Communions indignes, dont il nous a laiſſé lui-même l'hiſtoire dans ſes livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfans, et de leur donner du vin conſacré. Une petite fille qui étoit encore à la mammelle, fut agitée de convulſions au moment qu'on la préſenta à la communion, et crioit comme ſi on lui eut debcite les os. Auſſitôt

qu'elle eut pris du Sang du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles convulsions. Cet enfant étoit innocent, et n'avoit point encore péché ; mais des idolâtres, par moquerie de nos saints Mysteres, avoient fait avaler à cet enfant du pain qui avoit été offert aux Idoles, c'est pour cela que le Sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avoient été ainsi infectés et souillés. O combien plus le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer dans une ame souillée du péché mortel !

Saint Cyprien rapporte aussi qu'une femme coupable d'un crime énorme, s'étant approchée en cet état de la Ste. Table, et ayant communié, elle se sentit dans le moment comme étouffée ; et après plusieurs horribles tremblemens, elle tomba morte sur la place. Et qu'une autre approchant du Sanctuaire pour communier, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la Ste. Eucharistie. C'est ainsi, dit S. Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques-uns en ce monde pour rendre les autres sages.

Saint Ambroise défendit à son Diacre Géroncé, d'approcher des saints

myſteres, et de communier, juſqu'à ce qu'il eût expié pendant quelque temps, par la pénitence, quelques paroles vaines et indiſcretes qu'il avoit proférées.

Saint Jean Chryſoſtome n'ayant pu réconcilier deux perſonnes qui ſe querelloient, eut le cœur un peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de ſon cœur étoit un effet de ſa charité; cependant il n'oſa ce jour-là célébrer les divins myſteres, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J. C. Gardez-vous donc bien d'aller à la ſainte Table, ſi vous avez un reſſentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte Thereſe diſoit que tout ce qui l'animoit et la ſoutenoit le plus dans ſes perſécutions et dans ſes peines, c'étoit la divine Euchariſtie: elle trouvoit ſa conſolation, ſon ſoulagement et ſa force dans la Communion.

Communiez donc ſouvent, allez ſouvent à J. C. qui deſire de s'unir à votre ame; mais éprouvez-vous auparavant par une Confeſſion humble et ſincere, et par l'amendement; et pratiquez les avis ſuivans.

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien Communier.

I. DEMANDEZ à Dieu le ſoir précédent, et dans votre priere du matin, la grace de recevoir dignement ce Sacrement auguſte, afin qu'une action ſi divine, qui doit vous ſanctifier, ne ſerve pas à votre condamnation. Occupez votre eſprit et votre cœur dans la penſée de cette grande action ; et dites en vous-même, ce que David diſoit, lorſqu'il ſe préparoit à bâtir un temple à Dieu : *c'eſt ici une grande entrepriſe, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Oui, mon fils, c'eſt à J. C. votre Dieu à qui vous préparez une demeure dans votre ame, il faut donc lui en préparer une qui ſoit digne de lui.

II. Prenez environ une demie-heure avant votre Communion, pour vous recueiller, et faites ces quatre choſes. 1. Humiliez-vous profondément devant N. Seigneur, vous reconnoiſſant indigne de le recevoir ; indigne à cauſe de ſa grandeur et de ſa ſaintete, indigne à cauſe de vos péchés et de votre baſſeſſe. *Quoi*, diſoit Salomon, après avoir bâti

le Temple, *Eſt il poſſible que Dieu veuille habiter parmi les hommes ?*

2. Demandez à J. C. pardon de vos péchés, en lui diſant avec S. Pierre : *Ah ! Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je ſuis un grand pécheur.*

3. Demandez-lui la grace de vous unir à lui avec une conſcience pure, avec un ardent amour, et un grand deſir de lui etre fidéle. Si vous ſavez quelques oraiſons pour la communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes prieres vocales ; approchez-vous de la Table ſainte avec modeſtie, la vue baiſſée, ſans vous preſſer pour approcher des premiers. Adorez N. Seigneur, avec un grand ſentiment de votre indignité ; recevez avec une amoureuſe confiance et une profonde humilité, le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre ame.

III. Après la Communion ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque temps avec votre Sauveur que vous poſſédez en vous même, et faites ce qui ſuit.

1. Adorez ſa Grandeur infinie, et ſa Majeſté ſuprême dans le fond de votre

cœur. Anéantiſſez-vous en ſa préſence par le plus profond reſpect.

2. Admirez ſa bonté de vous venir viſiter lui-même, en diſant : *D'où me vient ce bonheur, que mon Dieu me vienne viſiter !* Reconnoiſſez que vous êtes indigne de cette grace.

3. Demandez-lui de nouveau pardon de vos péchés, repentez vous d'avoir offenſé un Dieu qui ſe donne à vous avec tant d'amour et de tendreſſe. Proteſtez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne ſera jamais capable de vous ſéparer de lui. Dans ces heureux momens où vous poſſédez votre Sauveur, repréſentez-lui les néceſſités de votre pauvre ame. Implorez les ſecours de ſa grace pour réſiſter aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaiſes habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites lui avec le malade de l'Evangile: *Ah, Seigneur ! ſi vous voulez, vous pouvez me guérir :* ou bien ces paroles de Jacob : *Seigneur, je ne vous quitterai pas, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4. Remerciez-le de la grace qu'il vous a faite de ſe donner à vous ; et en reconnoiſſance, offrez-lui votre ame

vos puiſſances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le ſervir. Faites ces Actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'eſt ſurtout alors qu'il faut renouveller vos réſolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Egliſe avec modeſtie. Soyez le reſte de ce ſaint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Aſſiſtez à la Prédication et aux Offices, ſi vous pouvez. Employez quelque temps à une lecture ſpirituelle, et à la viſite du S. Sacrement. Ne converſez pas avec toutes ſortes de perſonnes pendant ce jour, mais ſeulement avec des perſonnes de piété. Entretenez-vous de bons diſcours, et que ce ſoit là votre plus grande récréation pour ce jour-là.

CHAPITRE XXV.

Du Lever et du Coucher : de la priere et du Réglement de la journée.

I. CONSACREZ à Dieu les premiers momens de votre journée. Vous ſeriez bien ingrat, ſi vous les donniez au

démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudroit auſſi l'avoir ; l'on peut dire que celui-là en ſera le maître pendant le jour, qui en aura pris poſſeſſion le premier, dit S. Jean Climaque.

A votre réveil, votre premiere penſée doit être de vous offrir à Dieu : votre premiere parole le Saint nom de JESUS et de MARIE : votre premiere action le ſigne de la Croix.

Lorſqu'il eſt l'heure de vous lever, ou lorqu'on vous appelle, levez-vous promptement ; et ne diſputez point avec le démon de la pareſſe. Penſez que J. C. vous appelle et qu'il vous dit : *Mon fils, ma fille, levez-vous pour l'amour de moi.* Dites auſſitôt en vous même : *Ca, mon ame, levez-vous, voici encore un jour que Dieu vous donne pour le ſervir ; peut-être eſt-ce le dernier jour que nous aurons à vivre.* Dites à votre corps : *Leve-toi, mon corps, il eſt temps de travailler pour Dieu.*

En prenant de l'eau bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre ame, et qu'il vous pardonne vos péchés, ſur-tout ceux que vous auriez eu le malheur de commettre pendant la nuit.

En vous habillant, soyez toujours dans une telle modestie, que jamais on ne vous trouve dans un état indécent. Respectez le corps, et craignez jusqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre priere. Dieu envoyoit au Juifs la manne du Ciel pour les nourrir et les fortifier, mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour nous apprendre que c'est sur-tout le matin qu'il faut recueillir dans la priere les graces du Ciel, afin de fortifier l'ame contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre priere avec négligence ; une priere faite sans dévotion n'est pas une priere, mais une moquerie. Observez quatre choses à votre priere du matin.

1. Prosterné devant la Majesté de Dieu, adorez le comme votre Souverain Maître, et comme votre créateur, de qui vous tenez l'etre et la vie ; aimez-le ensuite de tout votre cœur, et vous unissez à lui.

2. Remerciez-le par J. C. de toutes ses graces, et en particulier de vous avoir créé pour le servir, et pour gagner le Ciel, de vous avoir donné son propre Fils pour vous racheter, et de vous avoir fait naître dans la vraie Religion.

Remerciez le surtout de vous avoir conservé pendant la nuit et préservé d'accidens. Hélas! où seriez-vous, si vous étiez mort la nuit subitement? ne seriez-vous point dans les Enfers?

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires et vos peines. Renouvellez souvent cette offrande pendant le jour. Si vous ne pouvez faire de grandes mortifications, offrez au moins en esprit de pénitence vos actions à Dieu; il les acceptera en expiation de vos péchés. Pourquoi vous priveriez vous par votre négligence, du fruit et du mérite de vos travaux?

4. Demandez lui ensuite la grace d'employer votre journée à son service. Priez-le qu'il vous béniſſe, qu'il vous inſpire et qu'il vous conduiſe dans tout ce que vous ferez; mais sur tout qu'il vous préſerve de péché: et de votre côté, promettez-lui ſincerement de ne conſentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la Sainte Vierge, à votre S. Patron, et priez votre bon Ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à cela le *Pater l'ave*, le *Credo*, les Litanies du S. Nom

de Jesus, et autres prieres à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins un quart d'heure, à votre salut après votre priere, ou bien de lire avec réflexion un Livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser; le salut est une affaire qui demande bien des réflexions; vous perdez tant de momens pendant le jour, pourquoi vous refuseriez-vous à vous-même un quart d'heure le matin, pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde?

II. S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un sacrifice pour le matin, et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette priere du soir en commun avec toute la famille assemblée. *Si deux ou trois sont assemblés en mon Nom*, dit J. C., *je serai au milieu*

d'eux. La méthode ſuivante pourra vous ſervir de regle pour votre priere du ſoir.

1. Vous adorerez Dieu, vous reconnoiſſant indigne de paroître devant ſa ſuprême Majeſté, devant laquelle les Anges et les Saints tremblent de reſpect; enſuite vous tâcherez de l'aimer de toute votre ame.

2. Vous le remercierez de ſes graces, ſur-tout de vous avoir préſervé de pluſieurs accidens et de pluſieurs péchés. Remerciez-le auſſi des croix qu'il vous a envoyées, et ſur-tout de celles que vous avez ſouffertes pour ſon amour.

3. Vous prierez le Saint-Eſprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez enſuite votre conſcience, en tâchant de remarquer de quelle maniere vous avez paſſé la journée. Vous direz en vous-même : ô mon ame! nous voici à la fin du jour, comment ai-je vécu aujourd'hui? De quoi ai-je parlé? à quoi ai-je penſé? De quoi ai-je été tenté? De quoi ai-je entendu parler? A quoi ai-je conſenti? Quel péché ai-je fait commettre, ou laiſſé commettre

aux autres ? Qu'ai-je fait pour Dieu ? Et qu'ai je ſouffert aujourd'hui pour ſon amour ? Quelle vertu ai-je pratiquée ? Ma journée, hélas ! s'eſt paſſée dans l'oubli de Dieu, ſans charité, ſans patience. Si je paſſe ainſi tous les jours de ma vie, quel mérite trouverai je au lit de la mort pour entrer dans le Ciel ?

Si vous faites ainſi tous les ſoirs des réflexions ſérieuſes ſur votre conſcience, vous ſerez bien-tôt converti, et vous ſerez traité bien plus doucement au jugement de Dieu. *Examinez vous*, dit le Sage, *et jugez-vous vous même, avant que Dieu vous examine, et avant qu'il vous juge, et vous trouverez miſericorde, lorſque vous paroîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conſcience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la réſolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour, ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne ceſſez point votre priere, que vous ne l'ayez pleurée et déteſtée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre répentir ; et le plutôt que vous pourrez, allez la confeſſer. Il faut être bien aveugle

et bien endurci, d'aller prendre ſon repos, lorſqu'on eſt ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipere dans le ſein ou ſur le bord d'un précipice que de dormir avec un ſeul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le ſommeil, hélas ! vous vous trouveriez éveillé en enfer : ô mon Dieu ! penſe-t'on à cette vérité !

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez vous à ſa ſainte volonté ; recommandez-lui votre ame et votre corps, en ſuppliant le Seigneur de vous préſerver des accidens de la nuit, ſur tout du péché, des illuſions du démon. N'oubliez pas de prier la Ste Vierge, votre S. Ange et vos Patrons de vous protéger ; et après l'Oraiſon Dominicale, *Notre Pere qui etes aux Cieux*, et autres prieres, offrez à Dieu vos ſuffrages pour les défunts. Vous finirez enfin ce ſaint exercice par une lecture de piété, pour y prendre quelque ſaintes penſées, dont vous vous occuperez l'eſprit en vous couchant.

7. N'avancez point par molleſſe l'heure de votre repos, et ne le retardez pas par négligence. Avant de vous retirer, demandez la bénédiction à votre

pere et à votre mere, et qu'ils ne manquent jamais de vous la donner tous les soirs ; pour réparer les scandales et les malédictions qu'ils vous ont donnés pendant le jour. En vous déshabillant, ne faites rien paroître, même devant vos freres et sœurs, qui choque la modestie.

8. Si on vouloit faire coucher les petites filles avec les petits freres et sœurs, ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils soient fort jeunes, elles feront leur possible pour s'en défendre et pour l'empêcher, et les meres ne le souffriront point. Les enfans ne coucheront pas même dans un même lit avec leurs pere et mere, quoiqu'ils soient petits. L'un et l'autre est contraire à l'honnêteté et les suites en sont très dangereuses.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau, les draps comme votre suaire, et le sommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec respect les Saints Noms de *Jesus*, de *Marie* et de *Joseph*. Avant que de vous endormir, adorez J. C. couché sur sa croix. et dites en vous unissant à lui : *O mon Dieu, mon Pere ! je recommande mon ame entre vos mains.* Si vous etes éveil-

lé pendant la nuit, élevez auſſi-tôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur ſalut, ne ſe contentent pas de faire la priere du matin et du ſoir ; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres ſaintes pratiques. Je vous conſeille donc de vous impoſer un réglement que vous tâcherez de ſuivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de votre lever, de votre coucher, de vos repas ; ou plutôt l'obéiſſance doit être votre regle. Ayez certaines prieres réglées pour chaque jour : par exemple, à l'honneur de la Paſſion de J. C. et de la ſainte Vierge. Faites, ſi vous le pouvez, tous les jours, quelques viſites au S. Sacrement, quelques petites lectures de piété, et ſur-tout de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu, quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la ſemaine, ſi vous en avez le moyen. *Vivre ainſi par regle, c'eſt vivre pour Dieu*, dit un S. Pere. Vivre ſans regle, c'eſt vivre ſans mérite. Souvenez-vous mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux, que ceux que vous paſſerez ainſi dans le ſervice de Dieu et dans l'union avec Dieu, et qu'il n'y a point de jours

plus malheureux, que ceux que vous passerez dans le péché et dans l'oubli de Dieu.

Exemple.

On ne peut rien entendre de plus consolant, que les instructions de J. C. et ses sentimens sur la priere. *Voici longtemps*, dit-il un jour à ses Apôtres, *que je suis avec vous, et cependant vous ne me demandez rien. Priez sans cesse*, ajoutoit-il; *tout ce que vous demanderez en mon Nom dans votre priere, croyez qu'il vous sera accordé : Ah ! Seigneur*, lui dirent les Apôtres : *apprenez-nous à prier*. Le Sauveur leur dit : voici de quelle maniere vous prierez : *Notre Pere, qui etes aux Cieux, &c.*

O que cette priere, (que nous appellons Dominicale,) est excellente ! quelle est efficace ! puisque c'est celle que J. C. nous a apprise. On ne peut la dire trop souvent, aimez la et estimez-la plus que toutes les autres.

J. C. a prié lui même, pour nous donner l'exemple. Après avoir instruit les peuples et glorifié Dieu pendant le jour, il passoit les nuits dans la priere et dans l'oraison, *Quelle honte pour nous*, dit S. Ambroise, *d'aimer si peu la priere*,

en voyants qu'un Dieu passe les nuit à prier pour nous !

AUTRE EXEMPLE.

Ce fut par la priere que S Antoine arriva à un sublime dégré de sainteté. Il avoit tant d'attrait et de goût pour ce saint exercice, qu'après avoir long-temps prié pendant le jour, il passoit souvent les nuits entieres à méditer sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu ; lorsqu'au commencement du jour, il voyoit briller les rayons du Soleil, ce S. Solitaire s'écrioit : *Ah, beau Soleil ! pourquoi viens-tu me distraire ?* Ce grand Saint disoit que l'Univers étoit comme un grand Livre, où les plus ignorans pouvoient lire et y apprendre à prier et à connoître Dieu, parce que tous les objets que nous voyons, sont les ouvrages de Dieu, qui nous font souvenir de Dieu, qui élevent nos esprits à Dieu, et qui font admirer sa puissance, sa bonté et ses grandeurs ; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce spectacle. Toutes les Creatures, les Fleurs, les Astres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur maniere ; et nous ne les entendons pas.

Les démons firent tous leurs efforts pour dégoûter S. Antoine de la priere, en jetant le trouble dans son esprit par des illusions et par des fantômes. *Je me moque de vous*, leur disoit-il : *quand je suis avec Dieu, je suis plus fort que vous tous, et je n'ai rien à craindre.*

Une ame, qui aime à prier et converser avec Dieu, a une marque de prédestination: elle est plus forte que tout l'Enfer. Si vous avez du dégoût dans la priere, des répugnances, des distractions et des ennuis, ne vous découragez pas pour cela : les plus grands Saints en ont eu ; persévérez avec courage. Les distractions ne sont point pernicieuses, quand vous ne les aimez pas ; loin de-là; lorsque vous les avez malgré vous, elles sont un sujet de mérite.

AUTRE EXÉMPLE.

David, ce grand Roi, comprenoit que le premier soin de l'homme doit être de rendre hommage à son Dieu, et de le faire servir. C'est pour cela que tous les matins il donnoit ses ordres afin que Dieu ne fût pont offensé dans son Royaume, et lorsqu'il apprenoit que quelqu'un de sa famille, ou de ses sujets, étoient tombés dans quelque désordre, il en pleuroit, et en séchoit de douleur.

Il avoit tellement à cœur la priere, que toutes les nuits il se levoit pour adorer Dieu, et passoit une partie de la nuit à gémir sur ses péchés; de sorte que tous les matins on trouvoit son lit arrosé de ses larmes. Tout cela ne suffisoit pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle : il portoit le cilice, jeûnoit presque tous les jours ; et outre les sacrifices qu'il offroit à Dieu, il se retiroit encore sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu, et pour prier ; et avec tout cela, il ne laissoit pas que de gouverner un grand Royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui cependant ne donnent presque point de temps à la priere, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé ? Quiconque n'a point de zèle pour la priere, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant et de la modestie dans les vêtemens.

I. EN s'habillant, il faut occuper son esprit de saintes pensées 1. Nos habits sont des suites du péché ; nous devons donc les prendre dans un esprit de pénitence. 2. Nos habits sont les dépouilles et les restes des animaux, au-dessous desquels les péché nous a réduit ; ainsi en les prenant, ayons des sentimens d'humilité et de confusion. 3. Nos habits sont des effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens qui valent mieux que nous, n'ont pas le moyen de se vêtir ; prenons donc nos habits avec des sentimens de reconnoissance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez sur votre personne les regards curieux et immodestes, par respect pour la présence de Dieu. Prenez garde de faire paroître quelque indécence, et ne paroissez jamais devant aucune personne de la famille, ou devant d'autres, sans etre modestement couvert : S. Charles avoit tant d'attention sur ce point, qu'on dit

que jamais ses valets, ni son homme de Chambre n'ont pu voir à nud le bout de ses pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtemens à contenter votre curiosité, et n'affectez point de vous conformer à toutes les modes ; *traitez vos corps comme des victimes saintes*, dit S. Paul, *et ne vous conformez pas aux coutumes du siecle*. Il y a des modes qui sont innocentes ; vous pouvez les suivre: mais il y a des modes qui ne ressentent que la molesse, le luxe et l'orgueil ; c'est ce qu'on appelle les modes du siecle : il ne vous est jamais permis de les suivre, de quelque condition que vous soyez.

Les filles en s'habillant ne doivent point se regarder au miroir avec affectation, mais seulement pour la nécessité ou la bienséance. Elles seront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des habits au-dessus de leur condition, se tenant dans une honnête médiocrité mais avec propreté et sans affectation : La mal-propreté est un défaut et une marque de paresse ; *J. C.* dit S. Bernard, *a aimé les pauvres ; mais il n'a pas aimé les crasseux.*

On ne peut trop répéter et recom-

mander aux jeunes gens, sur-tout aux filles, de s'habiller avec modestie et avec simplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, est un des plus grands désordres du sexe, et le plus dangereux écueil à la pudeur. Plus elles ont soin de parer leur corps, plus leur ame est négligée; plus elles ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles sont difforme aux yeux de Dieu. Quelle folie de chercher à plaire à des créatures, en se faisant haïr Dieu!

Celles qui affectent d'aller sans mouchoir, et de paroître la gorge nue, et les épaules découvertes, sont criminelles; les meres qui les souffrent, même aux petites filles, ne sont pas innocentes. Les personnes du sexe qui disent qu'elles n'ont point de mauvaises intentions en shabillant de la sorte, doivent se souvenir, que si leur intention est innocente, leur action ne l'est pas; et que si elles se croient sans péché à ce sujet, elles se trompent; parce qu'elles se rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. Une fille, ou une Dame vêtue sans modestie, est, dit S. Bernard, *l'organe dont Satan se sert pour perdre les*

mes. Le démon ſe place dans ſes yeux, ſur ſon viſage, ſur ſa perſonne, pour exciter les regards et les deſirs impurs. O que la conſcience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux ſur de tels déſordres eſt dans un état dangereux ! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les meres et les Confeſſeurs qui n'empêchent pas de tels abus ?

Profitez donc, jeunes gens, des réflexions ſuivantes. 1. Il arrive à votre ſujet, à peu près ce qui arriva entre l'Ange du Seigneur et le démon, au ſujet du corps de Moyſe. L'Ange vouloit que le corps de ce ſaint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adoraſſent comme une Divinité, et le démon vouloit le faire connoître et découvrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs en fiſſent une Idole pour l'adorer. Voilà, filles chétiennes, ce qui arrive à votre occaſion. L'Ange du Seigneur voudroit que vous vécuſſiez dans la retraite, et que vous n'euſſiez pas tant d'empreſſement de paroître aux yeux du public, et le démon au contraire tâche de vous expoſer comme des Idoles aux yeux du monde. *Vous êtes*, dit S. Jérôme, *comme des victimes du péché qu'il tâche de polir, de rendre agréables, et d'ex-*

poser à la vue du public, afin que par les pensées et par les regards, le démon d'impureté se fasse adorer dans vous. Une fille devroit rougir, quand un jeune homme fixe ses regards sur elle ; combien donc sont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité s'attirent à dessein les regards d'autrui, et qui ne se parent que pour être admirées ?

1. C'est dans un sens renoncer à la Religion de Jesus-Christ et déshonorer le nom de Chrétien, que d'orner son corps des pompes du monde, et des œuvres de Satan. Dans le Baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes ; *ce vœu*, dit S. Jerôme, *est le plus grand de tout les vœux* ; et on ne vous a imprimé le caractere de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C. en vous appellant au Christianisme, vous avertit : *que si vous ne devenez humbles comme des enfans, si vous ne crucifiez et si vous ne mortifiez votre chair en faisant pénitence et en portant votre croix, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.* Or, peut-on dire que des filles et des femmes superbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nuds, la tête trisée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornemens;

peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'ame ; qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles sont revêtues de l'esprit de Jesus-Christ. Ne doit-on pas dire au contraire, qu'elles font honte à la Religion ; qu'elles sont indignes de J. C ; Et qu'elles ne lui appartiennent plus? *Elles sont dans cet état l'ouvrage du démon*, dit S. Cyprien, *et ne sont plus l'ouvrage de Dieu.*

III. Les meres, les maîtresses, et tous ceux qui sont chargés d'élever les jeunes gens, sont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuses qui ont des Pensionnaires, sont encore plus obligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais souffrir dans les filles qu'on leur confie, un esprit de mondanité, ni aucune vaine parure. Elle doivent leur faire aimer la modestie et la simplicité, et ne jamais permettre qu'elles découvrent leurs gorges, quelques jeunes qu'elles soient, ces fuites en seroient funestes pour ces enfans. Une grande fille croira toujours qu'il lui est permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous etes de qualité, il vous est permis de vous habiller selon votre condition, mais il ne vous est pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et

avec faſte. Ne mettez jamais ni rouge, ni blanc, ni mouche, et encore moins du fard ſur votre viſage : cette vanité ridicule déplaît à Dieu. Le S. Eſprit, par la bouche de S. Pierre et de S. Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes, *d'entortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres précieuſes, et d'étoffes trop riches.* Et S. Paul en particulier leur défend de paroître à l'Egliſe dans les aſſemblées des Fideles, ſans avoir le viſage voilé. D'ailleurs, à quoi ſert cette vaine ſuperfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées ? qu'à ſcandaliſer le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui ſont ſans habits, et qui meurent de faim; tandis que tout brille ſur le corps d'une Dame. *Pour être une Princeſſe*, dit un jour S. Hilaire à une Dame, *vous ne ceſſez pas d'être Chrétienne ; habillez-vous donc en Chrétienne, et non pas en Payenne.*

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites réflexion que les avis que nous venons de donner, vous conviennent autant qu'aux perſonnes du ſexe. *Ne fixez point vos yeux*, dit le Sage, *ſur une fille parée et enjouée ;* dites au contraire avec David : *Ah ! Seigneur, détournez mon cœur*

et mes yeux pour ne pas voir la vanité. Une fille qui ne penſe qu'à s'orner pour vous plaire, ne merite plus votre eſtime ; elle doit vous plaire par ſa vertu, et non par ſes parures.

Si les perſonnes du ſexe doivent craindre de vous ſcandaliſer par leur vanité et par leurs ornemens, craignez auſſi, jeunes hommes, de les ſcandaliſer vous-mêmes par vos ajuſtemens affectés. Ecoutez Saint Clément, qui a été un des premiers Papes de l'Egliſe, et diſciple de S. Pierre et de *S.* Paul : voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Conſtitutions des Apôtres. *Prenez garde de vous parer et de vous ajuſter d'une maniere capable de ſéduire le cœur des femmes et des filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur inſpirez des penſées et des deſirs criminels, vous etes coupables de leurs péchés, parce que vous leur avez ſervi de piége ; vos ajuſtemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées et les ont ſouillées.* C'eſt pour cela que Saint Jérôme défend aux meres de laiſſer converſer leurs filles avec de jeunes hommes enjoués et trop ajuſtés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funeſtes impreſſions. Si tous ces avis ne ſont pas de votre goût,

c'eſt une marque que vous ne comprenez pas la ſainteté de votre Religion; profitez des exemples ſuivans, qui vous feront ouvrir les yeux ſur ce que vous ignorez.

EXEMPLE.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous apprend que dans la Ville de Ptolemaïde, du temps de la perſécution, les filles chrétiennes, parmi leſquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient ſi chaſtes et ſi pures, qu'elles aimerent mieux ſouffrir la mort, que de ſe dévoiler ; elles ſe couperent elles memes les levres et une partie du viſage, pour paroître hideuſes et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les enviſager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des Lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurerent tous ces tourmens, plutôt que de conſentir que leur corps fût ſouillé par les regards laſcifs des hommes voluptueux. O que cet exemple ſera un jour de confuſion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour ſe faire voir, et pour faire admirer leur beauté !

AUTRE EXEMPLE.

Si les filles du monde craignoient autant de ſcandaliſer et de donner occaſion au péché d'autrui, que Ste. Colette, combien de péchés dont elles ſont la cauſe, n'empêcheroient-elles pas? Cette jeune Vierge étoit ſi chaſte et ſi réſervée qu'elle craignoit autant de ſe faire voir, que les autres filles ont de ſoin de paroître. Entendant un jour dans une compagnie quelques louanges qu'on lui donnoit ſur ſa beauté, elle en rougit, et alla tout de ſuite ſe proſterner devant J. C. " Ah, " mon Dieu! *s'écria-t'elle, en pleurant,* " cette beauté que vous m'avez donnée " ne ſera-t'elle point funeſte à mon " innocence par la perte de quelques " ames? Quand je ſerois innocente de " mon côté, Seigneur, les regards " que les autres jetteroient ſur moi, " pourroient les ſouiller à vos yeux." Colette dès ce jour ne ſe produiſit plus dans les compagnies, et tâcha même par des mortifications extraordinaires, d'effacer ſa beauté, afin qu'elle ne fût pas un piége aux autres. Son viſage fut bientôt changé et deſſéché: on ne voyoit plus ſur elle que les marques de ſes auſtérités et de ſes pénitences. Pour ſe ca-

cher aux yeux du monde ; elle se fit Religieuse dans l'ordre de Sainte Claire ; ensuite son zèle pour la sanctification des personnes de son sexe, lui fit entreprendre de réformer cet Ordre, afin que ses Religieuses fussent éntierement cachées aux yeux du monde. Elle parcourut plusieurs Provinces pour exécuter ce grand dessein. Elle vint à Besançon et à Poligny en Franche-Comté, y établit sa Réforme, et l'on y voit encore aujourd'hui ses cellules. Ste Colette, après avoir passé sa vie dans les plus rudes mortifications, et dans les pieux exercices de son zèle, mourut dans la Ville de Gand, âgée de 60 ans.

Que dites vous de cet exemple, filles mondaines ? Loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plustôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous etes tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre Exemple arrivé de notre temps, qui nous fera comprendre qu'une jeune personne qui suit les impressions de la grace, est bien-tôt désabusée des vanités du siecle et de l'éclat des parures.

Une jeune Demoiſelle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'eſprit, mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de 16 ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint ſe confeſſer à ce Prédicateur, qui lui dit des choſes ſi ſolides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ſes vanités, et s'habilla d'une maniere chrétienne. Sa mere ſurpriſe de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit, qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confeſſée, le lui avoit défendu.

La mere alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à ſa fille de s'habiller ſelon la belle mode. Je ne ſais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille; il vous doit ſuffire que je vous dite que Dieu ne défend point de s'habiller ſelon la mode, lorſque cette mode eſt innocente: mais que Dieu défend de s'habiller ſelon la mode, lorſqu'elle eſt criminelle ou dangereuſe. Mon Pere, reprit la Dame, qu'appellez-vous mode criminelle ou dangereuſe? C'eſt,

par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts ; d'orner ſa tête de friſures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtemens trop riches, qui ne reſſentent que l'orgueil et le faſte. Il lui expliqua enſuite les dangers de ces modes, et les ſcandales qui en naiſſent. Mon Pere, lui dit cette femme, ſi mon Confeſſeur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité, et moi-même j'aurois été plus ſage. Mon Confeſſeur eſt cependant un homme ſavant, mais de quoi me ſert-il qu'il ſoit ſavant, s'il me laiſſe vivre à ma liberté, et dans le danger du ſalut ? Lorſque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique : ma fille, béniſſez Dieu, d'avoir trouvé un tel Confeſſeur, et ſuivez ſes avis.

Angélique eut beaucoup de combats à ſoutenir de la part des autres Demoiſelles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude aſſaut qu'elle ſoutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de pluſieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de ſentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ? Je ne ſuis pas obligée de faire comme les autres,

répondit Angélique ; je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal. Hé quoi ! lui dit une Dame, faiſons-nous mal de nous habiller comme vous voyez ?—Oui, ſans doute, vous faites mal, parce que vous ſcandaliſez ceux qui vous regardent. Pour moi, répliqua la Dame, je n'ai point en tout cela de mauvaiſe intention, je m'habille à ma façon, tant pis pour ceux qui ont de mauvaiſe penſées. Tant pis pour vous auſſi, reprit Angélique, puiſque vous en donnez l'occaſion ; ſi nous devons craindre de pécher nous mêmes, nous ne devons pas moins craindre de faire pécher les autres.

Quoi qu'il en ſoit de vos bonnes raiſons, lui dit une autre Dame, ſi vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, vous n'oſerez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. J'aime mieux, répondit Angélique, la compagnie de ma chere mere, de mes ſœurs et de quelques filles ſages que ces belles compagnies, où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui eſt des bals, j'en ſuis dégoûtée ; j'ai failli à m'y

perdre, il n'y a déja que trop de filles mondaines pour y aller et pour ſcandaliſer, ſans que je m'y trouve.

O ! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode : car ſi vous vous habillez comme nous, vous en ſerez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne conſiſtent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reſte, Madame, ſi vous penſez de la ſorte, permettez que je vous diſe, avec le reſpect qui vous eſt dû, que vous ne penſez pas en Chrétienne.

Une Dame de la compagnie qui n'avoit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquiſe) écoutoit tout ce que diſoit Angélique. Tout à coup cette Dame vint l'embraſſer : Ah ! ma chere enfant, lui dit-elle, que je vous eſtime d'avoir les ſentimens que vous avez ; ſoutenez-vous dans ces nobles et pieux ſentimens. Enſuite cette Dame adreſſant la parole aux autres, leur dit : En vérité n'eſt-il pas honteux pour nous, qu'une jeune fille de dix-huit ans nous faſſe la leçon et qu'elle ait plus de courage que nous ? Son exemple ſera un

jour notre condamnation. Que nous ſommes aveugles d'embarraſſer notre conſcience, de nous captiver à ſuivre tant de modes génantes, et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à de ſots flatteurs, qui dans leurs cœurs ſe moquent de nous !

AUTRE EXEMPLE.

Nous liſons dans les Livres Saints, des effets bien funeſtes de la curioſité et de la vanité d'une fille. Le S. Patriarche Jacob, demeurant proche de la ville de Sichem, avoit une fille nommée Dina, à qui il apprit à ſervir et à craindre Dieu. Cette fille âgée de 15 ans, abuſa de la liberté que lui donna ſon pere, de ſe promener avec ſes compagnes. Ayant un jour apperçu quelques filles et quelques Demoiſelles de la ville de Sichem, elle fut curieuſe de voir la maniere dont ces filles étoient habillées, et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il eſt dangereux de chercher à voir, quand on riſque d'être vue. Quelques habitans de Sichem la virent, lui firent compliment, et l'ayant enlevée, l'emmenerent à la ville, où elle fut deſhonorée. Les enfans de Jacob, freres de la jeune Dina, ayant appris cette

nouvelle, réſolurent de venger l'injure faite à leur ſœur. Ils ſurprirent par fraude les habitans de Sichem, les paſſerent au fil de l'épée, ſans épargner même leur Roi, ſaccagerent et pillerent leur ville. Jacob, pere de Dina, pour éviter les ſuites de cette triſte avanture, ſe crut obligé de changer de demeure, et d'aller dans un autre pays.

Voilà ce que produiſit la vanité et la curioſité d'une jeune fille, le maſſacre de pluſieurs habitans, le pillage d'une ville, le trouble de ſa propre famille, et la fuite d'un pere dans un pays étranger. Apprenez de-là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues; apprenez à vous habiller avec modeſtie; ſans cette précaution vous ſerez un écueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des pieges auxquels vous ſuccomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne ſe ſerve de ſes charmes pour ſouiller votre cœur, et pour vous perdre.

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à S. Joseph.

I. UN excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir ſes graces, et pour ſe ſauver, c'eſt la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après J. C., le plus digne objet de notre culte. Elle eſt de toutes les créatures la plus ſainte et la plus accomplie; une Médiatrice puiſſante et un parfait modele de toutes les vertus. Trois qualités qui exigent nos reſpects, notre confiance et notre imitation.

1. Nous devons nos reſpects et une tendre vénération à cette Vierge incomparable, à cauſe de ſes grandeurs, de ſon éminente ſainteté, et de ſa très-haute et très-auguſte dignité de mere de Dieu, qui l'éleve au-deſſus de toutes les pures créatures.

Nous lui devons notre confiance, parce qu'elle eſt toute-puiſſante auprès de Dieu, et toute remplie de bonté pour nous. Etant Mere de Dieu, ſon Fils pourroit il rejetter ſa demande? Etant notre Mere, pourroit elle nous refuſer ſon interceſſion? Elle eſt ſenſible à

nos miseres, elle voit nos nécessités : les prieres que nous lui faisons avec de saintes dispositions lui sont donc agréables, et sont exaucées. *Jamais personne*, dit saint Bernard, *n'a invoqué cette Mere de miséricorde, qu'il n'ait ressenti les effets de sa protection.*

Si la Sainte Vierge a tant de bonté pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonté particuliere pour les jeunes gens, dont elle connoît la foiblesse et les dangers. Elle voit les combats que leur livre le démon, qui tâche de leur enlever l'innocence et la chasteté ; vertu dont elle est la singuliere protectrice. Les histoires sont pleines d'exemples de ceux qui ont conservé cette admirable vertu dans leur jeunesse, par l'assistance de cette Reine des Vierges, et l'on peut assurer après une expérience de près de 1800 ans, qu'une infinité de Chrétiens, dès leur jeunesse, sont parvenus à la sainteté et ont fini leur course par une précieuse mort, sous la protection de cette divine Mere.

3. Mais pour être dévot à la Mere de Dieu, et pour mériter sa protection, ce n'est pas assez de lui addresser quelques prieres superficielles et par coutume, tandis qu'on ne se soucie point de lui

déplaire par une vie honteuse et criminelle. O Dieu ! quelle présomptueuse dévotion ! Vouloir plaire à cette sainte Mere, et crucifier son Fils par le péché, n'est-ce pas là se rendre ennemi, et du Fils, et de la Mere ?

Si vous voulez être vrai serviteur et fidelle servante de Marie, suivez ces quatre avis. 1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenser Dieu : ne l'affligez pas en déshonorant son Fils : en perdant votre ame. Si vous aviez le malheur de tomber dans quelques péchés, recourez promptement à elle, afin qu'elle soit votre Médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec son Fils ; elle est le refuge des pécheurs qui ont recours à sa protection, et qui ont un véritable desir de se convertir.

2. Imitez ses vertus, et principalement son humilité et sa chasteté, qui l'ont rendue si agréable à Dieu, vous souvenant que Marie se plaît à favoriser ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de la sainte vie.

3. Ne passez aucun jour sans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prieres, ou par quelques aumônes, et par quelques abstinan-

ce à certains jours de la semaine. Honorez particuliérement ses Fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie.

4. Invoquez-la souvent, et sur-tout dans les tentations, et dans les dangers d'offenser Dieu " Si les tentations " s'élevent contre vous, dit S Bernard, " et si vous êtes dans les tribulations, " invoquez Marie. Dans les dangers, " dans la perplexité et dans les doutes, " pensez à Marie; ayez le nom de Ma- " rie dans la bouche et dans le cœur, " elle vous consolera, elle vous aidera, " elle vous éclairera, elle vous sou- " tiendra, elle vous conduira: mais afin " que vous obteniez son secours, imitez " ses vertus."

En vivant de la sorte, vous serez du nombre de ses vrais enfans, elle sera votre Mere et votre Avocate auprès de Dieu; et tandis que vous serez sous sa sauve-garde, vous ne périrez pas. N'oubliez pas ces consolantes paroles de S. Anselme: *Que si celui là est perdu qui n'aime point la Vierge, et qui en est abandonné; aussi est-il impossible que celui là périsse, qui a recours à elle, et qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion

à la Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste Epoux Saint Joseph. Ce grand Saint ayant été choisi pour avoir soin du Fils de Dieu en son enfance, ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce saint Patriarche a pourvu à tous les besoins auxquels ce divin Enfant s'est assujetti pour notre amour; il l'a délivré de la persécution d'Hérode; il l'a sauvé en Egypte, il l'a élevé et nourri en sa jeunesse; il l'a vu soumis à ses commandemens; il a été le témoin et l'admirateur des graces et des vertus que ce saint Enfant faisoit paroître de jour en jour.

Pouvons-nous douter que cet homme si saint, qui a eu tant de familiarité avec J. C. Enfant, n'aime d'un amour singulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu, et tâchent de se conformer à sa divine jeunesse par la pratique de ses vertus?

Aimez donc ce grand Saint, honorez-le d'un culte singulier. Priez-le d'être votre Patron, votre Pere, le Protecteur de votre pureté et de votre innocence: vous en recevrez des secours abondans.

Demandez-lui par l'amour qu'il a eu pour J. C. et par le soin qu'il a eu de sa divine enfance, qu'il ait soin de votre jeunesse dans les dangers de votre salut: qu'il vous aide à acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre sa grâce.

Invoquez-le sur-tout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grace finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jesus et Marie. O la douce! ô la précieuse! ô la sainte mort! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grace de mourir ainsi dans le baiser du Seigneur, vous souvenant des consolantes paroles de Ste. Thérese, qui nous assure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'intercession de St. Joseph, sur-tout le jour de sa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

CHAPITRE XXVIII.

De la Dévotion à l'Ange Gardien, et aux Saints.

I. DIEU nous donne à chacun un Ange pour notre garde. Il employe par une bonté incompréhensible ses plus parfaites créatures à notre service. Ces célestes intelligences qui

ſont créées pour le contempler et le ſervir dans le Ciel, veulent bien prendre ſoin de nous ſur la Terre. O bonté de Dieu ! qui députe un Prince de ſa Cour pour la conduite d'une vile créature. Non content de nous avoir envoyé ſon fils, de nous donner ſon Eſprit Saint, de nous promettre la jouiſſance de lui-même dans le Ciel, il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne ſoit employé à notre ſalut, nous envoyer ſes Anges, pour y contribuer par leurs ſervices. Il en a deſtiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenſeur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami ? et quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides ?

Notre bon Ange, dit Saint Bernard, doit nous inſpirer trois choſes ; le reſpect, l'amour et la confiance. Le reſpect, à cauſe de ſa préſence ; l'amour, à cauſe de la bienveillance qu'il a pour nous ; la confiance, à cauſe des ſoins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond reſpect pour votre Ange ; il eſt toujours auprès de vous, et jamais il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous ſentez du penchant au péché, ſouvenez-vous de ſa préſence,

Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'oseriez pas faire devant un homme.

2. Aimez le tendrement, puisqu'il vous aime. Ne seriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnoissance et de retour pour les services qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préserve à toute heure ?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occasions. La premiere, lorsque vous délibérerez sur quelque affaire importante, priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux succès sous un si bon guide, qui est tout-à-la fois un fidéle ami, un conseil éclairé, et un puissant Protecteur? Consultez-le sur-tout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en second lieu, recourir à votre Ange Tutélaire, lorsque vous etes en danger d'offenser Dieu. *Quand vous avez*, dit St. Bernard, *une tentation qui vous presse, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien ; c'est l'Ange que Dieu vous a donné pour vous secourir dans la nécessité ;* vous

éprouverez les effets de sa protection, sur-tout dans les tentations contraires à la chasteté.

Les Anges aiment cette vertu, ils sont les protecteurs des ames pures, parce que cette vertu rend l'homme semblable aux Anges. *On ne doit pas s'étonner*, dit S. Ambroise, *si les Anges défendent les ames chastes, puisqu'elles menent en terre une vie aussi pure que celle des Anges.*

II. Vous devez encore honorer tous les saints, sur-tout les Apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes Apostoliques? ils sont nos peres dans la Foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie et leur sang pour nous faire connoître J. C. Quel amour et quelle reconnoissance ne leur devons-nous pas?

N'oublions pas de rendre un culte particulier, au S. Patron dont nous portons le nom; invoquez le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom d'un Saint, si nous déshonorions ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les noms des Saints dans le Baptême, afin de nous faire souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu; et que par leurs prieres et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons Livres.

I. LES avis et les instructions de nos Pasteurs et de nos maîtres, seront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bons Livres, et par la méditation des choses de Dieu. La piété et l'amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections: où puise-t-on ces pensées salutaires et ces pieuses affections? c'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de S. Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtisans qui s'étoient convertis en lisant la vie de S. Antoine; elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Testament, qu'une voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles: *Prenez et lisez.*

Ce fut par le même moyen que la grâce opéra le changement de S. Sérapion. La lecture de l'Évangile le toucha si vivement, qu'il abandonna ses biens; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, il portoit son Livre

du nouveau Teſtament, en diſant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une ſainte lecture a de force ! et comment eſt-il poſſible qu'un moyen ſi puiſſant ſoit négligé ?

Pour lire utilement, il faut obſerver les avis ſuivans. 1. Ne liſez point par curioſité, pour contenter votre eſprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre eſprit à Dieu, pour lui demander ſa grace et ſes lumieres.

2. Liſez avec reſpect, parce que c'eſt Dieu qui vous parle dans votre Livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorſque nous liſons un bon Livre, c'eſt Dieu qui nous parle.

3. Liſez par ordre, c'eſt-à-dire, dès le commencement du Livre, et continuant juſqu'à la fin, autrement la lecture vous ſeroit moins profitable.

4. Liſez peu à la fois, mais attentivement ; faites réflexion ſur ce que vous liſez pour en tirer quelques réſolutions, et demandez à Dieu la grace de mettre vos réſolutions en pratique.

5. Liſez ſouvent, c'eſt-à-dire, ou tous les jours, ou du moins quelquefois la ſemaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un Livre une fois, mais reliſez-le pluſieurs fois. Si vous le liſez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la ſeconde lecture vous ſera plus ſalutaire que la premiere.

Les Livres les plus utiles pour vous, ſont le Combat Spirituel, les Conſidérations de Segnery, l'Imitation de N. Seigneur, la Perfection de Rodriguez, la Guide des Pécheurs, les Vérités de la Religion par le P. Galiſet, l'Inſtruction pour la jeuneſſe, la vie des Saints, le nouveau Teſtament, les Hiſtoires Saintes de l'Ecriture, ou quelques autres, ſelon l'avis de votre Confeſſeur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même-tems de fuir les mauvais. Le Démon n'a point trouvé de plus puiſſant moyen pour gâter l'eſprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres, Il a ſuſcité un nombre infini de déteſtables ouvrages en toute maniere et en toute langue ; il en fait inventer encore tous les jours. La pluſpart de ces Livres pernicieux dont déguiſés ſous quelques tours ingénieux d'éloquence, et compoſés avec quelque délicateſſe d'eſprit ; et ſous ces déguiſemens, ils cachent le venin mor-

tel qu'ils font couler dans l'ame.

Ces livres ſont. 1. Ceux qui ſont hérétiques, qui ſont contre le reſpect dû à la Religion et aux choſes ſaintes ; ou contre les déciſions de l'Egliſe. 2. Ceux qui ſont laſcifs, traitent de l'amour profane et d'hiſtoires galantes.

Fuyez ces livres comme des pieges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez preſque pas les lire ſans vous expoſer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impreſſions funeſtes, ou vous vous expoſerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces Livres, ne les gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque réſolution que vous ayez de vous abſtenir de la lecture d'un mauvais Livre, ſa curioſité tentera ; et ſi vous ne veillez ſur vous-même, vous ſuccomberez. Un mauvais livre eſt un ſerpent que vous gardez, qui vous fera une bleſſure mortelle lorſque vous y penſerez le moins.

En vain dites-vous que ces livres ſont compoſés avec eſprit, que vous y apprenez la beauté du ſtyle, la pureté du langage, que vous y trouvez des choſes amuſantes et agréables. Je vous répondrai avec S. Auguſtin, que c'eſt-là un

artifice du Démon, *et que par ces mauvais livres on n'apprend pas à bien parler, mais à devenir vicieux ; et que par ces lectures amusantes, on apprend à penser au mal, et à le commettre sans retenue.* Je vous dirai que vous pouvez puiser l'éloquence ailleurs que dans ces sources empoisonnées. Ah, funeste éloquence et maudite science qu'on n'acquiert qu'au préjudice de son salut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant son ame !

EXEMPLE.

Si les peres et meres doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de soin d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ses enfans les effets de ces pernicieuses lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné passa sa jeunesse dans la crainte de Dieu, et se fit Religieux. Sa fille nommée Euphrosine fut sage jusqu'à l'âge de 17 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiselle, à qui on laissoit lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphrosine ; ces livres étoient contre la pudeur et

contre la Religion, remplis d'impostures, d'impiétés, d'obscénités, mais d'un style agréable ; Euphrosine se perdit par la lecture de ces livres ; car à peines les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance insupportable, et perdit tout sentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mere en gémissoit et ne savoit à quoi attribuer le dérangement de sa fille.

Enphrosine ayant un jour laissé sa chambre ouverte, son jeune frere, qui avoit 14 ans, y entra, et se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. Il y lut des choses si étranges, que tout de suite il porta le livre à sa mere. Elle en lut une page. Ah ! s'ecria-t-elle, quel livre ! voilà le livre maudit qui a corrompu l'esprit de ma fille. Pour vous, mon fils, détestez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de semblables ; le démon parle dans ces livres ; il vaudroit mieux pour vous de prendre du poison, que de vous souiller l'esprit par de telle lectures.

Dans le moment, Euphrosine rentra. Ma fille, lui dit la mere, est-ce là le livre de dévotion que vous lisez ? Ma

chere mere, lui dit Euphrosine, je vous prie de me le rendre, afin que je le rende à la personne qui me l'a prêté. Vous le rendre, dit la mere, j'aimerois mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous, ni a moi, de remettre et de rendre un mauvais Livre; ce Livre vous a perdu, malheureuse, et il en perdroit bien d'autres; ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avoit encore d'autres Livres très-mauvais; elle les porta à son frere le Religieux pour les lui cacher. Ce Religieux eut la curiosité de les li , curiosité qui lui coûta la perte de sa foi et de son ame. Il avoit été jusqu'alors bon Religieux; mais la lecture de ces Livres détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et de foi. Six mois après il apostasia, se retira à Genéve, où il se maria.

Euphrosine de son côté donna dans un libertinage si outré, qu'elle se livra à toutes sortes de dissolutions. Au milieu de ses désordres, elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais Livres, vint la voir quelques

heures avant qu'elle mourût. *Ah!* lui dit-elle, *je suis effrayée de la vie que j'ai menée; je me suis moquée toute ma vie de la Religion et des choses de l'autre monde, mais je vous assure que maintenant je suis dans d'étranges alarmes; ah, mon Dieu! que ces choses sont terribles! je pense à présent là-dessus bien autrement que par le passé; et je voudrois-bien avoir tenu une autre conduite.* Loin de profiter de cette inspiration du Ciel, et des bons sentimens que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de sa conscience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme touché de cette mort funeste y fit des réflexions et se convertit.

Ne lisez donc jamais des Livres dangereux. Ceux qui sont contre la pureté des mœurs, sont la source du libertinage et des grands désordres de la jeunesse dans les Villes. Les livres qui sont contre la Religion, et l'Eglise, sont la source et l'appui de l'héréfie, et conduisent à l'athéisme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques personnes d'une certaine condition si peu de Religion et de pudeur, c'est parce qu'ils lisent toutes sortes de mauvais livres.

Il eſt étonnant que les gens d'eſprit puiſſent goûter les menſonges, les obſcénités et les abſurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des Livres compoſés par des gens diſſolus et paſſionnés au mépris de tant d'excellens Livres compoſés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'Eſprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Converſations.

I. RIEN n'a tant de force ſur l'eſprit, que l'exemple. On eſt naturellement porté à faire ce qu'on voit faire aux autres, ſur-tout dans la Converſation, où l'exemple a d'autant plus de force, qu'il eſt reçu de près et plus ſouvent. Si l'exemple et la converſation ont tant de pouvoir, c'eſt particulierement dans les jeunes gens.

C'eſt dans les ſaintes converſations où l'eſprit ſe forge doucement à la vertu. Les bons exemples des autres fait des impreſſions ſecrettes, qui attirent ſans qu'on s'en apperçoive. On apprend inſenſiblement leur maximes, on apprend à parler comme eux, et faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un eſprit

bien né a une ſecrette confuſion de ſe laiſſer ſurpaſſer en vertu par ſes ſemblables ; c'eſt pourquoi le Sage donne ces avis importans : *Converſez avec les prudens ; ayez pour amis des perſonnes vertueuſes. Celui qui converſe avec des ſages, deviendra ſage.* C'eſt la marque d'un méchant naturel, et d'un eſprit abandonné de Dieu, lorſqueles bons exemples des autres ne le touchent point, et qu'il perſiſte dans le vice au milieu des exemples de vertu.

II. Il y a deux ſortes de perſonnes avec leſquelles vous devez converſer. 1. Avec celles qui vous ſurpaſſent en âge et en expérience. *Cherchez*, dit le S. Eſprit, *la compagnie des perſonnes ſages et âgées, et uniſſez vous à leur ſageſſe* : c'eſt-à-dire, profitez de leurs prudens diſcours et de leurs exemples.

2. Converſez avec ceux de votre ſexe, de votre âge et de votre profeſſion qui ſont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas faire ſociété avec trop de perſonnes. Il vaut mieux avoir peu d'amis, mais qui ſoient vertueux. ſuivant cet avis de S. Jerôme à Népotien. *Ayez*, lui dit-il, *des compagnons dont la converſation ne faſſe aucun tort à votre réputation, qu'ils ne ſoient pas tant ornés*

par leurs habits, que par leur vertus ; et qu'ils n'ayant pas soin de porter tant d'ajustemens mais de porter sur eux-mêmes des marques de pudeur et d'honnêteté. Cherchez ceux de votre sexe qui sont tels, aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modestie et par leur piété, en les imitant par une sainte émulation, et ne soyez pas des derniers au service de votre Créateur.

Jeunes gens, souvenez-vous que si vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens sans pudeur et sans dévotion, vous vous perdrez. Si vous voyiez l'Enfer vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes: *Maudit soit le jour que j'ai vu un tel ou une telle, ils sont cause de ma damnation; si jamais je n'avois été dans leur compagnie, je serois à présent dans le Ciel.*

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuses, rompez ces liens funestes, et quittez toutes ses sociétés. L'attache à une compagne sans vertu, ou à un compagnon dissolu, est un vœu mortel pour votre ame. Il vaudroit mieux pour vous, habiter avec des serpens et des lions, que de converser avec des jeunes vicieux.

III. Quant aux conversations avec

les perſonnes de différent ſexe, vous devez les craindre, et vous défier de votre foibleſſe ; n'ayez de ces ſortes de converſations, qu'autant que la néceſſité, la charité, ou la bienſéance le demandent ; que ces converſations et ces viſites ſoient rares, qu'elles ſoient courtes et qu'elles ſoient ſaintes. Si vous aimez l'aſſiduité avec le ſexe, c'eſt une marque que vous aimez le danger ; et le S. Eſprit vous avertit, *que celui qui aime le danger, y périra.*

Les perſonnes du ſexe ne doivent jamais oublier cet avis que S. Bernard donnoit à Ste. Ombeline ſa ſœur : *Ma chere ſœur en J. C.* lui diſoit-il, *qu'aucun homme*, jeune ou vieux, *n'ait aucune converſation familiere, ni aucune aſſiduité avec vous, quelque juſte, quelque ſaint, et de quelque caractere qu'il ſoit. La familiarité et l'aſſiduité ont ſouvent fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre, parce que l'occaſion du péché en fait ſouvent venir la penſée et le deſir.* Que ces avis ſont importans, et que d'ames perdues pour les avoir négligés !

EXEMPLE.

Les converſations qui paroiſſent innocentes avec des perſonnes de ſexe dif-

férent, ne ſont pas toujours ſans danger. Tel qui commence par l'eſprit, ne finit pas toujours de même. La nièce de S. Abraham le Solitaire, en eſt un triſte exemple. Cette fille, nommée Marie, perdit ſon pere et ſa mere à l'âge de ſept ans. On l'emmena à S. Abraham ſon oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à côté de la ſienne, et prenoit ſoin de l'inſtruire par une petite fenêtre qui étoit entre les deux cellules. Il lui inſpira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence, et dans une grande ſainteté juſqu'à l'âge de vingt ans ; mais le démon lui tendit un piége. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de S. Abraham, et qui le viſitoit aſſez ſouvent, prit de là occaſion de parler à ſa niéce par ſa fenêtre. Tout étoit innocent du côté de Marie, et ce jeune Moine ne ſembloit dans les commencemens lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après pluſieurs converſations, deſquelles elle ne ſe défioit point, il entretint enfin cette fille de la paſſion qu'il avoit pour elle. Elle y réſiſta courageuſement durant une année ; mais ce n'étoit pas aſſez, elle devoit avertir ſon oncle du danger auquel elle ſe voyoit

expoſée par les converſations de ce jeune hypocrite : car ce malheureux la perſuada enfin et Marie ſe laiſſa ſéduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime, qu'elle fut pénétrée de honte, et accablée par les remords de ſa conſcience. Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos ; ſa faute toujours préſente à ſes yeux, la faiſoit ſoupirer et verſer des torrens de larmes. " Ah ! malheureuſe, " *diſoit elle*, qu'ai-je fait ? j'ai perdu " dans un moment le fruit de tant de " pénitences et de bonnes œuvres ; " hélas ! que ſuis-je devenue ? j'ai per- " du mon ame, je lui ai donnée la mort " il me ſemble que les démons ſont au- " tour de moi pour inſulter à mon " crime et à ma perte. Que penſera " mon oncle ? Où irai je pour me ca- " cher à ſes yeux ? Quel uſage ai-je " fait de ſes ſaintes converſations et des " inſtructions qu'il m'a données ? Je " n'oſe plus paroître en ſa préſence. " A ces mots, elle ſortit. Le démon lui mit dans l'eſprit, que Dieu l'avoit abondonnée ; et déſeſpérant d'obtenir le pardon de ſa faute, elle vint dans une ville, où elle continua pendant deux ans à vivre dans le déſordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de S. Abraham, lorſqu'il ne vit plus ſa niéce ; il cherche, il prie, s'informe ; et après deux ans de prieres et des gémiſſemens, il apprit où elle étoit. Il ſe fit apporter un habit de Cavalier, monta à cheval ; et s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher ſa brebis égarée. Etant arrivé à l'Hôtellerie où étoit ſa niéce, il demanda qu'on fit venir dans ſa chambre une fille étrangere qui étoit dans la maiſon. Elle vint auſſitôt, et ne connut point ſon oncle; mais le ſaint homme la reconnut ; la voyant entrer avec un habit de courtiſanne, il fut ſaiſi de douleur juſqu'au fond de l'ame. Il éleva ſon cœur à Dieu, afin qu'il lui inſpirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuſe. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit : " C'eſt moi, ma niéce ; hé bien, " Marie, me reconnoiſſez-vous ? Qu'" êtes-vous devenue, ma fille, depuis " que vous m'avez quitté ? Qu'eſt de" venu le meurtrier qui a ſi cruelle" ment traité votre ame ? "

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un ſi grand étonnement, qu'elle ne put ni parler, ni

lever les yeux, et demeura immobile, et comme évanouie de confuſion. " Vous " ne me repondez point, *lui dit le ſaint* " *homme*, vous ne me regardez point ; " avez-vous oublié qui je ſuis ? Raſſu- " rez-vous, je ne viens point ici pour " vous charger de confuſion, mais pour " vous ſauver. Prenez courage, ma " niéce, je me charge de vos crimes, " Dieu aura pitié de vous, et vous les " pardonnera." Marie, toujours inter- dite et ſans parole, commença par ver- ſer une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler. " Hé " quoi ! vous défiez-vous de la miſéri- " corde du Seigneur ? Ne ſavez-vous " pas qu'il peut pardonner, et qu'il par- " donne tous les jours plus de crimes " que vous n'en avez commis? Reve- " nez à votre Dieu, pauvre ame, il vous " tend les bras ; ayez pitié de vous- " même ; ayez auſſi pitié de moi ; vo- " yez les peines et les ſoins que j'ai pris " pour vous ; allons, ma fille, ne per- " dez pas courage ; retournons dans " nos cellules pour y ſervir Dieu."

Marie lui répondit : " Ah ! mon " cher oncle, il y a donc encore du re- " mede, et vous m'aſſurez que Dieu

" aura pitié d'une misérable comme " moi"! Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu, que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle résolut enfin de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu'elle avoit gagnés dans son libertinage ; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles ; passant les jours et les nuits à prier, à sanglotter, à demander à Dieu sa miséricorde, elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu, qu'elle faisoit fondre en larmes tous ceux qui l'entendoient, et ranimoit la ferveur des ames les plus tièdes. Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle ; Dieu fit connoître par des miracles qui s'opérerent après sa mort, qu'il lui avoit fait miséricorde.

Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choſes : la premiere eſt de profiter des avis et des ſaintes converſations de ceux qui vous inſtruiſent. Sans les avis et la charité de ſaint Abraham, ſa niece étoit perdue ſans reſſource ; et ſi cette fille eût toujours été fidelle à profiter des inſtructions de ce ſaint parent, jamais elle ne fut tombée. La ſeconde choſe que vous devez apprendre de cette hiſtoire, eſt de n'avoir aucune aſſiduité, ni converſation familiere avec des perſonnes qui ne ſont pas de votre ſexe. Un Solitaire ſe perd et débauche une ſainte fille : ainſi, jeune homme, quand vous ſeriez auſſi vertueux qu'un Solitaire ; et vous, fille, quand vous ſeriez auſſi pénitente qu'une ſainte, vous ſouillerez votre ame, ſi vous avez les uns avec les autres des aſſiduités et des liaiſons familieres.

AUTRE EXEMPLE.

Les compagnies les plus agréables ſont ſouvent le piege le plus dangereux à la jeuneſſe ; et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs frequentations, eſt ordinairement le commencement de leur perte. Tel fut le ſort d'une jeune demoiſelle nommée Julienne, âgée de ſeize à dix-ſept ans. Elle vécut en ſage fille, tandis

qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuses, auxquelle sa mere la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de sa fille, comme le sont la plupart des meres qui se fient à leurs filles, et qui les croient plus sages qu'elles ne le sont,

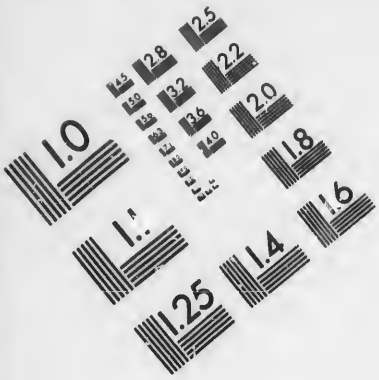
Un jeune homme, qui demeuroit dans une maison voisine, conçut de l'inclination pour Julienne. Il avoit une sœur nommée Thérese, il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maison. Thérese étoit artificieuse et enjouée; elle fut si bien s'insinuer dans l'esprit de Julienne, que bientôt elle la dégoûta de ses anciennes compagnes, en lui disant qu'elles étoient trop sérieuses et trop réservées pour une fille de son âge.

Julienne prit gôut aux conversations de cette jeune voisine qui ne pensoit qu'à se divertir, et qui ne parloit que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à son désavantage. Elle ne pensoit plus qu'au plaisir, à la danse, à lire des romans, à se procurer de précieux habits, à se parer. Elle quitta son confesseur qui la conduisoit saintement, et prit un Confesseur du goût de Thérese, qui étoit un homme

qui la laiſſoit vivre à ſa fantaiſie. Pour avoir de quoi fournir à ſa vanité et à ſes intrigues, elle déroboit à ſa mere, qui ne ſe défioit pas d'elle et en accuſoit ſa ſervante.

Les voiſines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir ſa mere. Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur répondit de quoi ils ſe mêloient, que Julienne étoit honnête fille et ſans reproche. (Tel eſt l'aveuglement des meres, qui fermant les yeux ſur les déſordres de leurs enfans, ne voient pas ce que toute le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertiſſe). Cette mere, idolâtre de ſa fille, fut punie comme elle le méritoit ; Julienne devint ſi arrogante et ſi fiere, que cette mere commença à pleurer amerement ſur les complaiſances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux ſur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne : (car les enfans rébelles à leurs peres et meres ſont punis tôt ou tard ;) Un jour de fête étant parée plus qu'à l'ordinaire, elle ſortit malgré ſa mere pour aller avec Thereſe et ſon frere à une prome-



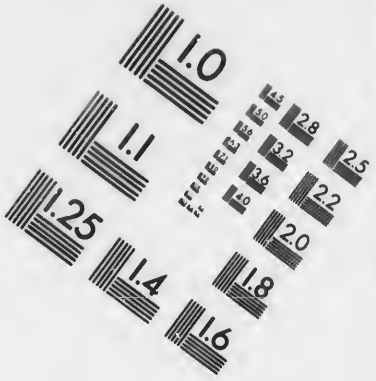
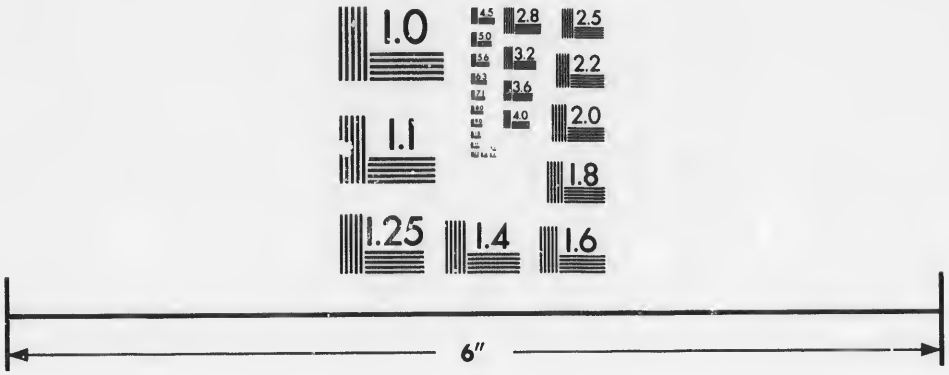
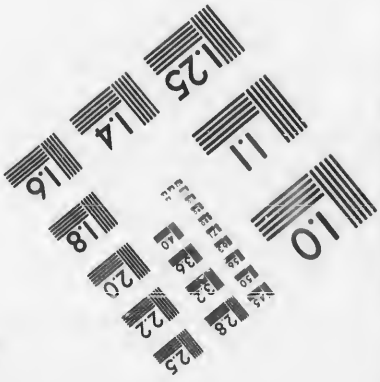


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

nade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piquure d'une mouche envenimée, ou par quelqu'autre accident. Quelques momens après elle prit mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa mere; son visage enfla d'une maniere si horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner plusieurs coups de lancette, qui lui défigurèrent tout le visage. Julienne se fit apporter un miroir, et aussitôt qu'elle vit son visage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle poussa un grand cri: Ah Ciel! est-ce donc là ce visage que j'ai tant paré, et sur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés!

Tous les remedes furent inutiles, il fallut se résoudre à mourir. Sa mere eut le courage d'annoncer cette nouvelle à sa fille; quoi! ma chere mere il faut que je meure, lui répondit Julienne; je suis jeune, j'étois il n'y a que deux jours en bonne santé, et il faut aujourd'hui que je meure! je le mérite bien à cause des chagrins que je vous ai causés. Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, ma chere mere, c'est de veiller sur la conduite de ma petite sœur, afin qu'el-

le ne ſe perde pas comme moi. Je vous ſupplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction. Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mere en verſant des larmes; je vous pardonne: je prie Dieu de vous faire miſéricorde, et de me pardonner le peu de ſoin que j'ai eu de votre conduite, elle lui fit enſuite recevoir les ſacremens.

Ses anciennes et ſages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne auſſitôt leur préſenta la main, et leur dit: ſi j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne ſerois pas dans les troubles où je me trouve; je vous demande pardon du ſcandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thé[illegible]ſe étoit dans la chambre: ah! lui dit Julienne, que penſes-tu à préſent de l'état où tu me vois? Je voudrois bien ne t'avoir jamais fréquentée: je vais mourrir, tout eſt paſſé pour moi; et quand tu ſeras dans l'état où je ſuis, que penſeras-tu de tant de jours que nous avons paſſés dans la vanité et dans les joies du monde? Que tu as fais de tort à mon ame! j'aurois toujours été ſage et innocente ſans toi. Je n'ai plus de tems pour mieux vivre;

mais je fais à Dieu de tout mon cœur le ſacrifice de ma vie pour expier les péchés d'une jeuneſſe que j'ai ſi cruellement paſſée. Crois-moi, ma chere amie, prends exemple ſur moi; peut être bientôt ſeras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens toi des dernieres paroles d'une amie qui va paroître au jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parloit ainſi, Thereſe conſternée pleuroit amerement et s'étant jettée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba panchée ſur ſon lit, et ne ceſſa de ſanglotter, juqu'à ce que Julienne eût expiré.

Profitez de cet événement: toutes les circonſtances en ſont inſtructives pour les jeunes gens, et pour les peres et meres. Apprenez avec quelles perſonnes vous devez converſer. Julienne ſe perd dès qu'elle fréquente une compagnie mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du travail, et de l'emploi du temps.

I. IL n'y a point de deſordres dont l'oiſiveté ne puiſſe être la cauſe. Elle eſt, dit S. Bernard, *l'égoût de toutes les penſées dangereuſes, la nourrice de la volupté,*

la meurtriere des vertus, la mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, le réceptacle du péché; Elle eſt enfin, dit le St. Eſprit, *la maitreſſe qui enſeigne tous les vices.*

Peut-on, ſans verſer des larmes, voir ce vice funeſte ſi répandu parmi les jeunes gens? on voit la plupart, ſurtout dans les villes, vivre dans la fainéantiſe, et ne s'appliquer à aucune occupation ſérieuſe. Les jeux, les promenades, les cajolleries, les ajuſtemens, les danſes, le dormir: voilà preſque toute leur vie et l'occupation de leur eſprit.

Et de là combien naiſſent de déſordres? L'ignorance des vérités ſaintes, l'oubli de Dieu et du ſalut. De là les fréquentations, les occaſions de débauche et de libertinage. De là les mauvaiſes inclinations qui croiſſent dans leurs cœurs, comme des méchantes herbes dans une terre inculte, que la main du Jardinier néglige de cultiver. De là enfin ce fonds de pareſſe et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et qui fait que les vices contractés par l'oiſiveté, les rendent incorrigibles pour le reſte de leur vie.

O plût à Dieu qu'il fût auſſi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens,

qu'il eſt aiſé d'en faire voir les effets. Mais ce mal a tellement aveuglé leur eſprits, et gagné leurs cœurs, qu'ils ne veulent pas même le connoître. *O pareſſeux*, dit le Sage, *juſqu'à quand dormirez-vous, quand vous éveillerez vous de ce profond ſommeil de l'oiſiveté qui vous tient aſſoupis, qui vous conduira à une extrême indigence, et aux plus grands malheurs?*

II. Pour vous préſerver de ce vice, faites les réflexions ſuivantes.

1. Conſidérez que tous les hommes ſont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt ſolemnel, dès la naiſſance du monde. Si vous menez une vie oiſive, vous réſiſtez à la volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Qu'elle raiſon avez vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais diſpenſé perſonne?

Si les hommes ſont obligés au travail pendant toute la vie, ils le ſont encore plus dans la jeuneſſe. Premierement, parce que ſi à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement juſqu'à la mort. Secondement, parce que le temps de la jeuneſſe eſt le plus propre pour cultiver l'eſprit. C'eſt dans ce temps qu'on peut ſe rendre ca-

able d'apprendre les vertus, les ſciences, les arts et les profeſſions qui doivent occuper le reſte de la vie. Si ce temps eſt une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le temps perdu ne revient plus, mais il y a cette différence, que le temps perdu dans les autres âges n'a pas de ſuites ſi fâcheuſes; au lieu que le temps perdu dans la jeuneſſe eſt plus irréparable, et a des ſuites plus funeſtes.

2. Penſez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le tems de votre jeuneſſe, lorſque vous vous trouverez ſans talens, ſans éducation, ſans intelligence pour les affaires, ſans eſprit et ſans établiſſement. Vous ne le croyez pas à préſent; mais vous le ſentirez un jour, et vous en pleurerez.

3. Si vous perdez le tems, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable, toute votre vie vous ſera miſe devant les yeux; et le premier article du compte qu'on vous demandera, ſera l'emploi que vous aurez fait de votre jeuneſſe. Dieu vous fera voir tous les déſordres qui ont ſuivi cette perte du tems; l'ignorance où elle vous a jetté; les péchés et les vices dans leſquels elle vous a précipité; tous les talens dont elle

vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches? et à quelle condamnation faudra-t'-il vous attendre?

4. Combien d'ames à préſent dans les enfers reconnoiſſent que la cauſe de leur damnation vient d'avoir mal employé le tems de la jeuneſſe? Si elles pouvoient eſpérer un ſeul moment du temps que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'obtenir, et pour l'employer utilement? eſt-il poſſible que leur repentir ne vous touche pas? Faites vous ſage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles ſont tombées.

O mon fils! je vous conjure donc par l'amour que vous devez avoir pour votre ame de fuir l'oiſiveté, comme un des plus grands obſtacles à votre ſalut. Pour l'éviter, ſouvenez-vous de deux choſes. La premiere eſt de vous appliquer à ce que vous devez apprendre, et d'embraſſer de bon cœur les ouvrages et les exercices qui vous conviennent dans votre jeuneſſe.

La ſeconde, ne ſoyez jamais oiſif. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une maniere convenable à votre condition, ou à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la priere, ou

à l'écriture, ou à quelque exercice qui soit utile. Le démon ne cherche que l'occasion de vous trouver fainéant pour vous surprendre. Pour éviter les piéges de l'ennemi, suivez cet avis de S. Jerôme: *Vivez de telle sorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une chose pénible, mais comme un saint exercice qui vous est ordonné de Dieu, et comme un moyen de salut. Offrez-le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur qu'il le bénisse, et qu'il le fasse réussir à sa gloire.* Pendant vos occupations, entretenez votre esprit de saintes pensées en élevant souvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne soit pas sans mérite. Faites ce qui vous est commandé; et occupez-vous, selon la volonté de ceux qui ont l'autorité sur vous. Chantez dans le travail, selon l'avis de S. Paul, les louanges de Dieu, et quelques cantiques édifiants, et n'y chantez jamais de chansons profanes et dangereuses.

CHAPITRE XXXII.

Les Jeunes Gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du salut se sert pour perdre les ames, c'est la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réussir et faire tomber dans ce piége, le démon inspire aux jeunes gens cette fausse idée, que la vertu est méprisée, et qu'on se moquera d'eux, s'ils se donnent aux exercices de piété. Par cet artifice il leur rend la vertu odieuse et étouffe en eux les desirs du salut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchans que les autres.

O combien d'ames le tentateur a-t-il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du *qu'en dira-t-on ?* Pour vous prémunir contre cet écueil, servez-vous des réflexions suivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en servant Dieu ? y a-t-il donc quelque chose de plus honorable que d'être à son service ?

L'on tient à honneur de servir un Prince de la terre, et vous rougiriez de servir le Roi du Ciel ! quel étrange aveuglement ! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une chose qui est mauvaise et indigne de soi ; de maniere que si vous rougissez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaise, comme indecente ou indigne de vous : quel renversement d'esprit !

2. Devant qui rougissez-vous ? ce n'est que devant les méchans et les mondains. Mais les discours des insensés, et les railleries de ceux qui ont l'esprit gâté, doivent-ils vous empêcher de plaire à Dieu ? Ne savez vous pas qu'ils n'ont point d'autres regles de jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous mépriſent, c'est parce qu'ils haïssent la vertu ; *car le service de Dieu est en exécration au pécheur,* dit le Sage, *les insensés détestent ceux qui marchent dans le chemin de la vertu et qui craignent Dieu.* Devez-vous vous mettre en peine de ce que penseroient de vous les insensés et les libertins ?

3. Que si l'estime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'estime

des personnes sages ? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette estime, ce seroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompense, *Si je cherchois à plaire aux hommes*, disoit S. Paul, *je ne serois pas serviteur de J. C.* Néanmoins le monde doit savoir que vous pratiquez la vertu, parce que vous devez édifier le monde. *Qu'on voye vos bonnes œuvres*, dit le Sauveur, *afin que votre Pere céleste en soit glorifié.* Avoir honte de faire le bien, c'est avoir honte d'appartenir à Jesus-Christ.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougissent de son service. *Celui qui rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement* ; c'est-à-dire, qu'il ne le reconnoîtra point pour un des ses Elus. O mon Dieu ! être rejeté du nombre de vos Elus ! De quelle confusion seront couverts au jour du Jugement ceux qui auront eu honte de vous servir ? Quel désespoir ! quel accablement, lorsque leurs péchés seront exposés à la vue de tout le monde ; lorsque pour la honte qu'ils auront eue de la vertu, ils seront abandonnés à l'opprobre, et accablés d'une confusion

éternelle devant les Anges et les Saints ! *Je vous exposerai*, dit le Seigneur, *à un opprobre éternel, et à une ignominie qui ne finira jamais.*

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre esprit contre cette funeste honte, et ce respect humain, qui n'est qu'une imagination des esprits foibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, sans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Mépriſez leurs mépris, mocquez-vous de leurs moqueries, laiſſez railler et parler les insensés, et mettez-vous au dessus de tout, pour faire votre devoir, pour contenter Dieu, et vous sauver. C'est une grande folie de préférer l'estime de hommes à votre salut, et de complaire à un petit nombre desprits mal faits, pour déplaire aux personnes sages, aux Saints et à Dieu même. Pesez bien cette reflexion.

CHAPITRE. XXXIII.

Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.

IL y a trois principaux artifices par lesquels le démon seduit les hommes et sur tout les jeunes gens, dans la tentation.

I. Le premier de ses artifices renferme trois piéges. 1. Il empêche de connoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il présente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'est. 3. Il grossit la difficulté d'y résister et la fait regarder comme insurmontable.

O que le tentateur est trompeur dans ces trois piéges ! car, 1. le mal qui est dans le péché, est plus grand que tous les autres maux. 2 La douceur du péché n'est que d'un moment, elle est suivie de chagrins, de remords, et souvent de désespoir. 3. La peine et la difficulté d'y résister ne dure pas longtemps ; et quand on les surmonte, elles sont suivies de consolation, elles font mériter le Ciel, et souvent nous délivrent de plusieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laisser aveugler par l'ennemi de votre salut. Quand il vous présente une tentation; regardez aussitôt le mal qu'il vous inspire comme un grand malheur. Ne considerez pas le plaisir qu'il vous offre, et qui passe comme une ombre ; mais pensez au regret et aux remords qu'il vous laissera dans l'ame, et aux châti-

mens dont il sera puni. Ne regardez pas la peine et la difficulté d'y résister, qui durent si peu ; mais la consolation et le mérite qui vous en resteront. Si vous agissez de la sorte, la tentation se dissipera, et votre cœur sera en paix.

II. Second artifice. Le démon séduit les jeunes gens dans la tentation, en leurs remettant cette pensée dans l'esprit : *Je me confesserai de ce péché, j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle présomption, on se livre dans une fausse assurance au crime. Quoi donc, si vous pensiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas ; et parce que vous espérez de lui le pardon, vous osez l'offenser sans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchans, parce que Dieu est bon ; vous l'offensez, parce qu'il pardonne ; ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage ?

III. Le troisieme artifice du tentateur pour séduire les jeunes gens, c'est qu'après les avoir fait succomber, il leur met dans l'esprit qu'il leur est impossible de résister dans la suite, afin que dans

cette pensée ils s'abandonnent au mal sans retenue.

Pauvres aveugles, pourquoi croyez-vous à l'esprit du ténébres ? Ne savez-vous pas que la miséricorde de votre Sauveur est infinie ? qu'il a repandu son sang pour retirer votre ame du péché et de la mort ; qu'il vous tend les bras ; qu'il vous rappelle : *Mon fils, revenez à moi, et je vous pardonnerai* ? Ne savez-vous pas enfin, qu'il vous offre son secours, et qu'avec la grace vous pouvez tout, et que si tant de personnes plus jeunes et plus foibles que vous, se sont relevées de leurs chûtes, et se sont sauvées, vous le pouvez de même ?

La priere, la fréquentation des Sacremens, les avis d'un bon confesseur, vous préserveront de tous ces piéges de l'ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

1. LA premiere faute dans laquelle on tombe, quand on a de frequentes tentations, c'est de s'inquiéter ; et après avoir résisté quelque temps, de perdre courage, croyant qu'on ne peut résister. Illusion des plus à craindre, parce que

le découragement donne de grands avantages à l'ennemi du salut.

La Ville de Béthulie étant assiégée par Holopherne, les principaux de la Ville se mirent en prières avec le peuple, pour obtenir de Dieu leur délivrance mais voyant que Dieu ne les exauçoit pas aussitôt, ils résolurent de livrer la Ville, et de se rendre, si le secours ne venoit pas dans cinq jours. La chaste Judith, avertie de cette résolution, les en reprit, et leur dit : *Qu'êtes-vous donc, vous qui tentez ainsi le Seigneur ? est-ce donc là un moyen d'attirer sur vous sa bonté ? c'est plutôt mériter sa colere et sa vengeance. Quoi, vous déterminez un temps à la miséricorde de Dieu, et vous lui fixez un jour pour vous secourir ! prenons des mesures plus prudentes. Faisons pénitence, demandons sa miséricorde avec larmes, et attendons son secours avec humilité.*

Je vous en dis de même, mon fils, lorsque vous vous inquiétez, et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu : car c'est vous défier de sa grace, et vous exposer à tomber dans les plus affreuses tentations et dans les plus grands désordres. Ayez

courage, ayez patience dans la tentation; et espérez que la grace de Dieu ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez le premier. Persévérez courageusement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands Saints ont été tentés comme vous; et plus que vous. S. Paul, ayant demandé à Dieu la délivrance de ses tentations, le Seigneur lui fit cette réponse: *Ma grace te suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* C'est en effet dans la tentation que la vertu est éprouvée; c'est alors que nous faisons connoître notre courage, notre fidélité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, si vous n'aviez point de tentations et de combats à soutenir.

II. La seconde faute que font plusieurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement! pour avoir été une fois vaincu, se rendre entierement à son ennemi? Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plusieurs autres! Après avoir perdu la grace de Dieu, coutinuer à l'irriter en restant

dans le péché, au lieu de l'appaiſer promptement en retournant à lui ?

Les Iſraelites s'étant aſſemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fuſſent beaucoup plus forts en nombre, furent défaits à la premiere et à la ſecond bataille, mais ils ne perdirent pas courage : ils vinrent devant le Tabernacle pleurer, jeûner, prier, et offrir des ſacrifices : ils reprirent enſuite les armes et allerent au combat, où ils remporterent la victoire.

Comportez vous de la ſorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu, mais ſe relever promptement, recourir à Dieu, gémir ſur votre chute et ſur votre miſere, implorer la miſericorde du Tout Tuiſſant, et le ſecours de ſa grace. Il faut que le regret d'avoir été vaincu, vous excite à réſiſter plus fortement dans la ſuite, et que vos chutes vous ſervent à vous tenir plus ſur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jerôme, que je vous donne ici pour modele, a été attaqué plus fortement que vous ne le ſerez jamais ; et

c'eſt, peut-être, celui de tous les ſerviteurs de Dieu, dont la jeuneſſe a été la plus éprouvée par les tentations.

Après avoir paſsé quelque temps dans le monde, il quitta le ſiecle, et alla à Jeruſalem viſiter les ſaints lieux ; de-là il ſe retira dans le déſert, où il demeura quelques années. Pendant ce temps, malgré ſes auſtérités, il fut agité de tentations d'impureté ſi fréquentes et ſi horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le liſent. Voici ce qu'il en dit lui même, écrivant à Euſtochie. " O combien de fois dans cette vaſte " ſolitude, que les ardeurs du Soleil " rendent inſurportable, les penſées " et les plaiſirs de la volupté ont-ils " troublé et ſali mon imagination ? la " douleur et l'amertume dont mon ame " étoit remplie, me faiſoient chercher " les lieux les plus écartés pour combattre mes tentations et pleurer mes " péchés. Mon corps déjà tout hideux " étoit couvert d'un cilice ; je ne ceſſois de verſer des larmes, et de gémir " la nuit et le jour. Je n'avois point " d'autre nourriture que celle des Soli- " taires de ce déſert, qui ne boivent " que de l'eau, et ne mangent que des " herbes crues, même dans leurs mala-

" dies. Dans ce désert affreux, qui é-
" toit comme une prison où je m'étois
" condamné moi-même pour éviter
" l'enfer ; dans ce désert, dis-je, quoi-
" que je n'eusse d'autre compagnie que
" celle des scorpions et des bêtes sau-
" vages, souvent je me trouvois en pen-
" sées et en esprit aux assemblées des
" Dames de Rome. Les jeûnes me
" rendoient le visage pâle et défiguré ; et
" mon esprit ne laissoit pas d'être brûlé
" de mauvais desirs. Dans un corps
" languissant, et dans une chair qui é-
" toit déjà morte avant moi même, je
" sentois vivre et brûler les flammes des
" plaisirs impurs."

Voilà les tentations de ce grand Saint, et les assauts qu'il avoit à soutenir ; mais écoutez comme ce courageux Soldat de J. C. s'est comporté dans ses combats.

" En ce déplorable état je me jetois
" aux pieds de J. C. ; je les arrosois
" de mes larmes, et je surmontois les
" rébellions de la chair par des absti-
" nences de plusieurs semaines, et il
" m'est arrivé souvent de passer des
" jours et des nuits entières à crier et
" à implorer l'assistance du Ciel, ne
" cessant de prier et de frapper ma

" poitrine, que je n'eusse vu la tentation " et la tempête passées, et que Dieu " par la grace ne m'eût rendu le repos " et la tranquillité." Apprenez de-là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations, et écoutez encore ce qui suit:

Et Dieu m'en est témoin, poursuit il, *après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir prié long temps, les yeux levés au Ciel, enfin je sentois un si doux repos dans l'ame, que souvent il me semblait que j'étois en la compagnie des Anges.*

O quel exemple pour vous animer à résister aux tentations! Il vous apprend trois choses. 1. Que vous ne devez pas vous étonner, de vous voir tenté, puisque ce grand Saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentations si violentes. 2. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations; savoir, par la mortification, par la retraite, par les gémissemens et par la priere humble et constante. En troisieme lieu, il vous apprend la joie et la consolation que Dieu donne à ceux qui ont résisté à la tentation avec courage et avec persévérance.

CHAPITRE XXXV.

Quelle maximes les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.

PRENEZ garde de vous laisser séduire l'esprit par des maximes contraires à celles du salut. Si votre esprit est corrompu par de mauvais exemples, ou par de fausses maximes, votre vie et vos actions le seront de même. *Vous verrez dans Babylone*, disoit le Prophete Jérémie aux Juifs, *des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inspirer de la terreur aux hommes ; prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur : O Seigneur ! c'est vous seul qu'il faut adorer.*

Je vous en dis de même. Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'est à dire, les plaisirs, les richesses, les vanités, la chair et la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la Religion même méprisée ; vous entendrez les maximes que le démon y a introduites : malheur à vous, si vous vous laissez séduire par l'exemple de la multitude !

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J. C. et les vérités éternel-

les. Le monde ne veut pas les connoître ces grandes vérités ; mais elles ne changeront pas pour cela. C'est sur ces maximes et sur ces vérités saintes que vous serez jugé. Pensez y ; imprimez-les dans votre esprit ; ayez y recours contre les exemples et les maximes du monde, et qu'elles vous servent de règle pour votre conduite. Voici les plus importantes, que je vous exhorte de lire souvent.

I.

Le péché est le plus grand de tous les maux.

LE péché mortel fait à Dieu une injure si grande, que tous les hommes et tous les Anges ne sauroient la réparer. Il cause à l'homme plus de préjudice, que toutes les créatures, et que les démons même ne peuvent lui en faire.

La pieuse Reine Blanche, Mere de St. Louis Roi de France, lui disoit souvent lorsqu'il étoit jeune : *Mon fils, je vous aime avec tendresse, néanmoins j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un seul péché mortel.*

Saint Edmond, étant jeune écolier, disoit à ses compagnons, que s'il lui falloit choisir entre le péché et l'enfer, il aimeroit mieux se précipiter dans l'en-

fer, que de tomber dans le péché mortel.

Craignez donc le péché plus que tous les maux de cette vie : craignez même les plus petits péchés, parce qu'un petit péché est toujours un grand mal. Tout péché offense et afflige Dieu.

Il est vrai que le péché véniel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affoiblit en nous son amour. Il n'ôte pas la grace sanctifiante, mais il nous dispose à la perdre. Le péché véniel ne donne pas la mort à notre ame, mais il la rend languissante et malade; et quand on le mépriſe, il conduit insensiblement à la mort. Commettre fréquemment des péchés véniels de propos délibéré, c'est marcher sur les bords de l'abyme, il ne faut plus quelquefois qu'une chute pour nous y précipiter. C'est pourquoi le Saint Esprit nous avertit que *celui qui mépriſe les petites choſes*, c'est à dire, les plus légères, *tombera peu à peu*, dans les plus grandes. Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez des petites fautes, et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penſer ſouvent aux fins dernières.

UN moyen efficace, que le Saint Esprit

nous donne pour éviter le péché, c'est de penser sérieusement à nos dernieres fins : *En toutes vos actions souvenez-vous de vos dernieres fins, et vous ne pécherez jamais.* Ces fins dernieres sont la mort, qui sera le terme de votre vie : le Jugement qui en sera la décision, le Paradis qui en sera la récompense, ou l'enfer qui en sera le châtiment.

Dites donc souvent dans votre cœur, 1. Je dois mourir et peut-être bientôt. Que penserai-je de mes péchés au moment de la mort? Que penserai-je de mes plaisirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil? Que voudrois-je alors avoir fait? Ah! qu'il est consolant au lit de la mort, d'avoir passé sa jeunesse et sa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu!

2. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible, qui me voit, qui m'observe, qui me fera rendre compte de ma jeunesse, et de tous les instans de ma vie. Que lui répondrai-je, lorsqu'il me demandera compte du temps que j'ai perdu, de tant d'instructions et de lumieres dont j'ai abusé; de tant de jours passés dans le jeu et dans la débauche, dans la paresse et dans l'impureté, dans

la galanterie et dans la désobéissance, de tant d'heures employées à parer mon corps et à le satisfaire, de tant d'injustices et de larcins, de tant de rancunes et de juremens? Hélas? que penserai-je de tout cela au Jugement de Dieu?

2. Il y a dans le Ciel une place qui m'est préparée; mais la gagnerai-je en vivant sans amour de Dieu et sans charité pour le prochain, sans patience et sans mortification, en vivant sans piété et sans pudeur? A quoi penserai-je sur la terre, si je ne pense pas à vivre saintement, et à gagner le Ciel? Si je le perds, tout sera perdu pour moi.

4. Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas! où sera ma demeure dans cette éternité? si elle est dans le Ciel, ce sera pour jamais.

Si je ne suis pas encore dans l'Enfer, c'est à Dieu seul j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité? combien d'ames y sont condamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourmens horribles, qui pouffent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y suis pas encore, après avoir commis des

péchés sans nombre ? Mon Dieu ! que deviendrai je, si je ne me convertis pas ?

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins ; leur jour viendra, ou plutôt viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La regle de mes actions doit être la Loi de Dieu, l'exemple et la Doctrine de Jesus Christ, et non pas le monde.

C'EST une maxime dans le siecle : qu'il faut faire comme les autres. On allégue pour raison de sa conduite, *que le monde agit ainsi ; que c'est la coutume ; que c'est la mode de vivre comme les autres vivent.* Cette maxime est fausse et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre regle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même ; il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa Loi pour nous conduire, son Eglise pour nous enseigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la regle et l'unique regle que nous devons suivre. *Nous ne nous égarerons jamais,* dit

S. Jerôme, *en suivant celui qui a dit, qu'il est la voie, la vérité et la vie. Celui qui suit sa Loi, ne se trompe point, et il se sauve. Celui qui suit une autre regle, s'égare et se perd.*

EXEMPLE.

Dans le quatrieme siecle, un jeune homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre par son exemple, de quoi est capable une ame remplie des grandes maximes de la Religion et du salut. Il fut confié dès son enfance, à un grand Seigneur, Officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jerusalem, il demanda permission d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethsémame un tableau de l'Enfer, et fut saisi d'horreur, en voyant tous ce qui étoit représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il demanda à une Dame vénérable, qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices? Ce sont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes pour n'avoir pas observé sa Loi, et pour avoir négligé les moyens de se

ſauver. Doſitée lui demanda ce qu'il falloit faire pour ſe ſauver, et pour n'être point du nombre de ces miſerables. *Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle; et enſuite il ne la vit plus.

Le jeune Doſitée dès ce même jour, embraſſa la pénitence, et paſſoit une grande partie du temps à la priere. Un jeune Seigneur, qui l'avoit accompagné dans ſon voyage, ſurpris de ce changement, lui dit, qu'une vie de mortifications et de prieres ne convenoit point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires. Doſitée connut le piége que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune ſeigneur; et craignant d'échapper le moment de la grace qui l'éclairoit, il s'informa ſécrettement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit? On le conduiſit à un fameux Monaſtere, et il fut préſenté à l'Abbé qui donna commiſſion à S. Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embraſſer la vie ſolitaire: Mon Pere, répondit Doſitée, *c'eſt parce que je veux me ſauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Eh! ne pouvez-vous pas, lui dit le

Saint, vous sauver dans le monde? je le pourrois, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueils, occasions et dangers: à peine Dieu y est il connu; on ne voit souvent parmi ceux qu'on fréquente, qu'une ombre de Religion. Je connois ma foiblesse; j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien risquer dans une affaire de cette importance: *je veux me sauver, quoiqu'il m'en coute.*

Mais, lui dit S. Dorotée, que pensera-t'on de vous à la Cour de l'Empereur, et quelles railleries ne fera-t'on pas de votre changement? Je me soucie peu des discours du monde, reprit le jeune homme: *je veux me sauver*: tout le reste m'est indifférent. Mais quoi, lui dit encore St. Dorotée, aurez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendresse? Je les quitterai, répondit-il, parce que mon ame et mon Dieu me sont plus chers que tout l'univers. Mais mon cher ami, répliqua St. Dorotée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la Cour, pourriez-vous supporter les austérités de la vie solitaire? Mon cher Pere, répondit Dositée,

avec une fermeté au-dessus de son âge, je le ferai avec la grace du Seigneur; je le ferai non seulement pendant une année, mais toute ma vie, (car, après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puisse être, ne sera jamais si longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut; *parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Allez, mon fils, lui dit le Saint en l'embrassant tendrement, Dieu bénira votre dessein. Il assura ensuite l'Abbé que la vocation de Dosithée venoit indubitablement du Ciel. S. Dorotée prit soin de la conduite de ce jeune homme, qui par son obéissance et sa docilité, devint le modele des Solitaires: Il fut attaqué d'un mal de poitrine qu'il souffrit avec une parfaite résignation, et dont il mourut. Dieu lui fit souvent ressentir les consolations qu'il réserve à ceux qui quittent tout pour son service.

O que l'exemple de ce noble Seigneur est bien capable de vous confondre! si vous ne pouvez, comme Dosithée, vivre en Solitaire, vivez au moins en Chrétien. Ce saint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour regle de sa conduite, mais la loi de Dieu. N'ayez point vous-même d'autre regle,

et dites souvent comme Dositée : Je ne fais en ce monde que pour faire mon salut ; *je veux donc me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.

1. La Circoncision étoit parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour être la marque du peuple fidele, et pour le distinguer des autres nations. Le baptême est une cérémonie plus sainte, puisque c'est un Sacrement qui nous donne la grace sanctifiante, et nous imprime le caractere de Chrétien, et d'Enfant de Dieu. J. C. fait paroître ici tout à la fois sa puissance et sa bonté : sa puissance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour donner la grace à l'homme ; sa bonté, qui a choisi un élément si commun, afin que tous les hommes puissent recevoir, avec plus de facilité, ce Sacrement nécessaire, *car il ne veut pas qu'aucun périsse.*

Vous avez été baptisé *au Nom du Pere, et du Fils et du Saint-Esprit.* Au nom du Pere qui vous a créé ; au nom du Fils qui vous a racheté ; au nom du Saint

l'Esprit qui vous a sanctifié, pour vous faire comprendre que par le Baptême vous êtes consacré à Dieu, et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples, et que vous êtes plus obligé de le servir, de l'aimer, et d'être saint. C'est un grand sujet de honte pour un Chrétien, de n'être pas meilleur qu'un payen, mais c'est bien un plus grand sujet de confusion d'être pire que les payens mêmes. Au jugement, quel sujet de condamnation sera-ce pour les chrétiens de voir plusieurs infideles, qui ne connoissent pas Dieu, qui auront été plus chastes, plus tempérans, plus charitables et plus désintéressés qu'eux?

II. Par le baptême, vous avez renoncé au démon et à ses œuvres, aux pompes du monde et à ses vanités; on ne vous a imprimé le caractere d'Enfant de Dieu, qu'à ces conditions. Voilà les promesses et les vœux que vous avez faits à Dieu. Ce n'est donc pas assez d'avoir le caractere de chrétien, il faut encore vivre en chrétien, penser en chrétien, parler en chrétien, agir en chrétien. Si l'on pouvoit vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et sans violence, eut-il été nécessaire que

le Fils de Dieu vint sur la terre pour y souffrir et pour instruire les hommes d'une Religion toute sainte? Il n'y avoit qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment, et comprenez la sainteté de votre condition. Vous êtes Chrétien et Enfant de Dieu: voilà le plus glorieux de tous les titres, ne déshonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miséricorde qui vous a fait naître dans le sein du Christianisme, et fait recevoir le S. Baptême, préférablement à tant de payens qui serviroient Dieu mieux que vous. La grace que vous avez reçue par le Baptême, c'est la grace de l'innocence. Cette grace, qui vous a sanctifié, est un trésor plus précieux que toutes les richesses de la terre, et que vous devez conserver même au prix de votre sang. Un seul péché mortel est capable de vous la faire perdre. Si vous l'avez perdue, pleurez amèrement cette perte, et tâchez de la recouvrer par le Sacrement de pénitence, et par le changement de vie. Chaque année, au moins une fois, par exemple,

à Pâque, ou le jour de votre Baptême, et même plus souvent, allez vous prosterner humblement devant les fonds sacrés pour remercier le Seigneur, et renouveller les promesses que vous lui avez faites au jour de votre baptême.

CHAPITRE XXXVII.

Du Sacrement de Confirmation, et des Dons du Saint-Esprit.

LES Apôtres ont reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Les premiers Fidéles le reçurent par l'imposition des mains des Apôtres ; et aujourd'hui les Chrétiens le reçoivent par le ministere des Evêques, qui ont reçu de J. C. le pouvoir de donner le S. Esprit dans le Sacrement de Confirmation.

Le Baptême nous imprime un caractere qui nous fait enfans de Dieu ; mais la Confirmation nous imprime un autre caractere, qui nous fait Soldats de J. C. et qui nous engage plus spécialement à son service. Nous recevons déjà le St. Esprit dans le Baptême, parce que nous y recevons la grace sanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confirmation, nous recevons le St. Es-

prit avec ſes dons dans une grande plénitude.

Il y a ſept dons du St. Eſprit, les dons de Sageſſe, d'Entendement, de Conſeil, de Force, de Science, de Piété et de crainte de Dieu. Tous ces dons ſurnaturels et divins vous ſont néceſſaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le don de *Sageſſe*, vous fera connoitre les voies et les deſſeins de Dieu dans ſes ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choſes, pour les conduire à leur fin et à ſa gloire. C'eſt la Sageſſe qui nous apprend la nature et les principes des choſes, leurs deſtinations, leurs proportions, leurs propriétés, leurs effets, par rapport aux deſſeins de Dieu. C'eſt cette Sageſſe enfin qui nous fait agir par regle et par raiſon, et qui diſpoſe tout avec ordre et avec meſure.

2. Le don *d'entendement* élévera votre eſprit, vous fera comprendre, autant qu'il eſt néceſſaire, les attributs de Dieu ſes grandeurs et ſes perfections ineffables; vous donnera l'intelligence des grands Myſteres, et (ſelon qu'il ſera convenable à votre état,) l'intelligence des divines écritures et des vérités ré-

vélées. Mais cette intelligence des vérités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la ſoumiſſion de l'eſprit, que par l'étude. C'eſt pour cette raiſon que les ames ſimples et dociles ont ſouvent plus d'intelligence et de lumieres dans les voies de Dieu, que pluſieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre eſprit en punition de leur orgueil. *Revelaſti ea parvulis.*

3. Le don de *Conſeil* vous donnera des lumieres pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler les piéges de l'ennemi; pour prévenir les dangers et les occaſions; pour vous fixer dans vos doutes, dans vos ſcrupules, dans vos perplexités; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous même. Sans ce don de *Conſeil*, on tombe dans l'illuſion; on s'égare ſoi même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de *Force* vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous; pour ſurmonter les difficultés et les tentations, pour réſiſter aux mauvais exemples, aux reſpects humains, aux ſollicitations du monde pour ſupporter nos peines

et vos maux avec générosité et avec grandeur d'ame; pour mortifier votre corps et vaincre vos passions; pour souffrir les railleries, les contradictions, les persécutions et la mort même, s'il le faut, à l'exemple des Martyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez les effets de votre foiblesse, et vous tomberez souvent.

5. Le don de *Science* vous fera comprendre le prix des choses de Dieu; le prix des vertus et de la grace; le bonheur de ceux qui la possedent, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choses d'ici bas ne sont que vanité et néant, et que le salut est la seule chose nécessaire. Sans cette *Science* salutaire, *l'homme est comme un animal qui ne comprend rien dans ce qui est de Dieu.* Cette Science est celle qu'on appelle la Science des Saints, qui leur donnoit de si grandes lumieres dans les choses de Dieu. Science qui est au dessus de celle des Orateurs et des Philosophes, et que Dieu communique aux esprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de simples Artisans et de pauvres Villageoises, qui ont souvent plus de lumieres dans les choses du sa-

lut et dans les voies de la ſainteté, que pluſieurs autres qui ſe croyent éclairés.

6. Le don de *Piété* vous apprendra à conſidérer Dieu comme votre pere; à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la Religion preſcrit. Tout vous paroitra grand et conſolant dans le ſervice d'un ſi bon Maitre. La *Piété* vous fera regarder votre prochain dans Dieu et Dieu dans votre prochain, dans vos parens, dans vos égaux, dans vos ſupérieurs. Elle vous apprendra à conſidérer les événemens de la vie, les biens et les maux comme venant tous de la main de Dieu, à recevoir les uns avec reconnoiſſance, et les autres avec réſignation pour ſon amour.

7. Le don de *Crainte de Dieu*, qui eſt comme la conſommation des dons du S. Eſprit, vous fera appréhender plus que toutes choſes, de déplaire à Dieu, de l'offenſer et de le perdre; il vous fera craindre de vous perdre vous-même, en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, vous inſpirera la conſtance, vous conſervera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans ſa ſainte Grace, ſelon la parole de S. Paul: *c'eſt*

dans la crainte du Seigneur qu'on achève sa sanctification.

II. Voilà les dons précieux que le Saint-Esprit répand dans notre ame dans la Confirmation. O combien sont grands les avantages qu'on retire de ce Sacrement! et combien sont aveugles ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal! et peut-on apporter trop de précautions pour se disposer à recevoir dignement et avec fruit un si grand Sacrement, qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie? Il vous est donc important de profiter des avis suivans.

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grace, préparez-vous quelque tems auparavant par la priere, par de bonnes œuvres et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante préparation; faut il s'étonner, si, après avoir reçu ce Sacrement avec dissipation, on les voit si vuides de l'esprit de Dieu, et si remplis de l'esprit du monde?

2. Chaque année à la Pentecôte, consacrez-vous de nouveau au St. Esprit, pour ne rien faire qui le *contriste* en vous, et pour agir en tout selon ses saintes in-

clinations. Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ſes dons. Hélas! que deviendriez-vous ſi Dieu retiroit de vous ſon eſprit, et s'il vous abandonnoit à vous-meme?

3. Ayez une ſinguliere dévotion au S. Eſprit; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas meme prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne penſée, ſans le ſecours de ce divin Eſprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le ſacrement de Confirmation ſans diſpoſition, ou de perdre la grace que vous y avez reçue, gémiſſez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Eſprit ſanctificateur de produire dans votre cœur cette grace ſanctifiante que vous n'avez pas reçue; ou de la reſſuſciter, ſi vous l'avez perdue; et veillez ſur vous pour la conſerver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe, et de la maniere de l'entendre.

I. NOS Eglises sont la Maison de Dieu, le Paradis du Très-Haut, et sa demeure parmi les hommes. On n'entre qu'en tremblant dans le Palais des Rois; on nose meme à peine y parler sans nécessité. Dans quel respect ne devez-vous donc pas etre dans la Maison de Dieu? Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenances mondaines, par des ris scandaleux, par des regards curieux et criminels; qui n'y viennent que pour parler, pour se faire voir et dissiper les autres? De telles profanations, dit S. Jean Chrisostome, méritent que la foudre écrase ces impies qui osent insulter à Dieu meme, jusques dans sa maison.

Tout ce que vous voyez dans l'Eglise, inspire la saintetè et la vénération. l'Eau bénite doit vous faire souvenir qu'en entrant dans l'Eglise, vous devez tâcher de purifier votre ame, et prier le Seigneur de la laver de ses souillures. Les Confessionnaux nous avertissent que le

lieu ſaint eſt un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour pleurer vos crimes. Les tombes vous font ſouvenir des défunts qui vous ont précédé, et qui vous demandent dans ce ſaint lieu le ſecours de vos prieres. Les tableaux des Saints vous font ſouvenir de ces grands ſerviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir ſervi et loué ſur la Terre. Le ſacré Tabernacle vous fait ſouvenir que J. C. y eſt comme dans ſon Thrône, qu'il eſt votre Dieu et votre Juge.

Comment oſez vous vous diſſiper à la la vue de tant d'objets ſi ſaints? Quelle honte de voir que les Payens et les Turcs ont plus de reſpect dans leurs Temples, que les Chrétiens n'en ont dans les Egliſes du vrai Dieu! on ne connoît qu'une perſonne a de la religion et de la vertu, que lorſqu'elle eſt reſpectueuſe et modeſte à l'Egliſe. On peut dire au contraire, que ceux qui y ſont ſans reſpect, ſont des impies; qu'ils ont peu de religion et peu de foi.

II. C'eſt ſur tout pendant la ſainte Meſſe qu'on doit etre pénétré de reſpect, dans le lieu ſaint. La Meſſe eſt de tous les actes de religion, le plus auguſte et le plus ſaint. C'eſt un ſacri-

fice où J. C. s'immole à son Pere. C'est le même sacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert sur le Calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la Croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la sainte Messe, comme vous eussiez assisté avec la sainte Vierge sur le Calvaire, à la mort de J. C.; vous devez unir vos dispositions à celles qu'avoit cette sainte Mere, lorsqu'on sacrifioit son Fils, et mêler vos adorations avec celles des Anges, qui adorent ce Dieu immolé sur l'Autel : ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C. même, et vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or, J. C. offre sur l'Autel le Sacrifice de son Corps et de son Sang pour quatre fins. 1 Pour rendre hommage à Dieu son Pere ; et c'est pour cela que la Messe est un Sacrifice d'*holocauste* le plus parfait, qui rend plus de gloire et d'honneur à Dieu, que les louanges de tous les Saints et tous les Anges ensemble. 2. J. C. s'offre à la Messe en sacrifice, pour demander pardon à son Pere pour nous : et c'est pour cela

que la Messe est appellée un Sacrifice *propitiatoire*. 3. J. C. offre ce Sacrifice adorable, pour demander à son Pere les graces qui nous sont nécessaires; c'est pourquoi il est appellée un Sacrifice *Impétratoire*. 4. Enfin il s'offre en sacrifice pour remercier Dieu son Pere pour nous de ses faveurs et de ses graces; c'est pour cela que la Messe est appellée Sacrifice *Eucharistique*, c'est-à-dire, un Sacrifice d'action de graces. Proposez-vous ces quatre fins, quand vous entendez la Messe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez suivre. 1°. Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Evangile, humiliez vous devant Dieu dans un profond respect. Couvert de confusion à la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Pretre, qui fait publiquement un aveu de ses fautes au pied de l'Autel, lorsqu'il dit: *Confiteor Deo, &c.* Je me confesse à Dieu, *Qui a peccavi nimis cogitatione, verbo et opere.* Dites avec le Pretre: J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miséricorde, parce que j'ai péché sans nombre par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2°. Depuis l'Evangile jusqu'à l'Élévation de la sainte Hostie, entrez dans des sentimens de foi, pour adorer la suprême Majesté du très haut. A ces paroles du Prêtre, *Sursùm corda*, élevez votre cœur et votre esprit jusqu'au Thrône de Dieu, pour adorer par J. C. ses grandeurs, avec les Anges et les Dominations du Ciel qui l'adorent sans cesse, qui tremblent en sa présence. *Adorant Dominationes, tremunt Potestates.*

3°. Depuis l'Elévation jusqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi, et par l'amour le plus ardent, demandez lui, par son Sang qu'il offre sur l'Autel, les graces dont vous avez besoin. Priez le avec instance, et pour vous, et pour les autres, pour vos parens, pour vos amis, pour les défunts, et pour vos ennemis. Offrez lui vos peines, vos croix, vos actions, votre cœur. Demandez-lui, sur-tout lorsque le Prêtre dit le *Pater*, un esprit de charité pour tout le monde, la délivrance de vos péchés, et la grace de ne pas succomber aux tentations.

4°. A la communion du Prêtre, faites la Communion spirituelle, en de-

ſirant de vous unir à J. C. employez enſuite le reſte de la Meſſe à remercier le Seigneur de ſes bienfaits. Avant que la Meſſe finiſſe, prenez quelques réſolutions, promettez à J. C. de veiller ſur vous le reſte du jour, et de vous corriger de certaines habitudes. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même temps à J. C. ſa bénédiction, avec la grace de lui être fidéle pendant la journée.

5°. Après le dernier Evangile, ne ſortez pas promptement de l'Egiſe, prenez quelques momens pour demander pardon au Seigneur de vos diſtractions et de vos irrévérences. Remerciez le des faveurs qu'il vous a faites: demandez-lui de nouveau ſa protection, implorez celle de ſa ſainte Mere et celle des Saints.

O que de graces ne recevriez-vous pas, ſi vous vous appliquiez à entendre la ſainte Meſſe dans ces diſpoſitions! Malheur à ceux qui aſſiſtent ſans reſpect à un ſi ſaint et redoutable Myſtere, et qui profanent la Maiſon de Dieu par leurs diſſipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du-

Roi d'Asie, entrant fièrement dans le Temple de Jérusalem avec une troupe de Soldats tomberent subitement par terre, saisis de frayeur, et qu'Héliodore fut dans le même tems battu de verges si cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre Onias par ses prieres n'eût intercédé pour lui. O si Dieu par sa bonté ne l'empêchoit ! combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans ses Temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies, qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, qui y scandalisent les Fideles! *Dieu lui même*, dit Saint Paul, *perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zele avec plus de force, que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. S. Ambroise Eveque et Pasteur de la Ville de Milan, fut animé de ce saint zele, lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit : *Où allez-vous ?* Je vais répondit elle, dans le Temple du Seigneur. *On diroit bien plutôt*, répliqua le S. Pasteur, *que vous allez à la danse, ou au spectacle.*

Allez, femme pécheresse, retirez-vous : allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas insulter publiquement à Dieu jusques dans sa maison par votre faste et par votre vanité

On ne devroit entrer à l'Eglise qu'en tremblant, pour pleurer ses fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs de n'entrer dans son Temple, qu'avec crainte : *Tremblez dans mon Sanctuaire.* Et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages entrer dans le lieu saint avec impudence pendant les divins Mysteres. O mon Dieu ! quelle horreur !

CHAPITRE XXXIX.

De la Dévotion à N. Seegneur J. C., et de la Visite du Très-Saint Sacrement.

I. LE premier et principal objet de la Religion, c'est J. C. ; parce que c'est par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages, et parce qu'il est Dieu lui-même. La dévotion à la Mere de Dieu, aux Anges, aux Saints, est une dévotion sainte et nécessaire : mais la dévotion à J. C. est autant élevée au-dessus des toutes les autres dévotions, que Dieu est élevé au dessus de toute

pure créature, parce que J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance et d'amour, que la Ste Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la sainte Messe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inspirer envers J. C., qui est de le visiter souvent dans l'auguste Sacrement de l'Autel. On va en voyage visiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mere de Dieu est spécialement honorée, pour obtenir quelques graces du Ciel, combien plus doit on avoir d'empressement pour aller visiter J. C. le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les graces ?

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir si saint et si légitime, soit négligé ! les Palais des Princes sont remplis de Courtisans ; et les Eglises, les Palais de J. C. sont déserts et abondonnés. Les Rois sont environnés d'Officiers et de Gardes qui leur font hommage ; et on laisse seul J. C. le Roi des Rois. On voit dans la maison des Juges une foule d'humbles Supplians, solliciter des affaires temporelles ; et presque personne ne vient auprès de J. C. le

Juge Souverain, pour le supplier, et solliciter l'affaire du Salut.

Que remporte-t'on de ses assiduités auprès des grands du monde et des Seigneurs de la terre? On n'en remporte souvent que des rebuts; mais J. C. ne rebute personne; sa Maison et son cœur sont ouverts à tous; il reçoit même avec bonté les grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui. *Venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* O mon fils! que de graces, que de consolations et que de force ne recevriez vous pas, si vous alliez souvent visiter ce divin Sauveur, dans son Sacrement d'amour? Jamais vous ne sortiriez de la présence, sans recevoir quelques faveurs, et quelques nouvelles graces.

Allez tous les jours lui rendre vos respects, si vous le pouvez: allez-y du moins les dimanches et les fêtes. Pourriez-vous passer plus utilement ces saints jours, que d'en passer une partie aux pieds de votre Sauveur? N'est-il pas juste d'aller au moins le dimanche pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la semaine, et de lui demander la grace de passer plus saintement la semaine suivante? Vous allez

voir vos amis, pour vous renouveller dans leur amitié, seroit-ce trop d'aller une fois chaque semaine renouveller à J. C. votre amour et votre attachement pour lui?

Allez sur tout lui rendre vos hommages, et le visiter les jours que vous savez qu'il est grièvement offensé; dans les temps où il y a quelques scandales, quelques assemblées de débauches, de danses et de libertinages. Seroit-il possible que, tandis que les mondains se livrent au crime et à la dissolution, J. C. n'aura point de zélés serviteurs, ni de servantes fidelles qui le dédommagent des outrages qu'on commet contre lui? Lorsque vous savez qu'il est offenté, représentez-vous qu'il vous dit ces paroles qu'il adressoit à ses plus fideles disciples: *Eh quoi! voulez-vous aussi m'abandonner comme les autres?* Le Saint-Esprit fait l'éloge du jeune Tobie, qui ne se trouvoit jamais dans les divertissemens puériles de la jeunesse, et qui alloit au Temple adorer son Dieu, pendant que les autres alloient dans les assemblées des impies.

II. Le Démon fera ses efforts pour vous éloigner d'une si sainte pratique. Il vous inspirera qu'il faut faire comme les

autres ; que vous perdez le temps dans ces visites, que vous n'y avez que des distractions et de l'ennui. Ah ! mon fils, prenez grade d'écouter le tentateur. Loin de vous laisser séduire par l'exemple des autres, engagez-les, si vous pouvez, à vous suivre : pouvez-vous les conduire dans une compagnie plus honorable et plus corsolante, que dans la compagnie de J. C. Quant au loisir, vous en avez assez pour d'autres choses ; vous ne plaignez pas le temps que vous employez à vous divertir : pourquoi plaindriez-vous celui que vous employerez à vous sanctifier ? Vous ne vous ennuyez pas avec vos amis : pourquoi vous ennuyeriez vous avec votre Dieu ? O doux Sauveur ! disoit amoureusement à J. C. Ste Thérese en versant des larmes ; " on trouve du plaisir dans les " fades conversations des créatures, et " l'on est assez malheureux pour n'avoir " que du dégoût et de l'ennui dans votre " compagnie."

Ne vous rebutez pas, quoique vous sentiez des sécheresses et de l'ennui dans les visites que vous faites à N. S. Persévérez avec courage ; ces visites saintes qui vous paroissent si insipides et si longues deviendront dans la suite douces.

et agréables. Si vous les continuez, vous éprouverez que les heures passées aux pieds de J. C., ne vous sembleront que des momens, et qu'elles seront pour vous une source de bénédictions et de graces. Si vous n'avez pas le temps de faire de longues visites au S. Sacrement, faites les courtes, mais affectueuses et ferventes.

Allez sur-tout à J. C. lorsque vous avez des chagrins, des embarras, des inquiétudes, des tentations extraordinaires, des affaires difficiles. Vous trouverez auprès de ce divin Sauveur des lumieres, de la force et de la consolation.

Les visites que vous faites à J. C., doivent être réglées par la prudence ou par l'obéissance. Ce n'est plus une dévotion louable, lorsqu'elle empêche ce que vous devez à votre famille, à vos à vos emplois, ou à vos maitres. Il n'est pas temps d'être à l'Eglise, quand il faut être au travail, ou à son ménage, ou à l'étude. Votre dévotion doit céder ici à l'obéissance, et aux devoirs de justice et de charité.

Lorsque, par l'éloignement des lieux, ou par vos occupations, vous êtes empêché d'aller rendre visite à N. S., vous

pouvez pendant la journée réparer ce que vous perdez à ce sujet. Remplacez par des actes d'adoration et d'amour pendant vos occupations, ce que vous ne pouvez pas faire à l'Eglise. Nous devrions sans cesse avoir J. C. dans notre cœur, puisqu'il pense lui-même toujours à nous. Prenez donc la sainte coutume de penser souvent à lui. Dites-lui plusieurs fois le jour : *O mon Sauveur ! je vous adore et je vous aime : je vous donne mon cœur. O Jesus, fils de David, ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas, &c.*

Ste Gertrude répandoit des torrens de pleurs, et passoit quelquefois les nuits au pied des autels, en disant à J. C. : *O Sauveur du monde ! pourquoi les hommes pensent-ils si peu à vous ? Vous pensez continuellement à nous, ô Jesus ! et nous vous oublions !* On a vu des Payens, lorsque les Missionnaires les instruisoient des bontés et des Mysteres de Jesus-Christ, s'écrier : *O que le Dieu des Chrétiens est bon ! et comment peut-on s'empêcher de l'aimer ?* Quel sujet de confusion pour des Chrétiens, qui, loin de l'aimer, à peine pensent à lui.

CHAPITRE XL.

De quoi il faut s'occuper quand on visite le Saint Sacrement de l'Autel.

1. JE ne sais, disent plusieurs, de quoi m'occuper, ni ce que je dois dire à Dieu dans les visites que je fais à J. C. Eh ! vous avez tant de choses à lui dire ! N'avez-vous point de vertus à demander, de vices à extirper, de péchés à effacer ? Vous n'avez ni humilité, ni patience, ni charité. Vous avez des passions, des habitudes, des attaches aux créatures. Vous avez des infirmités, des embarras, des inquiétudes. Vous avez des parens, des supérieurs, peut-être des ennemis. Voilà la matiere de vos entretiens avec J. C., c'est-à-dire, que dans les visites que vous lui rendez, vous devez prier pour vous, prier pour les autres, et lui rendre vos hommages.

1. Pour vous ; exposez-lui les miseres de votre cœur, les plaies de votre ame, et vos péchés ; dites-lui avec confiance et avec simplicité : *Ah, Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Représentez-lui vos habitudes vicieuses, vos tentations et vos dangers, votre attache aux biens et aux plaisirs, qui damnent tant d'ames. *O Jesus ! vous voyez ma foiblesse, mes attaches, et la corruption de*

mon cœur ; soutenez-moi dans votre crainte ; sans votre secours, je suis perdu. Faites-lui le sacrifice de vos chagrins et de vos disgraces, de vos peines et de vos maladies : *Vous etes, ô mon Sauveur ! le Dieu de toute consolation : vous voulez que je souffre, je me soumets à vos ordres ; votre adorable volonté soit faite, et non pas la mienne.*

Ne manquez pas, jeunes gens, de demander souvent à J. C. les vertus convenables à votre âge, l'obéissance, l'humilité, la chasteté, la grace de conserver l'innocence de votre cœur, la grace de ne jamais offenser Dieu mortellement, et sur-tout la grace de connoître votre vocation. Ce dernier avis est très important.

2. Dans les visites qu'on fait au S. Sacrement, il faut prier aussi pour les autres. Si vous avez une famille, recommandez-la à *J. C. Ne permettez pas ô Jesus ! que ces enfans que vous m'avez donnés, soient vos ennemis. Faites, ô mon Dieu, que jamais ils ne vous offensent ; qu'ils ne soient pas réprouvés et séparés de vous dans l'éternité,*

Si vous avez de ennemis qui vous aient fait tort, qui vous aient maltraité, ou parlé mal de vous, regardez-les dans

le cœur de Jesus qui les aime. Priez pour eux, pardonnez-leur de bon cœur pour son amour, et le suppliez de vous pardonner de même.

Si vous avez scandalisé ceux de votre famille, vos voisins, ou quelques autres personnes, conjurez J. C. de ne pas les condamner pour vos péchés, et de leur pardonner les fautes que vous leur avez fait commettre, ou dont vous avez été cause par votre négligence, par vos exemples, ou par vos conseils.

Dans ces heureux momens, que vous passerez aux pieds de J. C.; adressez-lui vos prieres pour la Sainte Eglise Romaine, pour le S. Pere le Pape, pour les prélats, pour tous ceux qui travaillent au salut de ames, pour votre Pasteur, pour votre Pere et votre Mere. Souvenez-vous de prier pour le Roi, pour la paix entre les Princes Chrétiens, pour vos maîtres et pour vos domestiques. Priez sur-tout pour la conversion de tant de Pécheurs qui vivent dans l'aveuglement et dans le crime, et n'oubliez pas les défunts.

II. Afin de vous faciliter ce pieux exercice, vous pouvez dans les visites que vous ferez au Saint Sacrement, ho-

norer et considérer J. C. dans les mysteres de sa vie, selon les différens temps et solemnités de l'année.

1. Considérez le dans les Mysteres de son Enfance. Par exemple, pendant l'*Avent*, adorez Jesus dans le sein de Marie. A *Noël* et jusqu'au Carême, adorez avec les Bergers et les Rois le Saint Enfant Jesus, comme votre Sauveur et votre Dieu, et lui offrez votre cœur.

2. Dans les mysteres de sa vie souffrante. En *Carême*, adorez J. C. qui jeûne rigoureusement dans le désert pour vos péchés, pour vous apprendre la pénitence. Offrez-lui vos mortifications et vos jeûnes. Quinze jours avant Pâque, occupez-vous plus particuliérement des Mysteres de sa Passion ; pleurez en sa présence vos péchés, qui ont été la cause de ses douleurs et de sa mort.

3. Dans les mysteres de sa vie glorieuse. A *Pâque*, adorez J. C. ressuscité, en le priant de vous faire sortir du tombeau de vos péchés, comme il est sorti du tombeau de la mort ; et de vous faire un jour ressusciter glorieusement, pour avoir part à sa gloire dans le Ciel. A l'*Ascension*, adorez-le, montant au Ciel : priez-le de vous faire la grace

d'y montrr un jour et de ne pas perdre la place qu'il va vous y préparer. A la *Pentecôte*, ſuppliez-le de vous envoyer le Saint-Eſprit, et priez cet Eſprit, ſanctificateur de deſcendre dans votre ame, et de vous remplir de ſes dons.

A la *Fête-Dieu*, et pendant l'Octave, tâchez par vos adorations, par vos anéantiſſemens, et par votre amour pour J. C., de reparer les outrages qu'on lui fait dans ce Sacrement d'amour. N'oubliez pas ſur-tout une pratique très-ſainte, qui eſt d'adorer ſouvent le *Sacré Coeur* de J. C. C'eſt par ce Cœur adorable que vous devez rendre à Dieu vos hommages. Uniſſez-vous ſouvent pendant le jour dans vos actions et dans vos peines, à ce Cœur divin qui eſt tout embraſé d'amour pour vous, tandis que vous êtes tout de glace pour lui.

4. Le reſte de l'année, conſidérez J. C. dans ſa vie agiſſante. Adorez-le, tantôt inſtruiſant et nourriſſant les Peuples; tantôt guériſſant les malades, et reſſuſcitant les morts, tantôt rappellant les brebis égarées, annonçant la pénitence, le Royaume de Dieu et le Jugement. Dites-lui, ô Jeſus! qui n'avez fait que du bien aux hommes lorſque

vous étiez sur la Terre, répandez sur moi vos graces. Je suis la plus égarée de vos brebis : rappellez ma pauvre ame, guérissez-la, sanctifiez-la. Donnez-moi, ô mon Dieu ! l'esprit de pénitence, le desir de votre Gloire, la crainte de vos Jugemens et votre amour.

5. Aux Fêtes de la *Sainte Vierge*, aux Fêtes des *Anges* et aux Fêtes des *Saints*, adorez J. C. comme le Fils de Marie, comme le Roi des Anges, et comme le Saint des Saints. Réjouissez-vous des graces qu'il a faites à sa sainte Mere, des graces qu'il a faites aux Anges et aux Saints. Remerciez J. C. de vous avoir donné la plus puissante, la plus tendre et la plus sainte de toutes les Meres dans la personne de cette incomparable Vierge. Remerciez-le de vous avoir donné un Ange, une si noble Créature, pour avoir soin de vous. Remerciez-le de vous avoir donné, dans la personne des Saints et dans vos patrons, des Intercesseurs qui prient pour vous. Demandez-lui la grace d'imiter leurs vertus, et d'être un jour avec eux dans la gloire.

Vous pouvez vous servir utilement de ces pieuses réflexions, selon les différens tems de l'année, ou selon les besoins de

votre ame. Si une penſée vous touche, occupez-vous-en ſouvent, et ne paſſez pas légèrement d'une occupation à une autre.

Au reſte, quand on aime J. C., on trouve aſſez de ſujets pour s'entretenir avec lui. Si néanmoins vous vous trouvez dans la ſéchereſſe, ſi votre eſprit ne vous fournit rien pour dire à N. S., ne vous rebutez pas, tenez-vous en ſa préſence avec humilité. Quoique vous ne lui diſiez rien, il voit le fond de votre cœur, il ſait pourquoi vous etes là, c'eſt aſſez. Les amis, quand il ſont enſemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J. C., écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorſque dans la ſéchereſſe de votre eſprit, il vous ſemble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez-vous de faire la priere du pauvre Publicain : *Seigneur, je ſuis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Une courte affection, un ſeul acte ſouvent répété, eſt une excellente priere. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la viſite du Saint Sacrement et dans l'Oraiſon ſont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de

nos infidélités ; mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette sainte action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

I. Lorsque les Juifs se révolterent contre les ordres du Prophete Samuel, ce saint homme gémissant amérement devant Dieu sur leur aveuglement : *Prophete*, lui dit le Seigneur, *ce n'est pas toi qu'ils ont outragé, mais c'est moi même qu'ils ont rejeté* ? C'est donc outrager Dieu, que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le Seigneur a dit : *Celui qui vous méprise, me méprise.*

Et pourquoi ? parce que, dit S. Jean Chrysostôme, *les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, ils sont ses Lieutenans et ses Ministres.* J. C est le Pasteur par excellence ; le Docteur, l'Evêque et le Sanctificateur de nos ames, *il*

est le Souverain Sanctificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les ames par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel : pouvoir qui est audessus de celui des Anges mêmes. Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes*, disoit S. Paul, *les Ambassadeurs de* J. C., *et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Voilà leur pouvoir en ce monde ; mais un jour leur pouvoir sera encore plus glorieux. L'Evangile nous dit : *Que les Ministres du Seigneur*, (ceux qui auront le bonheur d'etre du nombre des Elus) *seront un jour assis sur des Thrones pour juger les Nations.* Bien plus : *Ne savez-vous pas*, disoit S. Paul, *que nous jugerons les Anges mêmes ; et à plus forte raison le monde.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous mépriſez ceux qu'il a lui même honorés de tant de priviléges. Vous vous croiriez of-

fensé, si on mépriſoit un de vos domeſtiques, si on touchoit à votre chien, parcequ'il vous appartient; et cependant vous ne craignez point de toucher à la réputation, aux droits légitimes et à la perſonne d'un Prêtre qui appartient à Dieu, qui eſt ſon officier et ſon Miniſtre. Si Dieu vous commande d'avoir tant de reſpect pour les Puiſſances de la Terre, il vous ordonne d'en avoir encore plus pour les Prêtres. *Humiliez votre tête devant les Grands du monde*, dit l'Ecriture: *mais humiliez votre ame devant un Prêtre.* Eccl. 4.

Cependant quel reſpect a-t on aujourd'hui pour eux? Ils ſont mépriſés et haïs; et ſouvent, c'eſt parce-qu'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles, on en parle, on en murmure, on reléve comme des crimes leurs moindres imperfections; on empoiſonne meme quelquefois juſqu'à leurs intentions les plus droites. " O Chrétiens ingrats! *s'écrie S. Jean* " *Chryſoſtôme*, eſt ce-là la reconnoiſ- " ſance des ſervices qu'ils nous rendent? " N'eſt-ce pas par les mains des Prêtres " que vous recevrez la rémiſſion de vos " péchés, la réconciliation avec Dieu? " Ne ſont-ce pas les Prêtres qui offrent

" pour vous le Sacrifice, qui vous don-
" nent le Corps et le Sang de J. C., qui
" vous instruisent, qui rompent à vos
" enfans le pain de la divine parole, qui
" vous annoncent le Royaume de Dieu,
" qui prient pour vous, et qui vous ou-
" vrent le Ciel ?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres personnes consacrées à Dieu ne vécussent pas saintement, et menâssent une vie mondaine, malheur à eux ; ils seront sévèrement jugés et sévèrement punis de Dieu ; mais, nonobstant cela, il ne vous est pas permis de les mépriser ; vous devez au contraire cacher leurs défauts, et n'en point parler. J. C. ne nous en a t-il pas donné l'exemple ? Il a souvent prêché contre les vices des Pharisiens ; mais jamais il n'a dit un mot des péchés des Prêtres en particulier, ni des Pontifes. Lom de-là, il les a publiquement honorés, et il a commandé qu'on les écoutât et qu'on les crut. J C. connoissoit les mauvais desseins de Judas ; cependant il l'honora toujours ; et dans le temps même que ce perfide le trahissoit, J. C. l'embrassa, l'appella du mon d'*Ami*, et tout cela, dit S. Ambroise, pour marquer le respect

que J. C. avoit pour le ſacré caractere de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas étoit honoré.

Quoique les Prêtres ſoient hommes comme les autres, il ſont cependent élevés audeſſus des autres par leur dignité et par le caractere qui les conſacrent à Dieu. La vie d'un Prêtre et des perſonnes conſacrées à Dieu, doit être toute ſainte ; mais quand même un Prêtre ne ſeroit pas ſaint, et qu'il ſeroit auſſi indigne que Judas, il ne laiſſe pas d'etre toujours un miniſtre du Seigneur ; et ſi vous touchez à ſon honneur, à ſes droits légitimes, à ſon miniſtère, ou à ſa perſonne, Dieu eſt ſenſiblement offenſé. *Quiconque touche à mes Pretres,* dit le Seigneur, *il me touche à la prunelle de l'oeil.* C'eſt pour cela que Dieu ſi ſouvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

Les Juifs furent ſouvent châtiés de Dieu ; ils furent meme pendant ſoixante et dix ans captifs et eſclaves en Babylone. L'Ecriture nous apprend, que c'étoit parce qu'ils avoient mépriſé leurs Prêtres. Si l'on voit aujourd'hui tant de calamités, n'eſt ce point pour punir le mépris qu'on a pour l'Egliſe, pour la

parole de Dieu, et pour les Ministres du Seigneur.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la Religion, à l'hérésie et à l'incrédulité. Il n'y a ordinairement que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les Ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de ses Ministres, et qui méprisent les Prêtres et les Pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé; et de permettre, par un redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans Sacremens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont mépriséspendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et sur tout pour vos pasteurs. Vous en avez besoin votre pendant vie, vous en aurez besoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent; faites ce qu'ils vous conseillent; croyez ce qu'ils vous enseignent. Si, par malheur, un Pasteur étoit suspect dans sa doctrine,

s'il n'étoit pas uni au chef de l'Eglise Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous par les exemples suivans du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie sœur de Moyse, ayant murmuré contre son frere, en disant: *Qu'avons-nous besoin que Moyse nous prêche? N'en savons-nous pas autant que lui? Ne diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu?* Moyse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une maniere exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre, dont elle seroit morte, si Moyse n'eut prié pour elle. Dieu, en considération de Moyse son fidele Ministre, la guérit, et lui pardonna; mais à condition qu'elle seroit séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable, ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Osias fut si puissant, qu'il avoit une armée de plus de trois cens soixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de la prospérité, il voulut encore s'élever jusqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens sur l'Autel. Le Grand Prêtre Azarias l'en reprit, et lui dit : *Prince, il ne vous est pas permis d'entreprendre ainsi sur l'office et sur le droit des Prêtres qui sont consacrés à ce ministere.* Le Roi voulut lui résister, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lépre honteuse, qui lui dura jusqu'à la fin de sa vie. Si Dieu traite ainsi un puissant Roi qui résiste aux Prêtres, comment traitera-t'il les particuliers qui les méprisent.

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture sainte nous rapporte, que les Juifs accompagnant l'Arche d'alliance, ayant passé à pied sec le fleuve du Jourdain, pendant que les eaux étoient miraculeusement suspendues, Dieu commanda à Josué, pour l'honneur dû aux Prêtres, de faire ôter de ce fleuve douze grosses pierres, sur lesquelles les Prêtres avoient posé leurs pieds, en portant l'Arche d'Alliance, et de les

placer dans un lieu distingué à la vue du Peuple, afin qu'elles fussent à jamais un monument du respect qui est dû au Sacerdoce, et un mémorial des bienfaits reçus de Dieu par le mimistere des Prêtres. Dans ce temps-la le Sacerdoce, qui étoit si honoré, n'étoit néanmoins qu'une figure et une ombre de celui d'aujourd hui ; combien donc devroit-on à présent respecter les Prêtres, qui ont un caractere bien plus auguste et bien plus saint, que celui des Prêtres de l'ancienne Loi ?

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puissans Rois qui aient jamais été, allant contre Jérusalem avec son armée pour en massacrer les Prêtres, et détruire cette Ville, le Grand Prêtre Jaddus alla au-devant de lui, révêtu de tous les ornemens de sa Dignité. Aussitôt qu'Alexandre le vit, qu'il fut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un si profond respect, qu'il mit pied à terre, se prosterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même se faisoit adorer

comme un Dieu, s'abaissât si profondément devant un homme qu'il avoit résolu de faire mourir. Parménion son Favori lui en ayant demandé la cause: *Ah!* s'écria Alexandre, *ce n'est pas Jaddus que j'ai adoré, mais c'est le vrai Dieu dont il est le Prêtre; je reconnois et j'adore le Dieu Eternel dans la personne de son Ministre et je lui rends cet honneur comme à Dieu même.* Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les Ministres du Très-Haut.

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disoit souvent, que s'il voyoit un Prêtre, ou une autre personne sacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui même le couvrir de son manteau Impérial pour la cacher. Il avoit une grande raison de penser ainsi, parce que les libertins se servent des fautes des Prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a; et les libertins s'en servent pour décrier la Religion et l'Eglise de J. C. qui en est innocente. C'est en décriant

les perſonnes ſacrées et les Paſteurs que l'Héréſie fait tant de progrès: *Dès qu'on s'en prend au Paſteur*, dit l'Evangile, *les brebis du troupeau ſeront bientôt diſperſées.*

L'Empereur Théodoſe avoit rendu de grands ſervices à la Religion, mais ayant eu le malheur de commettre un crime qui ſcandaliſoit ſes peuples, S. Ambroiſe ſon Paſteur et ſon Evêque, l'en reprit publiquement, et lui refuſa l'entrée de l'Egliſe L'Empereur pour ſon excuſe allégua que David avoit commis un ſemblable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon: il eſt vrai, lui lui dit le Saint Paſteur, *mais puiſque vous l'avez imité dans ſa faute, imitez-le auſſi dans ſa pénitence.* Théodoſe, tout grand Prince qu'il étoit, ſe ſoumit à cette ſére correction de ſon Paſteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et des ſimples particuliers qui ſe choquent, lorſqu'un paſteur a la charité de les avertir de leurs défauts, ou des déſordres de leurs familles, et qui oſent leur réſiſter en face? Gardez vous bien, mon fils, de tomber dans ce déréglement; écoutez la voix d'un Paſteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait ſon devoir; ne regardez ni ſes défauts

ni sa naissance, ni sa personne ; mais regardez son caractere, sa dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XLII.

Des Jeux et des Divertissemens.

LA récréation est nécessaire à ceux qui s'appliquent à un travail assidu, ou à une étude sérieuse ; la récréation prise dans un jeu honnête et dans un divertissement modéré, est plus convenable aux jeunes gens, et plus proportionnée à leur âge. Le jeu et le divertisement ne sont donc pas contraires à la vertu ; mais, pour être innocents, il doivent avoir les conditions suivantes, qui regardent le temps, la maniere, la substance, et la fin du jeu.

I. Quand au *Temps*, on y doit garder la modération. Si on emploie trop de temps à se divertir, ce n'est plus une récréation, mais une occupation. Or il est indigne de l'honnête homme et du Chrétien, de se faire une occupation du divertissement et du jeu. Ce ne seroit plus relâcher son esprit ; mais le dissiper ; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la santé. N'em-

ployez jamais à nous divertir, le temps que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état; ni le temps que vous devez au soin de votre famille, aux Offices de la Paroisse et au Service de Dieu, ce ne seroit plus un divertissement, mais un désordre.

N'est-ce pas en effet un grand désordre et un scandale, de voir des jeunes gens se divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres sont assemblés pour adorer Dieu dans les Conférences de piété, dans les Congrégations et dans les Offices publics? De les voir, avec un esprit dissipé, entrer dans le saint Lieu, au milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la piété des Fidèles? Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces saintes assemblées, en sortant étourdîment du jeu, l'esprit rempli de dez, de boules et de cartes?

II. Quant à la *Maniere* de jouer et de se divertir, il faut éviter deux choses: l'attache et le péché. 1. Il faut se divertir et jouer sans attache. Les jeunes gens se passionnent aisément pour le jeu, et cette passion est d'autant plus à craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excés, leur fait

perdre le temps, les occupe, les fait penser continuellement aux moyens de se divertir. Cette attache les rend incapables d'une occupation utile et sérieuse. Les applique t'on au travail ils ont l'esprit au jeu.

I. Jouez donc sans attache, mais aussi sans péché. Ne vous livrez jamais en jouant, ni aux juremens, ni aux contestations, ni aux emportemens de colere, c'est la marque d'un esprit mal élevé. Evitez la fourberie et le mensonge, et ne trompez personne au jeu. Bannissez de vos récréations et de vos divertissemens les paroles libres et à double sens, les airs passionnés et les chansons obscènes, dont tout Chrétien a horreur, qnaud il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la *substance* des divertissemens et des jeux, il faut faire attention à deux choses. I. Ne jouez jamais qu'à des jeux permis et innocents, et non point à des jeux défendus, à des jeux de hasard. Regardez comme des divertissemens pernicieux et défendus, certains jeux de main, avec des personnes de sexe différent. Les bouffonneries et les badinages indécens qui se glissent dans ces sortes de jeux avec le sexe, ne sont ni chastes, ni inno-

cens, et ſont ſouvent très-criminels. Une fille qui a de la modeſtie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne liſons point dans l'Hiſtoire des ſiecles, que de ſaintes femmes et des filles chaſtes ſe ſoient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2. Il eſt plus louable de jouer et de ſe divertir dans ſa famille, que dans les aſſemblées, parce que les aſſemblées des jeux ſont ordinairement dangereuſes. Une perſonne qui a de l'honneur, ne ſe trouve point à jouer dans une aſſemblée où l'on admet toutes ſortes de joueurs. Les aſſemblées nocturnes, où l'on joue en maſque, ſont des abominations que les loix condamnent, que la Religion réprouve, et qui devroient couvrir de confuſion ceux qui s'y trouvent, s'il leur reſtoit encore quelque ſentiment de Chriſtianiſme. Un Chrétien doit ſe divertir en Chrétien, et non pas en Payen.

IV. Quant au motif et *à la fin* du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'eſprit et ſoutenir ſa ſanté, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de ſa condition, et de ſervir Dieu : toute autre fin

est blamable. Jouer précisément et uniquement pour le plaisir de se divertir, c'est sensualité. Jouer par intérêt et pour gagner, c'est avarice et cupidité. Jouer pour se faire estimer, pour passer pour habile Joueur, c'est une sotte vanité. Jouer pour faire la débauche, c'est intempérance et scandale. Jouer, parce qu'on n'a rien à faire, et seulement pour passer le temps, c'est oisiveté et fainéantise. Qu'un homme est à plaindre, quand il n'a point d'autre occupation que le divertissement et le jeu! A-t'il donc oublié que Dieu ne nous a pas mis au monde, et qu'on n'est pas Chrétien pour se divertir; mais pour pour travailler, pour faire pénitence et gagner le Ciel? Passer la vie à se récréer, à jouer et à rire, c'est une vie inutile, une vie réprouvée de Dieu. *Malheur à vous*, dit J. C., *qui riez, qui avez vos plaisirs et votre consolation sur la terre.*

C'est sur ces quatre avis que vous devez régler vos divertissemens et vos jeux. Ajoutons-en un autre, qui est de ne point jouer avec des libertins, des querelleurs et des impies, ni dans les lieux suspects, ni malgré vos parens, vos maîtres ou vos pasteurs. Si vous jouez de l'argent, que ce soit en petite

quantité, et seulement pour égayer le jeu; et jamais au préjudice de ce que vous devez aux Pauvres, et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à personne, et que vous seriez riche, vous ne devez point exposer au jeu des sommes considérables.

O que tous ces avis sont importans! combien de gens sont tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés! Prenez donc garde, jeunes gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attache. Cette passion vous feroit perdre tous sentimens de Dieu, et vous entraîneroit dans de grands désordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blasphêmes, les larcins, les profanations des saints jours, et les duels mêmes, sont les funestes suites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va jusqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ses divertissemens et ses jeux, désolera sa famille, ruinera sa femme et ses enfans; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaisir. O Dieu! se faire un divertissement et un plaisir de perdre son ame, son honneur, son temps et ses biens; est ce passion et aveuglement? Non, c'est quelque chose de pis; une fureur, une fascination, une espece d'en-

sorcellement, qui possedent par leur malice l'esprit des joueurs, et qui leur fait regarder comme un divertissement innocent, une occupation et un excés, que tout homme raisonnable regarde comme un crime.

Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme qui jouoit, s'étant emporté a des juremens et à des blasphêmes horribles, fut subitement emporté par le démon à la vue de ses compagnons.

EXEMPLE.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici d'autres exemples. Le théâtre du monde ne fournit que trop de scènes et d'histoires tragiques sur ce sujet. Combien de meurtres, de querelles et de scandales à l'occasion du jeu? Combien de fortunes tombées, de familles pedues, de parentés déshonorées et désolées par les jeux!

CHAPITRE XLIII.

Des Repas et de l'Intempérance.

IMITEZ les Saints, qui prenoient toujours leur nourriture dans la caainte du Seigneur. Souvenez-vous que Dieu est présent à vos repas; et qu'il vous observe. Pour prendre ses repas saintement

il faut trois choſes : bénir la nourriture qu'on doit prendre ; manger et boire avec tempérance ; remercier Dieu.

I. Il faut dire la bénédiction de la table. 1. Pour imiter le Sauveur qui en prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de graces. 2. Pour empêcher les piéges et les maléfices du démon qui infecte quelquefois les alimens, et qui s'en ſert pour exciter les tentations. 3. Pour rendre la nourriture plus profitable. C'eſt en vain que vous mangez pour ſoutenir votre ſanté, ſi Dieu ne donne ſa bénédiction à votre nourriture. Il y a des perſonnes qui mangent peu, et ſe portent bien ; d'autres mangent beaucoup, et ſe portent mal. Dieu bénit les alimens des uns, et ne bénit pas de même les alimens des autres.

II. On doit prendre ſes repas avec tempérance, et obſerver les regles ſuivantes. 1. Autant qu'on le peut, régler l'heure de ſes repas ; et ne manger pas à toute heure, ſelon les caprices et la fantaiſie de ſon appétit. Les filles ſurtout ne doivent point s'accoutumer à rechercher à manger des friandiſes, ni manger à la dérobée et en cachette. Une fille ſujette à ſa bouche, ſera bientôt ſujette à d'autres vices. La gour-

mandiſe et la vanité ſont deux écueils du ſexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicateſſe, mais ſe contenter de ce qu'on nous préſente. S'il n'eſt pas de notre goût, ſouvenons nous du fiel que J. C. goûta ſur la Croix; et faiſons à ce Dieu pénitent, le ſacrifice de notre ſenſualité.

3. Il ne faut pas trop manger; ce qui ne ſuffit pas à la gourmandiſe, peut ſuffire à la néceſſité. L'excès dans la nourriture, affoiblit les forces du corps et celles de l'eſprit; ce qui a fait dire à un ancien; *que la gourmandiſe en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité, en mangeant, eſt la marque d'une perſonne qui a peu d'éducation, et qui eſt immortifiée. Il faut ſuſpendre l'activité de ſon appétit, ſoit pour ſa propre ſanté, ſoit pour augmenter le mérite de cette action.

III, Pendant le repas, on doit s'occuper à de ſaintes penſées, et ne pas oublier l'ame en nourriſſant le corps. 1. Il faut de temps en temps élever ſon cœur à Dieu et ſe priver de quelque choſe par mortification. Si vous avez

de quoi vous raſſaſier. penſez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus ſages que vous qui n'ont pas le néceſſaire.

2. Faites part à quelque pauvre voiſin, ou à quelque malade, du ſuperflu de votre table ; à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faiſoit tous les jours ôter quelques mets de ſa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et ſi vous n'avez pas de quoi vous raſſaſier, il faut conſidérer que devant Dieu vous ne méritez qne le peu qu'il vous donne ; ou plutôt que vous ne méritez rien ; et qu'après avoir péché, nous ne méritons que des châtimens.

4. Souvenez-vous dans vos repas, du jeûne du Fils de Dieu, qui paſſa quarante jours et quarante nuits dans le déſert ſans aucune nourriture ; et qui ſouffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de ſerviteurs de Dieu, et de Servantes de J. C., qui ſont d'une ſanté plus délicate que vous, et paſſent néanmoins leur vie dans le jeûne et la pénitence. Souvenez-vous de tant de ſaints et de tant d'hommes illuſtres, riches et puiſſans, qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et

passé leurs jours dans l'abstinence et l'austérité. Souvenez-vous que votre corps est un ennemi qu'il ne faut point flatter; et que si vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, si vous êtes pauvre, faites au moins de nécessité vertu; rendez votre abstinence méritoire en la rendant volontaire, et souffrez votre indigence, dans un esprit de pénitence. Telles sont les pensées dont on peut s'occuper dans ses repas.

IV. Lorsque vous mangez en compagnie ou en festin chez autrui, observez ces trois avis que le S. Esprit vous donne dans le 31 chapitre de l'ecclésiastique. 1. *Ne témoignez pas de l'empressement et de la joie, en voyant la bonne chere.* 2. *Mangez et buvez avec modération, sans précipation et sans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Cessez à bonne heure, et retirez-vous des premiers pour faire connoître que vous avez de l'éducation et de l'honneur.* Evitez la médisance dans ces compagnies. S'il y a quelque médisant ou mauvais plaisant, faites-le taire, si vous en avez l'autorité, du moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous, si la bienséance le permet.

Si vous donnez à manger à autrui

chez vous, à vos parens, ou à vos amis, ſuivez ces régles. 1. Ne le faites pas ſouvent, parce que ce ſeroit une débauche, plutôt qu'une ſainte ſociété. 2. N'y faites pas trop de dépenſe, parce que ce ſeroit orgueil ou vanité. 3. Ne forcez perſonne à boire ou à manger; parce que ce ſeroit indiſcrétion, intempérance et péché. 4. N'y employez jamais les temps des Offices, et ne reſtez pas long-temps à table, parce que ce ſeroit un ſcandale. 5. Enfin n'invitez pas à votre table les débauchés, parce que vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop vous le répéter), ne vous adonnez pas au vin. Ecoutez ces paroles du S. Eſprit : *Le vin pris ſans modération, abrége la vie du corps, ne cauſe que de l'amertume dans l'ame, irrite le coeur ; il eſt la ruine de l'homme, et fait apoſtaſier les ſages.* C'eſt à-dire, que quand on prend habituellement du vin ſans modération, on perd ſon honneur et ſes biens, on perd la foi et la crainte de Dieu, on perd la grace, on perd le Ciel, on perd ſon ame, on perd ſon Dieu. Il faut etre bien aveugle et bien endurci, ſi on n'eſt pas touché de ces vérités.

Jeunes gens, il vous eſt facile de ne

pas prendre l'habitude de l'ivrognerie; mais si vous contractez cette habitude honteuse, elle deviendra par votre malice, un mal presque sans remede. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'Enfer. Il peut se convertir; mais par sa malice, il ne le voudra pas, J C. n'a point de plus grands ennemis que les ivrognes; parcequ'un ivrogne est capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien de plus dangereux, que de s'accoutumer à des petits excès de vin; insensiblement on en prend l'habitude, et souvent il arrive qu'on est ivrogne et scandaleux, sans savoir qu'on est tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de différence entre l'ivresse et l'ivrognerie: on peut être ivre par accident, sans être ivrogne. Le saint homme Loth tomba une fois par surprise dans l'ivresse, sans qu'il fut ivrogne.

Si vous aimez à boire long-temps et beaucoup; si vous êtes fort et puissant à table; si vous dépensez votre nécessaire à la table et au vin; si vous y employez souvent le temps qui doit être destiné au travail; si vous fréquentez habituellement les tavernes et les caba-

rets du lieu de votre domicile ; ſi vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire que de boire et de manger, vous êtes dans la claſſe des ivrognes ; et etes dans un état bien dangereux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes de votre lieu ou de votre voiſinage, comme une choſe indifférente. Quand vous fréquentez habituellement le cabaret du lieu de votre réſidence, vous faites un péché qui renferme pluſieurs circonſtances aggravantes ; vous déſobéiſſez à vos parens qui vous le défendent, et qui en gémiſſent : vous déſobéiſſez à vos Paſteur et à l'Egliſe qui vous le défendent ; vous déſobéiſſez à Dieu que vous le défend, parceque Dieu vous défend l'occaſion prochaine du péché et la déſobéiſſance à vos Supérieurs. Combien de péchés à la fois, ſans compter le ſcandale que vous donnez à votre famille et au public ; ſans compter l'injuſtice que vous faites d'employer à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos peres et meres, &c.

VI. Les perſonnes du ſexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il

leur eſt plus pernicieux qu'elles ne penſent, parce que, dit S. Thomas, il irrite leurs paſſions. Une fille ou une veuve qui s'adonne au vin, perd ſa réputation, ſa fortune et ſon ame. Une femme ſujette à ce vice, ſe perd elle-meme, déſhonore ſa famille, rend ſon époux malheureux et le ruine.

Les perſonnes du ſexe adonnées à l'intempérance, ſont dans un état bien déplorable, puiſqu'elles ont la malice de déguiſer ce vice dans leurs confeſſions, de vivre dans le ſacrilége, et de reſter ainſi dans un danger prochain de damnation. Leur aveuglement eſt ſi profond, qu'elles ne voient point et neveulent point voir le malheureux état de leur conſcience. Leur malheur eſt bien grand, mais il n'eſt pas ſans remede. Pour ſortir de cet état, il faut abſolument qu'elles déclarent à un Confeſſeur toutes leurs foibleſſes, et toutes les ſuites dans leſquelles le vin les a entraînées. Le Confeſſeur aura pitié d'elles ; mais il eſt néceſſaire qu'elles ſuivent exactement ſes avis. Une des plus dangereuſes, et des plus ordinaires tentations du démon c'eſt de leur faire croire que le vin eſt néceſſaire à leur ſanté.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grace à Dieu de ſes bienfaits. Vous ſauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remercioit pas d'une aumône que vous lui devez ; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne ſi libéralement, ſans vous la devoir ? Profitez de la nourriture pour ſervir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne à l'offenſer.

EXEMPLE.

Il y a des perſonnes qui s'imaginent, que pour ſe faire honneur dans les repas qu'ils donnent, il faut forcer les conviés à manger et à boire ; c'eſt manquer d'éducation. Le Roi Aſſuérus penſoit bien autrement. Ce grand Monarque fit un jour un feſtin aux grands Seigneurs de ſon Royaume ; et l'Ecriture Sainte loue ce Prince, de ce qu'il n'y avoit perſonne à toutes les tables qui forçât les autres à boire.

AUTRE EXEMPLE.

L'Exemple ſuivant vous apprendra la différence qu'il y a au lit de la mort, entre un riche qui eſt nourri dans la molleſſe et la bonne chere, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Evangile dit qu'un homme riche faiſoit tous les jours grande chere, tandis que les pauvres mouroient de faim. Il y avoit auprès de ſa maiſon un pauvre voiſin, homme de bien, nommé *Lazare*, ſi pauvre et ſi abandonné, qu'il eut été content, non pas d'avoir les reſtes de ce riche, mais ſeulement les miettes qui tomboient de ſa table. Foible ſecours qui lui fut refuſé. Sa miſere ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune aſſiſtance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ſes délices, et fut dans le moment enſeveli daus l'Enfer. Lazare mourut auſſi, et fut porté au Ciel dans le ſein d'Abraham. Le Riche, au milieu des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel dans le ſein d'Abraham. *Ah !* s'écria-t'il, *Pere Abraham, ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare pour me donner quelque ſoulagement ; dites lui de tremper ſeulement ſon doigt dans l'eau, et d'en laiſſer tomber une goutte ſur ma langue ; car je brûle éternellement dans ces flammes.* Abraham lui répondit: " Souviens-toi " que pendent ta vie tu as vécu dans " les plaiſirs et dans la bonne chère ; et " que Lazare au contraire a vécu dans

" les maux, dans la patience et le jeûne;
" il eſt donc juſte que Lazare ſoit main-
" tenant dans les plaiſirs et les conſo-
" lations, et que tu ſois à préſent dans
" les tourmens." Voilà la fin des ſenſuels et des gens de table et de plaiſirs.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut rien voir de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir juſqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Auguſtin, d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé de fréquenter le Cabaret, retournant un jour de ce lieu de débauche, plein de vin, eut l'impudence d'attaquer ſa mere qui étoit enceinte, la ſollicita à un crime honteux, et voulut meme lui faire violence; Cette femme fit des efforts ſi violens pour ſe défendre, qu'elle fit une fauſſe couche, et mit bas ſon fruit. Ce malheureux ivrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ſes ſœurs, qui aima mieux ſe laiſſer poignarder par cet indigne frere, que de conſentir à un tel crime. Le pere étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ſes mains dans le ſang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'égorgea. Il poignarda encore une de ſes ſœurs, qui voulut pren-

dre la défenſe de ſon pere. O Ciel ! que d'horreurs et de crimes !

S. Auguſtin, qui avoit déjà prêché deux fois ce jour là, ayant appris cette triſte nouvelle, aſſembla une troiſiême fois le peuple, et monta en chaire pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le déteſtable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet pouſſa des ſoupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorſqu'on entendit le récit de ces tragiques avantures. Apprenez ici de quoi un ivrogne eſt capable, et qnoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes auſſi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin eſt dangereux, puiſqu'il peut porter un Chrétien à des crimes ſi exécrables.

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple ſuivant ſervira tout à la fois d'inſtruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui ſont des ivrognes.

Sainte Monique, mere de S. Auguſtin, faillit à ſe perdre par le vin dès ſa plus

tendre jeuneſſe. A l'âge d'environ 12 ans, elle eut la curioſité d'en goûter par ſenſualité ; ſouvent même elle épioit les momens pour en prendre en ſecret. La ſervante y prit garde, et lui ayant réproché cette honteuſe gourmandiſe, la petite Monique en eut tant de confuſion, qu'elle en pleura long temps. Elle s'en confeſſa, (ce qu'elle n'avoit pas encore oſé faire), et jamais elle ne retomba en pareille faute : elle vécut enſuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande ſainte.

Elle épouſa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils, qui fut auſſi débauché, que ſon pere. Elle ſouffrit avec douceur et avec patience les duretés de ſon mari, et apprenoit à ſes amies, qui avoient des maris débauchés, à ſouffrir et à prier pour eux. Elle pleura long-temps les péchés de ſon époux et de ſon fils ; et après dix-ſept années de larmes, de pénitence et de prieres, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples, 1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être ſujets à leur bouche, autrement ils riſquent à ſe perdre.

Qu'un ivrogne eſt un pécheur bien

malheureux, parce qu'il eſt aveugle et ne ſe connoît pas, et parce qu'il eſt volontairement incorrigible, en mépriſant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'eſt pas par les reproches et par les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne : mais par le ſilence, la patience, et la priere, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas, Dieu vous regarde et vous obſerve, et que vous devez les prendre avec reſpect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillés et Aſſemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, &c.

I. LE Saint-Eſprit nous avertit, *que celui qui péche aime les ténébres, et fuit la lumiere*, parce que les ténébres ſont plus favorables aux deſſeins du démon. C'eſt pour cela que les aſſemblées et les entrevues de différent ſexe, qui ſe font la nuit, ſont les plus pernicieuſes à la jeuneſſe.

Lorſque ces aſſemblées ſe font en public, la licence, les diſcours libres et ſouvent l'impudence y regnent avec plus de ſcandale. Lorſque ces entrevues ſe

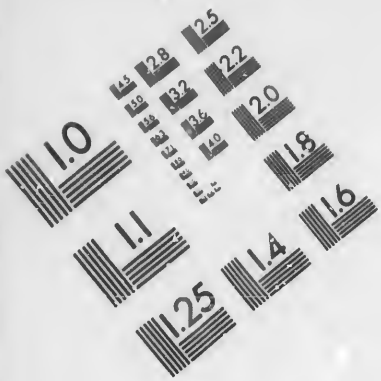
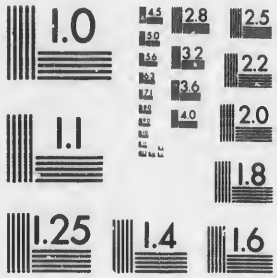
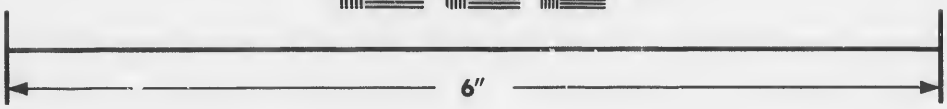
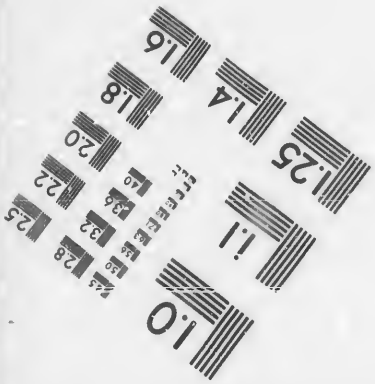
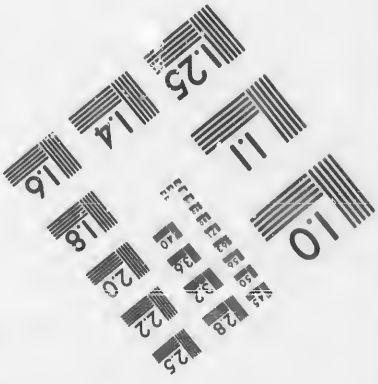


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement ; les familiarités indécentes, les gestes dissolus, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires ; de sorte qu'un jeune homme ou fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeunes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces assemblées des deux sexes. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre pere, de votre mere, ou de vos maîtres, vous serez en assurance ; mais si vous sortez pour aller à quelque rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et où leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement, changé, il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu Une fille de même, quelque vertueuse qu'elle paroisse, si elle fréquente ces veillées, elle sera bientôt sans respect pour ses pere et mere, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée

de ses vanités, sans piété et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les desirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les peres et meres ne doivent donc point souffrir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils s'apperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les peres et meres négligent ce point de leur devoir, ils en répondront à Dieu.

II. Il faut dire à peu près la même chose des promenades avec les personnes de different sexe, et seul à seule. Saint Jerôme, à qui Dieu avoit donné tant de lumieres, défendoit aux meres de laisser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés et enjoués, et de leur laisser parler ou sourire, crainte qu'en conversant familiérement avec eux, leurs cœurs innocens ne prissent des impressions dangereuses. Ce Saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille chrétienne de se pro-

mener le jour ou la nuit, en secret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet des libertés familieres, et des paroles de tendresse, qui ne tendent qu'à ébranler et à souiller le cœur ? Qu'eût-il pensé de ces indignes meres, qui voient de tels abus dans leurs enfans, qui les souffrent et qui les approuvent ? Peuvent-elles ignorer que toutes les pensées, les regards et les désirs qui souillent l'esprit et le cœur des jeunes gens dans ces occasions, retombent sur la conscience des peres, des meres et des maîtres qui les permettent ? Pour ce qui est des Confesseurs et des Pasteurs qui ne disent rien sur de semblables désordres, comment se justifieront-ils devant Dieu.

Dire que c'est la coutume dans les Villes de donner le bras et de se promener ainsi avec différent sexe, c'est alléguer l'usage du monde dont les maximes et les coutumes ne sont pas conformes à l'Esprit de J. C. S. Paul de sa part ne dit-il pas: *Ne vous conformez pas aux coutumes du siécle.*

Dire qu'on n'a ni mauvaise pensée, ni mauvaise intention dans ces sortes de promenades, c'est une excuse dont se servent ordinairement ceux là memes

qui ont le cœur le plus gâté, et qui souvent ne sont remplis que d'idées impures, sans y faire réflexion et sans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni pensées ni tentations, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur de la personne qui est avec vous, dont les pensées, si vous en etes l'occasion par votre faute, peuvent souiller votre ame. Je veux supposer meme que vous n'ayez de part et d'autre, aucune tentation ; ne vous exposez vous pas à en avoir, et n'est-ce pas un péche, que de s'exposer par sa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occasion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a soin de son ame, ne se trouvent dans ces sortes d'occasions, qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et des Spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que ces sortes de divertissemens sont condamnés par l'Eglise, par les livres saints, par les maximes des Saints Peres, et par la Doctrine de J. C., qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la priere, l'amour des choses de Dieu et le détache-

ment des vanités du monde. Or, y a-t'il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangereusement ébranlé, où l'on perde plus le goût de la priere, des choses de Dieu et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies ? Ne sont-ce pas là les pompes de monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême ? N'est-il pas honteux à des Chrétiens, qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de se livrer à des divertissemens que les plus sages Payens ont condamnés, comme indignes d'un esprit raisonnable ?

Quant aux danses et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI. de ce Livre : nous ajouterons seulement, que la danse entre personnes de différent sexe, est dangereuse par les circonstances ; qu'elle est souvent criminelle par le péchés de l'esprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danse, ou n'en connoissent pas le danger et le mal, ou ne savent pas leur religion. Dieu la défend, lorsqu'il nous dit par la bouche du Sage, *Eccl.* 9. *Ne fréquentez pas une danseuse, et gardez-vous bien de*

prêter l'oreille à ſes paroles et à ſa voix, crainte de périr par ſes attraits.

3. Que S. Auguſtin a dit : *Qu'il y auroit moins de mal de labourer la terre les ſaints jours de Fetes. que d'aller à la danſe* ; et Ciceron, le plus ſavant des Orateurs Romains, tout Payen qu'il étoit, a dit : *Que perſonne ne va à la danſe, qu'il ne ſoit fou, ou ivre,*

4. Ajoutons à toutes ces raiſons l'Autorité et la Déciſion de la Falculté de Théologie de Paris, qui a déclaré dans ſon Corps de Doctrine : *Que les Comédies et les autres Spectacles ſont défendus; qu'on doit porter le même jugement de ces danſes qui ſont appellées* Bals, *que pour ce qui eſt des autres eſpeces de danſe, elles ſont toutes dangereuſes.* 3. part. art. 3.

VI. Vous direz peut-être, que toutes ces choſes ſont ſelon l'uſage du monde. Je réponds. 1. Qu'il eſt vrai, et que c'eſt pour cela qu'il y a tant de jeunes gens, qui n'ont ni modeſtie, ni retenue, et que tant d'autres, ſous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur ſouillé devant Dieu, parce qu'en vivant ſelon l'eſprit du monde, ils ne vivent pas ſelon l'eſprit de Dieu : 2. Que l'uſage et les coutumes du monde ne vous juſtifient pas ; plus vous les ſuivez, plus vous

exposez votre salut. J. C. vous avertit, que la foule et le grand nombre suivent le chemin de la perdition ; vous exposez donc votre ame, si vous suivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raison, que J. C. a maudit le monde, parce qu'on n'y voit *que scandale, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie.* Vous vous êtes donc trompé, si vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. *Celui,* dit le S. Esprit, *qui aime le monde,* c'est-à-dire, tous les usages et les coutumes du monde, *devient l'ennemi de Dieu.* A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde? A Dieu qui veut vous sauver ; ou au monde qui vous perd ?

Si vous dites qu'il faut quelques divertissemens aux jeunes gens, j'en conviens ; mais il leur faut des divertissemens honnêtes et innocens, et non pas des divertissemens dangereux. *Réjouissez-vous,* dit Saint Paul, *mais réjouissez-vous dans le Seigneur ; qu'on voie toujours en vous de la modestie, parce que le Seigneur est présent.* Imitez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaisir

dans un divertiſſement et dans une compagnie, où votre eſprit, votre cœur et votre ame ſont ſouvent ſouillés, et où vous etes toujours dans le danger d'offenſer Dieu ?

Pour concluſion, que vos divertiſſemens ſoient courts ; ſi le divertiſſement vous ſert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertiſſemens ſoient ſaints, ſans danger pour vous, et ſans ſcandale pour les autres. Ainſi, jeune homme, prenez des récréations honnêtes à quelqnes jeux innocens et modérés, ou à quelques autres exercices, pour délaſſer votre eſprit et votre corps ; mais prenez les dans des familles, ou avec des compagnons édifians. Et vous, filles chrétiennes, prenez vos récréations dans vos familles, ou avec des perſonnes de votre ſexe, qui ſoient des perſonnes ſages et vertueuſes.

EXEMPLE.

On ne connoît ſouvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les aſſemblées de différent ſexe, que lorſque le mal eſt devenu preſque incurable. Un pere en fit une triſte expérience dans la perſonne de ſon fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de ſon pere, parce qu'il étoit

ſage et appliqué à ſon devoir. Il ne prenoit ſes récréations que dans ſa famille, ou avec des compagnons vertueux, du conſentement de ſon pere et de ſa mere. Son pere lui ayant dit un jour, qu'il lui permettoit d'aller ſe récréer chez le voiſin, où il y avoit un bal et une danſe : *Mon chere pere*, répondit Maurice, *je n'ai point de plus agréable récréation que d'etre en votre compagnie : Eh bien, mon fils*, lui dit le pere, *nous irons donc enſemble y veiller ce ſoir.*

Le pere le conduiſit une ſeconde et une troiſieme fois dans ces ſortes de compagnies ; Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'eſprit de choſes qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus ſi appliqué à ſon devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenoit pas. Le Pere s'en apperçut, et lui defendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant ſur le reſpect qu'il devoit à ſon pere, il ne laiſſoit pas d'y aller tous les ſoirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata ; on en parla meme d'une maniere très-dangereuſe à ſa réputation, et le pere en eut des reproches de la part des voiſins : *Eh bien, mon mari*, lui dit

la femme, *vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre fils ; je mes suis toujours opposée à ces sortes de compagnies et de veillées ; je m'en décharge devant Dieu, c'est votre affaire.* *J'ai tort*, répondit le pere, *je devois suivre vos avis ; c'est par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre.* Il fit venir Maurice, et lui défendit de nouveau d'aller désormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse, qu'il continueroit d'y aller, qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il avoit assez d'âge pour se conduire. Le pere, qui ne s'attendoit pas à une réponse si insolente, châtia sur le champ son fils. Correction inutile parce que le pere s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son pere, qu'il sortit et s'engagea dans la Cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cet exemple, jeunes gens : Maurice est sage, tandis qu'il obéit à son pere, et qu'il reste à la maison ; Maurice se dérégle et se perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangereuses et les veillées. Profitez vous-

mêmes de cet exemple, pères et mères; plus vos enfans et vos domestiques ont d'attraits pour les compagnies, d'inclination pour sortir, plus vous devez les retenir et veiller sur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez, ne les perde, et n'attire sur eux et sur vous les châtimens de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeunesse, au sujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profession des Armes.

I. LES Gens de Guerre, Officiers et Soldats, destinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre sûreté, sont véritablement dignes de nos respects, de notre estime, et de notre reconnoissance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puisqu'ils sont toujours près d'exposer leur vie pour le soutien de l'Etat, pour la défense de la Religion? En les considérant sous ce point de vue, nous devons les regarder comme des personnes qui nous rendent les services les plus importans, les aimer et leur rendre service.

On doit un respect plus singulier aux Gens de guerre, dont les mœurs et la conduite sont réglées selon Dieu. On ne

peut disconvenir, que dans la profession des armes, il est difficile de se sauver; qu'il y a de fréquentes occasions de se pervertir, et de grands obstacles à la sainteté. Mais aussi on doit rendre cette justice aux Militaires, que s'il y a parmi eux de grands scélérats sans Religion, et grand nombre de libertins qui se livrent à des désordres criants, il y en a aussi plusieurs qui ont de grands sentimens de Religion, et qui vivent en véritables Chretiens.

Autant qu'on doit estimer un Officier ou un Soldat qui servent Dieu en servant leur Prince, autant doit on avoir d'horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie est déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la société et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le désordre et dans le libertinage, de même que la société de tout autre libertin.

Quant aux Soldats, dont la conduite est reguliere et chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter selon que la bienséance et le service du Roi l'exigent.

Il eſt bien important de donner ici des avis ſalutaires aux perſonnes du ſexe. O ! qu'elles ſont à plaindre dans les lieux où il y a des gens de guerre, déréglés ! il n'eſt point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il eſt voluptueux et paſſionné, n'emploie pour gagner, pour ſurprendre et pour ſéduire une fille. Tantôt comme un loup revêtu de la peau de l'agneau, il eſt complaiſant, rend ſervice dans la famille, fait même le pieux, le dévot ; et toute cette manœuvre n'eſt ſouvent qu'un piège qu'il tend aux perſonnes du ſexe. Tantôt il leur dit de ſe moquer des avis des Paſteurs, et des vérités de la Religion. D'autres fois il leur fait des promeſſes, leur propoſe un mariage avantageux, ſe fait paſſer pour un homme de famille, qui a de grands biens ; produira même des lettres et de faux certificats. C'eſt ainſi que des impoſteurs abuſent de la ſimplicité d'une fille, qui a l'eſprit aſſez foible pour les écouter et pour les croire. Celle qui veut conſerver ſa réputation et ſa pudeur, ne doit point ajouter foi à leur belles paroles, ni craindre leur menaces.

Les peres et meres doivent ici une attention ſinguliere ſur leur filles. Auſ-

ſi-tôt qu'une perſonne du ſexe a été aſſez volage pour écouter une ſeule fois avec complaiſance un homme de guerre artificieux et paſſionné, on peut dire qu'elle eſt preſque perdue. Que doit-on penſer de celles qui ont de fréqnens et de libres entretiens avec eux : et que penſer des meres aveugles qui le ſouffrent à leur filles ? Une femme, une Dame ſe croiroient coupables de permettre à leurs ſervantes des entrevues et des promenades avec un Soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille de s'entretenir, de ſe promener ou de jouer avec un homme de guerre.

III. Au reſte, ſi l'on doit reſpecter les Gens de guerre, ils nous permettront de leur dire, qu'ils doivent auſſi eux-mêmes ſe rendre reſpectables. Quoi de plus mépriſable, de plus bas, que de voir des Soldats et des Officiers qui ſe piquent de bravoure et de grandeur d'ame, prendre des manieres efféminées et dégrader la nobleſſe de leur profeſſion, en folâtrant avec le ſexe ; eſt-ce donc en jouant, en s'amuſant avec une fille, en cajolant une femme, qu'on apprend l'Art Militaire ? Des Soldats énervés par la moleſſe, par la débauche et la diſ-

ſolution, ne ſont guères propres à vaincre l'ennemi.

Les Hiſtoriens nous apprennent que les Troupes d'Annibal, qui juſques-là avoient été victorieuſes, perdirent leur valeur et leur réputation, pour s'être livrées aux plaiſirs, à la fantaiſie et aux délices, dans la Ville de Capoue. On dit à peu près la meme choſe des Officiers et des Soldats du Grand Pompée, qui craignoient bien plus de gâter le teint de leurs viſages, et de voir du dérangement dans leurs cheveux que dans leur Camp, leſquelles furent taillées en en piéces à la bataille de Pharſales.

Les Gens de guerre doivent ſe ſouvenir que le Dieu des armées ne laiſſe pas le vice impuni : que les impudicités, les blaſphemes, et les autres crimes qui ſe commettent dans la profeſſion des armes, attirent tôt ou tard de grands malheurs ſur les armées et ſur les royaumes, et qu'au contraire, Dieu bénit les entrepriſes et les armes de ceux qui vivent dans ſa crainte. Tandis que les Juifs étoient fideles à Dieu, ils étoient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis ; mais avoient-ils commis certains crimes, ils, étoient défaits. Dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme,

les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que dans ces heureux temps, les Soldats chrétiens vivoient saintement.

IV. Les Jeunes gens qui se destinent, ou qui sont destinés pour la guerre, devroient y porter leur innocence, ou du moins y vivre en Pénitens et en Chrétiens. S'il ne veillent sur eux-mêmes, ils s'y perdront infailliblement. La Guerre, dit-on, est une école de tous les vices ; mais elle n'est l'école du vice et du libertinage, que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens se font sanctifiés dans la profession des armes : tels que sont les Maurices, les Géréons, les Victors, les Soldats de la Légion Thébaine, et une infinité d'autres Guerriers, qui ont porté la sainteté et la vertu, jusqu'à sceller leur Foi de leur sang par le martyre. Il n'y a point de plus mauvais Soldat, qui soit plus lâche, plus haï et plus mépriſé, qu'un méchant Chrétien. Il n'y a point au contraire de Soldat plus aimé de ses Officiers, plus respecté de ses camarades, plus fidele à son Prince, et meilleur Guerrier, que celui

qui eſt vertueux et fidele à Dieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne craint ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis importans aux Ecoliers et aux Etudians.

LES vérités et les maximes qui ſont contenues dans ce livre peuvent ſuffire à un Ecolier pour régler chrétiennement ſa conduite. Nous ajouterons dans ce Chapitre quelques avis particuliers, pour lui apprendre à ſe ſanctifier dans ſes études.

I. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, ſont les devoirs envers Dieu, qu'il doit particulierement craindre, invoquer et ſervir dans ſa jeuneſſe, regardant Dieu comme ſon premier Maître, comme le pere des lumieres, comme le principe et la fin de ſes études. Si la carriere des ſciences paroît dans les commencemens épineuſe à un jeune homme, il ne doit pas ſe rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore ſouvent le ſecours de l'Eſprit-Saint, avec une vive confiance, parce que Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans ſa crain-

te, et qui a soin de purifier ses intentions, en lui consacrant son étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu, doit l'engager à élever souvent son cœur vers lui, et s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son ame et se préserver du péché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zele à Jesus-Christ, il entendra, s'il le peut, tous les jours la sainte Messe ; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le Lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui sans respect pour la Majesté de Dieu, sont à l'Eglise, comme sur une place publique. C'est un mauvais presage pour l'avenir, lorsqu'un Ecolier est dans sa jeunesse sans dévotion et sans piété. Qu'un jeune homme est louable, allant en classe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jesus-Christ et lui demander ses lumieres, ou d'aller devant une image de la sainte Vierge pour implorer son secours ! Que de grâces n'obtiendra-t'il pas du ciel, s'il continue dans cette pratique ! C'est aux pieds

de Jesus-Christ, que les plus saints Docteurs et les grands Maîtres des sciences, ont puisé leurs lumieres et leur profonde érudition.

II. Le second devoir d'un écolier qu'on destine aux sciences, c'est une tendre reconnoissance envers ses parens ; reconnoissance qui doit le porter à répondre au zèle qu'ils ont pour son avancement. Combien noire est l'ingratitude d'un Ecolier qui perd son temps, et néglige de seconder les pieux desseins d'un pere et d'une mere qui s'incommodent, qui l'entretiennent à la Ville, qui paient des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établissement convenable ! Quels sujets de chagrins pour des parens, après s'être épuisés pour un enfant et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenses ont abouti à faire un ignorant, un fainéant et un libertin ! Une telle conduite dans un jeune homme, lui attirera tôt ou tard les châtimens de Dieu. Comment reparera-t'il d'ailleurs les dommages et le tort qu'il a fait à sa famille ?

III. Le troisieme devoir d'un Ecolier, c'est le respect, l'amour et l'obéissance qu'il doit à ses Maîtres et à ses Régens. 1. Le respect qu'on doit à

ceux qui nous enſeignent, ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'eſt meme manquer d'éducation que de faire des plaiſanteries ſur leur compte ; et manquer de vertu, que de mépriſer leurs avertiſſemens. 2. Si un Maître doit aimer tendrement ſes Ecoliers, et les regarder comme ſes Enfans, un Ecolier doit réciproquement aimer ſon maître, et le regarder comme ſon pere ; il ne doit donc point le contriſter, il doit même avoir confiance en ſon Maître, lui expoſer ſes doutes, lui demander ſans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. 3. La crainte de Dieu doit inſpirer à un Ecolier la ſoumiſſion : quand il réſiſte à un Maître qui ſe ſert avec modération de l'autorité qu'il a ſur lui, *il réſiſte à Dieu même*, et il péche. Qu'il reçoive les avis de ſon Maître avec docilité, et ſes corrections avec patience ; c'eſt à ſoi-même que l'Ecolier doit s'en prendre, ſi le Maître le traite avec ſévérité. C'eſt une baſſeſſe de cœur dans un jeune homme, et c'eſt vouloir croupir dans ſes vices que de ſe plaindre à ſes parens, lorſqu'il a été juſtement corrigé ; les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de

telles plaintes, et doivent se garder de jamais soutenir un enfant contre son Maître. Un Maître prudent n'est sévére qu'envers ceux qui sont paresseux, indociles et vicieux. On doit présumer que les Maîtres et les Régens sont assez raisonnables pour ménager la foiblesse d'un enfant, pour ne rien exiger au-delà de sa portée, et pour le corriger avec discrétion et charité.

Un Ecolier qui est dans l'étude des hautes sciences, ne doit s'attacher aux opinions de ses Maîtres, qu'autant qu'elles sont conformes aux sentimens et à l'esprit de l'Eglise. S'il a assez d'intelligence et de discernement pour s'appercevoir que son Maître lui enseigne une morale, une doctrine contraire à celle de l'Egiise, ou opposée aux décisions du S. Siége, il droit quitter un tel Maître. Il ne faut pas, dit Saint Paul, *se laisser aller à tout vent de doctrine*:

IV. Le quatrieme devoir d'un Etudiant, est un esprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres Ecoliers, sur tout envers ceux de sa classe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres, les injures, les bouffonneries, les polissonneries, qui sont la marque d'un enfant mal élevé.

Il doit par la même raiſon prendre garde de ne jamais ſuivre l'exemple de ceux qui ne ſont que folâtrer, que s'amuſer à des badinages indécens et à contre-temps. Un Ecolier qui par ſes folâtres amuſemens, ou par malice, diſtrait un Maître et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait il réflexion qu'il péche, que Dieu lui demandera compte du temps qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cauſe à un Maître ? Qu'il eſt beau de voir des Ecoliers imiter le ſaint jeune homme Tobie, dont le Saint-Eſprit a fait l'éloge, en diſant : *Que dans ſa jeuneſſe, il ne fit jamais rien de bas et de puéril.*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre jamais dans les ligues, dans les partis et les diſputes de ceux qui ſont querelleurs, et ſe donne bien garde d'avoir aucun ſentiment de mépris et d'antipathie contre ceux qui ne ſont pas de la même contrée, ou du même Pays ; parce qu'il ſait que devant Dieu, nous ſommes tous freres ; que tous les Chrétiens *ſont enfans de Dieu et freres de Jeſus Chriſt* ; que par conſéquent nous devons, tous comme dit Saint Paul, *nous prévenir mutuellement par des marques d'honnêteté*

et n'avoir les uns pour les autres, *qu'un coeur et qu'une ame.* Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulence, d'effronterie, qu'on voit dans certains Ecoliers, ſont le pronoſtic ordinaire d'un mauvais génie, et font connoître qu'ils ſont mal élevés et bien ignorans ſur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puiſſe faire peine aux autres ; leur rend ſervice et a ſoin de ne ſe broullier avec perſonne. Il ne s'aviſe pas d'accuſer les fautes des autres, ni de faire aux Maîtres des rapports ſur leur compte. Quand un Maître lui donne la commiſſion de prendre garde à certains Ecoliers et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération et dans un eſprit de charité. Si les autres lui font quelques peines, qu'il les diſſimule et qu'il ne diſe rien ; une bagatelle a ſouvent des funeſtes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le ſouffrir, le pardonner, ſe mettre au-deſſus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'eſt pas une gloire de ſe venger, c'eſt meme devant Dieu une baſſeſſe ; c'eſt au con-

traire une grandeur d'ame, que de pardonner avec générosité. Un Ecolier qui sait que quelques-uns des ses condisciples sont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles, devroit par charité tâcher de les réconcilier. Ce seroit encore l'effet d'une louable charité, d'aider ceux qui ont moins de science que lui, qui lui demandent son secours, et leur donner l'intelligence de ce qu'ils ne conçoivent pas. Un Ecolier qui suivra ces avis, sera aimé et respecté : ses exemples de vertu feront impression sur l'esprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers soi-même.

EN rempliſſant ses devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à soi-même. Ainsi, outre ce qui a été dit ci-devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus suivantes ; vertus qui lui sont nécessaires.

1. Qu'il ait un grand attrait pour la chasteté, et un ardent desir d'obtenir cette admirable vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, la singuliere protectrice des ames chastes. Qu'il ait en hor-

reur toute pensée impure, et que jamais il ne souille sa langue par l'obscénité des paroles libres. Etant seul, avec d'autres, étant dans le lit ou au bain, qu'il se comporte toujours avec modestie, parce que le corps du Chrétien *est le Temple du Saint-Esprit.* Que sur-tout il ne fasse jamais lui-même, et ne permette jamais à d'autres sur sa personne, une action indécente et contre la pudeur. *Vos corps,* dit S. Paul, *ne sont pas à vous, ils sont les membres de Jesus-Christ.* Vous devez donc respecter dans vous et dans les autres, *les membres de Jesus Christ même.* Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant? En cette matiere, ce qui ne vous paroît être qu'une bagatelle est souvent un crime énorme. Soyez donc chaste, et fuyez la société de ceux qui ne le sont pas. Un Ecolier qui fréquente un jeune homme qui n'est pas pur et chaste, ou qui demeure avec lui, doit quitter sa compagnie: il faudroit mieux habiter parmi les couleuvres et les scorpions.

Il ne doit pas moins se tenir en garde contre les piéges que le démon peut lui tendre du côté des personnes de différent sexe. Que jamais il n'ait la honteuse foiblesse de se familiariser avec aucune,

ſurtout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de dangers dans ces familiarités, plus c'eſt une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un Ecolier ſe ſouvienne, que celui qui n'eſt pas chaſte étant ſeul, ou avec d'autres ; qu'un Ecolier qui prend l'habitude de cajoler le ſexe, eſt perdu, ou qu'il eſt en danger prochain de ſe perdre. S'il ne ſe corrige, Dieu ſe retirera de lui, et l'aveuglera ſur ſa vocation. O que tous ces avis ſont importans ! combien de jeunes gens ſe ſont perdus pour les avoir négligés ! Liſez dans ce Livre les Chapitres qui traitent de la chaſteté et des moyens de conſerver cette vertu.

II. L'humilité n'eſt pas moins néceſſaire à un Ecolier pour ſe ſanctifier dans ſes études ; ſi vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'eſtime, des applaudiſſemens, votre travail et votre étude ſeront ſans récompenſe devant Dieu : n'ayez point d'autres intentions dans vos études, que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à ſa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'eſprit, ne vous en prévalez pas ; vous les avez reçus de Dieu ſeul qui eſt le *Maître des ſciences* ; témoignez lui votre reconnoiſſance, et

vous humiliez de plus en plus, lui rendant graces des lumieres qu'il vous donne préférablement à d'autres qui en feroient un meilleur usage que vous. Prenez garde que cette science ne vous inspire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins savans que vous. *La science*, sans humilité, est un poison qui corrompt et qui *enfle le coeur*; qui rend l'homme présomptueux, entêté et superbe et qui conduit enfin à l'erreur et à l'héréfie.

Lorsque vous étudiez les hautes sciences, il est louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer sur des matieres, de vous exercer à la dispute; mais que ce soit avec modération, sans emportement, sans clameur, sans opiniâtreté; vouloir l'emporter toujours sur les autres, c'est orgueil. Or souvenez-vous de cette maxime tirée des Livres saints, que celui-là ne fait rien, qui ne fait pas céder et s'humilier. Il est vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur, et qu'on doit soutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidés par l'Eglise; mais on doit toujours les soutenir et les défendre avec humilité et modestie.

En parlant de l'humilité, il n'est pas hors de propos d'avertir que ce seroit

manquer d'humilité, que ce ſeroit même une ſorte de vanité, ſi un Ecolier qui eſt de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oublioit juſqu'à dédaigner ceux qui ſont de moindre condition. Si on eſt d'une plus haute condition, on n'en doit être que plus humble et plus affable envers tous. Un jeune homme eſt même plus mépriſable, quand il ſe laiſſe devancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être au-deſſous de lui.

III. Un Etudiant ne doit pas oublier, que la tempérance, la ſobriété, la modération dans ſes divertiſſemens et dans ſes récréations ſont des vertus néceſſaires à tous les Chrétiens, mais ſur-tout aux Etudians. Les fréquentes et petites parties de débauche, commencent ordinairement le déréglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude, appeſantiſſent ſon eſprit, dérangent ſon temperament et ſa ſanté, lui font manquer ſes claſſes et perdre ſon temps. Diſons la même choſe des promenades à contre-temps, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ſes livres et cahiers, devient pareſſeux

fainéant, dissipé, et reste dans sa honteuse ignorance.

Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux mêmes sont très-imprudens de lui confier de l'argent qu'il faut pour les pensions et son entretien ; ils feront sagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours, qu'un Ecolier qui a de l'argent, en abuse. C'est une occasion de gourmandise et de jeux, à laquelle il ne resiste guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui proposer quelques parties, et de l'entraîner ; il donne dans le piége et se perd.

IV. Il n'est rien que J. C. ait plus recommandé dans l'Evangile, que la vigilance : elle est nécessaire spécialement à un Ecolier, pour trois raisons ; pour conserver son innocence, pour conserver sa réputation, pour profiter du temps. 1. Il doit veiller sur soi pour conserver l'innocence et la pureté de son cœur ; il doit veiller au-dehors, il doit veiller au-dedans. S'il n'a pas soin d'éviter au dehors les occasions du péché, la société de certains Ecoliers libertins, impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, dissolus dans leurs mani-

eres et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et sa grace, contractera des habitudes vicieuses, qu'il portera jusqu'au tombeau. Au-dedans, qu'il veille sur les mouvemens de son cœur, sur les pensées de son esprit, sur les paroles et ses regards. S'il a de secrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre sincérement son intérieur et les plaies de son ame à un bon Confesseur, qu'il lui importe de bien choisir, et d'en suivre les avis.

2. Le Saint-Esprit nous avertit *d'avoir soin de notre réputation.* Un Ecolier doit donc veiller pour conserver la sienne et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irréguliere. Il doit sur-tout s'observer avec vigilance (sans toutefois être hypocrite) dans le temps qu'il est en vacance chez ses parens, chez lui, ou ailleurs. Toute une Paroisse a les yeux attachés sur la conduite d'un écolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paroître de la dissolution, s'il prend des petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son pere et sa mere, s'il traite avec hauteur ses freres et sœurs, s'il ne fréquente pas les

Sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillées dangereuses, et sur-tout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler ; et les discours que le public tiendra sur son compte, lui porteront un jour des coups funestes. Il ne doit pas moins veiller sur soi-même, lorsqu'il est à la Ville, ou dans le lieu de ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde, observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du déréglement, peu de piété et de réserve dans ses manieres, la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le temps de la jeunesse étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'esprit, et pour se mettre en état de correspondre aux desseins de Dieu, un jeune homme doit veiller sur l'emploi du temps et craindre d'en perdre un seul moment. S'il perd le temps, quels seront les reproches de sa conscience, lorsque dans la suite, étant placé dans un Bénéfice, dans un Emploi, ou dans une Charge, il se verra par son

ignorance incapable d'en remplir les devoirs ! Quel compte à rendre à Dieu! Il ſera trop tard pour ſavoir ce qu'on ne ſera plus en état d'apprendre. On voudroit alors avoir mieux fait, mais il ne ſera plus temps ; et l'on ſera d'autant plus malheureux qu'en connoiſſant ſes égaremens paſſés, on ne pourra plus retourner ſur ſes pas. Il eſt donc bien important à un Ecolier de ménager précieuſement, et d'employer utilement le temps de ſa jeuneſſe.

C'eſt pourquoi, un Etudiant qui a de la ſanté, et qui a du zèle pour ſon avancement, ne ſe contente pas du travail qui lui eſt impoſé par ſes maîtres ; il a encore ſoin, après un temps modéré, donné à ſes petites récréations, de s'inſtruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles, ſur des Livres que des perſonnes éclairées lui conſeilleront. Mais qu'il prenne garde de ſe livrer à la dangereuſe curioſité de lire des livres qui traitent d'aventures galantes, ou qui ſont contre la Religion et contre l'Egliſe. Il n'y a déja que trop d'autres occaſions de ſe gâter l'eſprit et le cœur, ſans chercher le poiſon dans les mauvais Livres. On conſeille même à un

jeune homme qui sort des classes de cultiver sa mémoire en apprenant tous les jours quelque chose par cœur, et le répétant souvent pour le retenir : par exemple, quelques Versets du Nouveau Testament, des Epîtres de Saint Paul, de l'Imitation de J. C., ou quelque chose du Concile de Trente, ou du droit Canon et Civil, &c. afin que dans la suite, il puisse se servir de sa mémoire avec plus de facilité pour la gloire de Dieu, à laquelle seule il doit rapporter son travail et ses études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis de grande conséquence, qu'on doit répéter et inculquer aux Ecoliers, qui est de demander souvent et fermement à Dieu la grace de connoître leur vocation. On leur conseille de lire à cette fin le Chapitre suivant, et de méditer profondément les réflexions importantes qu'il renferme. O qu'heureux est un Ecolier qui conforme sa conduite aux avis que nous venons de lui prescrire dans ces deux Chapitres ! Quels progrès ne fera-t'il pas dans les sciences et dans la vertu ? S'il néglige ces salutaires avis, il en sentira un jour de cruels remords. Combien de gens dans un âge avancé, déplorent le temps perdu dans la jeu-

neſſe, et éprouvent triſtement de quelle de quelle importance il eſt d'en ménager utilement et ſaintement tous les momens!

V. Quant aux Ecolieres, elles prendront parmi les avis que nous avons donné aux Etudians, ce qui leur convient; nous leur dirons ſeulement ici, qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindre le péché, être dévotes dans le Lieu ſaint, être ſoumiſes à leurs parens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille qui ne veut être ni repriſe ni corrigée, font connoître qu'elle eſt d'un mauvais caractere. Une Ecoliere doit aimer toutes ſes compagnes, aider celles qui ſont moins ſavaintes, ne faire aucun rapport des autres filles, et garder le ſilence dans l'école. Qu'elle ſe garde bien de s'amuſer à badiner par les ruës; qu'elle évite ſur-tout la ſociété des petits garçons; qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu ſon étude, et lui demander ſes lumieres.

IV. Ceux qui ſont chargés d'enſeigner la jeuneſſe, les Maîtres et les Maîtreſſes des Ecoles, ne doivent pas regarder leur emploi avec indifférence. Le zèle doit leur inſpirer d'apprendre à leurs Diſciples la vertu et la ſcience

des Saints, autant que les sciences humaines ; ces jeunes gens qu'ils voient sous leur conduite, sont l'espérance du Public. Les uns seront dans le Clergé, ou dans le Cloître, les autres dans le Barreau, dans le Militaire, ou dans le Commerce ; d'autres enfin seront chefs ou meres de famille, et dans les affaires. Quelle consolation pour ceux qui les auront instruits, de les voir un jour remplir leurs devoirs dans les sentimens de crainte de Dieu qu'on leur aura inspirés ; de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait germer dans les cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paroisse dissipé, les semences de vertu et de Religion, qu'on a soin de jeter dans son cœur, tôt ou tard produisent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de science, paroissoit dans sa jeunesse avoir l'esprit borné et même stupide ; ses condisciples par dérision, le comparoient à un bœuf : oui, leur dit Albert le grand, son Maître, ce sera un bœuf, dont les mugissemens et la voix se feront entendre dans tout le monde Chrétien, et qui par la force de sa doctrine, aidera à soutenir l'Eglise de Dieu. En ef-

set le jeune Thomas acquit une science si vaste et si profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avoit fait autant de miracles que d'articles il avoit composés ; que les Hérétiques le regardent comme leur fléau, ne craignant rien tant que la doctrine de S. Thomas, et que les Théologiens Catholiques le regardent comme leur Oracle et leur Maître. Où et comment ce grand Saint avoit-il puisé tant de lumieres ? C'est au pied du Crucifix ; c'est par son amour pour Dieu, et par sa tendre dévotion envers J. C. dans le S. Sacrement de l'Autel.

Autre Exemple.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson Chancelier de l'Université de Paris, raconte d'un jeune Ecolier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avoit eu de la vertu, eut le malheur de faire connoissance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il croupit long-temps, malgré les avis de son Confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avoit inspirée, et ne se corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune

homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une maniere si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien ; on le presse toujours, point de réponse, et crioit toujours horriblement. Enfin se tournant du côté des assistans, avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant ; *Malheur à celui qui m'a perdu: malheur à celui qui m'a perdu, malheur à celui qui m'a perdu,* et mourut ainsi dans le désespoir et l'impénitence. O combien de personnes, qui dans leur jeunesse, ayant été pervertis par une mauvaise compagnie, maudissent à present dans l'Enfer ceux qui ont été la cause de leur perte ! Apprenez, jeunes Etudians, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangereuse pour vous, et vous sera funeste. *Celui qui aime le danger.* dit le Saint Esprit, *y périra.*

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de sa Vocation.

I. IL y a plusieurs vocations auxquelles on peut être appellé de Dieu ; l'état Ecclésiastique, l'état Religieux, le

Célibat, le Mariage, la profession des armes, &c. Il y a dans chaque état, des graces propres pour remplir les devoirs, et pour s'y sanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seignenr vous a destiné, il vous sera beaucoup plus facile de vous sauver. Si au contraire, vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout sera à craindre pour votre salut. Tel se sauve dans le parti des Armes, qui se fût damné dans l'état Ecclésiastique, et tel se damne dans la Religion, qui se fut peut-être sauvé dans le monde; tel aussi se damne dans le Mariage, qui se fût sauvé dans le Clergé ou dans le Cloître. Il est donc d'une grande conséquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqué.

Pour le connoître, il faut avoir de saintes intentions; examiner ses talens, ses dispositions, son inclination; faire de fréquentes et de ferventes prieres, pour demander à Dieu ses lumieres; vivre dans la crainte de Dieu, parce que l'Esprit de Dieu ne se communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le désordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on

veut embrasser ; enfin prendre conseil des personnes désintéressées et éclairées, et sur-tout de son Confesseur. Les avis suivans vous seront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aspirent à l'état Ecclésiastique, doivent aimer la priere et l'étude, être sobres et chastes, n'avoir d'autres vues que de servir l'Eglise, et de travailler à leur propre sanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même chose à peu près de ceux qui aspirent à l'état Religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un esprit docile, un grand désir de leur propre perfection et de leur salut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la priere, pour la retraite et pour l'étude, qui a les passions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, et qui a une violente inclination pour le sexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le scandale des Fideles, l'opprobre de l'Eglise et de la Religion.

Une fille qui a le dessein de se consacrer à Dieu dans la Religion pour se tirer des dangers du monde et pour travailler à son salut avec plus de sûreté,

doit regarder comme une faveur du Ciel, l'inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ses dispositions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître, n'ont pas toujours les qualités nécessaires. Il faut dans une fille qui aspire à cette vocation, une bonne santé, une humeur douce et patiente, un esprit droit et docile, et des passions modérées. Celles qui ont une santé foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont les passions fortes et trop vives, ne sont guerre propres à vivre dans une Communauté.

Le Célibat, c'est l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point se marier. Cet état du célibat, si on le choisit en vue de Dieu, est plus parfait que le mariage, et St. Paul le conseille. *Celui qui n'est point marié*, dit ce grand Apôtre, *n'a soin que de ce qui regarde le Seigneur, pour se conserver pur de corps et d'esprit, et ne pense qu'à plaire à Dieu ; mais ceux qui sont mariés, sont occupés des soins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari ; ainsi leur cœur est partagé.* Si vous voulez vivre dans le Célibat, em-

braſſez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loiſir de ſervir Dieu.

Ceux qui ont des paſſions immortifiées, et qui ſuccombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le mariage. C'eſt tomber dans les piéges de l'ennemi, que de s'éloigner du mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux ſe marier*, dit S. Paul, *que de brûler du feu impur.*

Les perſonnes qui, par des intentions ſaintes, veulent vivre dans le célibat, ne devroient faire aucun vœu de chaſteté ſans l'avis de leurs Confeſſeurs. Il ſeroit même à propos de ne faire ce vœu de chaſteté que pour un temps, et le renouveller de temps à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaut mieux*, dit le Sage, *ne pas faire un vœu, que de mal accomplir ſon vœu. Vous ne péchez point en ne faiſant pas un vœu, mais vous péchez en accompliſſant mal ce que vous avez voué.*

Quant au mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obſtacles pour le ſalut, il y a auſſi beaucoup de grâces et de ſecours pour s'y ſanctifier; mais, pour obtenir de Dieu ces ſecours, il faut s'engager dans le maria-

ge avec de grandes précautions, c'eſt pourquoi, jeunes gens, profitez des avis ſuivans, vous en comprendrez un jour les conſéquences.

CHAPITRE XLIX.

Des diſpoſitions au Mariage.

I. SI vous êtes appellé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une choſe des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre ſalut dépendent des précautions avec leſquelles vous y entrerez, et de la maniere dont vous y vivrez. Une choſe qui eſt d'une telle conſéquence, demande bien qu'on y penſe et qu'on s'y diſpoſe bien ſérieuſement.

Un mariage heureux, eſt une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuſe*, dit le ſage, *eſt le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouſe ſera donnée à l'homme a cauſe de ſes bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richeſſes, mais il n'appartient qu'à* Dieu *de donner une femme prudente.* Ces paroles peuvent également s'appliquer aux perſonnes du ſexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété, doit eſpérer que le Ciel le favori-

ſera d'un parti avantageux ; de même auſſi une fille, qui aura paſſé ſa jeuneſſe dans la crainte de Dieu, doit eſpérer qu'un époux fidele, un homme de bien, ſera la récompenſe de ſa vertu.

Que ſi après avoir paſſé votre jeuneſſe dans la pratique de la vertu, le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épouſaſſiez un méchant homme, ou un méchante femme, vous ne ſeriez pas pour cela privé des conſolations du Ciel ; parce que les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous un ſource de mérite et de ſalut, par la patience et la ſoumiſſion que Dieu vous y donnera. Mais ſi vous paſſez votre jeuneſſe das le déſordre, vous avez tout ſujet de craindre qu'un mariage malheureux ne ſoit le juſte châtiment de votre libertinage, et un écueil de damnation.

Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de temps où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les graces de Dieu, que lorſque vous penſez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez ſurtout éviter, ſont l'impureté, les péchés ſecrets et honteux, les familiarités avec les perſonnes qui ne ſont pas de votre

sexe, les paroles et les chansons peu chastes. Evitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courses nocturnes et la désobéissance à vos parens. Ces sortes de péchés éloigneroient de vous les grâces de Dieu, et vous priveroient des secours dont vous aurez besoin pour vous sanctifier dans le mariage.

II. Il ne suffit pas d'avoir mené une vie sainte pour se disposer au mariage; il faut de plus consulter Dieu dans la priere, la retraite et la fréquentation des Sacremens. Dieu est le maitre de la vocation, c'est à lui à vous la faire connoître, et c'est à vous à demander et à mériter cette grace. Consultez votre Confesseur, et suivez ses conseils; prenez les avis de vos peres et meres, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité sur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propositions et des entrevues pour le mariage, sans leur agrément et sans leur conseil; vous auriez dans la suite sujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde si l'inclination et l'amitié

que vous avez pour une personne, vient de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes; mais il y a aussi des amitiés criminelles; amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens, et les leur ôte quand ils sont mariés. De-là vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'ils sont ensemble; et qui ont autant d'averfion l'un pour l'autre après le mariage, qu'ils avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une personne, ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement: elle doit être fondée sur la raison. Jeune homme, si vous n'aimez une fille que pour sa beauté, pour ses agrémens et ses manieres enjouées, vous êtes un aveugle, qui allez vous jetter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ses manieres agréables, ses belles paroles, ses cajoleries flatteuses et ses douces promesses, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries passent; mais la personne demeure avec tous ses défauts. Vous verrez un jour dans cette personne que vous estimez

tant, des vices que vous ne connoissez pas encore. Un dehors brillant et agréable, cache souvent de grands défauts, qui sont dans la suite un sujet de chagrins et de repentirs amers. S'engager de passer toute sa vie avec une personne qu'on ne connoit qu'à demi, est une entreprise délicate et bien sérieuse. On envisage dans la jeunesse cet engagement, comme une agréable société; et quand on est engagé, on sent un joug pesant qui accable. On s'imaginoit que dans le mariage tout seroit de roses; et on éprouve dans la suite, que presque tout y est d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui se marient par passion et par fantaisie, à passer le reste de leur vie dans la discorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'estime que vous avez pour une personne en vue du Sacrement, doit être fondée sur sa vertu, plutôt que sur ses biens. Les richesses, sans la crainte de Dieu, ne font que des mariages malheureux. Les grands biens ne rendent pas l'homme content. Un homme sage ou une femme prudente, valent mieux pour vous que tous les trésors de la terre. Il vaut mieux avoir

moins de biens et vivre en paix et se sauver, que d'en avoir beaucoup et se perdre.

Ainsi, pour faire le choix de la personne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de son esprit et de son ame, que les qualités de son corps et celles de la parenté. Si la fille, à qui vous parlez, est douce, humble et modeste, chaste et retenue; si elle aime le travail, la priere, les Sacremens et l'éloignement des compagnies; si elle vit en paix dans sa famille; si elle respecte ses pere et mere, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage, si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, paresseuse, babillarde, danseuse, coquette impérieuse; si elle est sans dévotion, sans pudeur et sans piété; si elle souffre toutes sortes de libertés; si elle n'a ni déférence, ni soumission pour son pere et pour sa mere, ni charité pour ses freres et sœurs; que ferez-vous avec une telle épouse? et qu'elle éducation donnera-t-elle à vos enfans? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune

homme qui vous cherche, est craignant Dieu; s'il fréquente les Sacremens, s'il est sobre et retenu dans les compagnies, s'il n'est point dissolu en paroles, s'il est chaste dans ses manieres, s'il aime le travail et les occupations de son état; s'il est respectueux envers les pere et mere, s'il est d'une humeur douce et pacifique, l'alliance avec un tel mari sera avantageuse et consolante pour vous, et attirera sur votre famille les bénédictions du Ciel. Mais s'il est vicieux et libertin, s'il fait des chagrins à ses parens et à sa famille, s'il est joueur, brutal, déréglé en paroles et en chansons, trop libre avec vous dans ses manieres, et surtout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choses saintes; s'il est fainéant, querelleur, ivrogne, en un mot, s'il n'est pas bon Chrétien, à quoi vous exposez-vous, en vous engageant avec un tel homme? Que de larmes et que de repentirs suivront votre mariage! Et que deviendront vos enfans sous la conduite d'un tel mari? Il vous promettra de se corriger quand il sera marié; mais promesses frivoles. Le mariage fait changer d'état; mais rarement fait-il changer les sentimens et les mœurs.

IV. La sincérité et la droiture sont inséparables de l'honnête homme et du Chrétien ; c'est pourquoi vous ne devez pas fréquenter plusieurs personnes pour le mariage, ni tromper qui que ce soit. Un jeune homme qui voit plusieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouser, est un imposteur, il leur fait tort, et il est indigne de la société d'une honnête fille. De même une fille qui amuse et entretient plusieurs jeunes hommes, et qui donne à tous de belles espérances d'un mariage futur, est une dissimulée et une trompeuse ; et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop long-temps, quand on veut se marier. Lorsqu'on se fréquente plusieurs années sans rien conclure, on s'expose à se déshonorer, à faire parler le public, et souvent on scandalise une Paroisse. Plus long-temps vous serez fréquentée, plus vous ferez connoître vos défauts, et plus on se dégoûtera de vous. C'est pour cela que les filles qui sont si long-temps recherchées, échappent souvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grand de tous les abus, c'est de se disposer au mariage par

le libertinage et par le crime. O mon Dieu! comment pouvez-vous bénir de telles alliances? Et combien sont-elles abominables à vos yeux! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une personne pour le mariage, fréquentez-la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point seul à seule, ni à l'insçu de ses parens; parlez-lui le jour, peu de temps et saintement, et presque jamais la nuit, autant qu'il se peut. Souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de folâtrer ensemble, ni de souffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangéreuses ou sensuelles. Mais, direz-vous, c'est par amitié: il est vrai que c'est par amitié; mais vous vous aveuglez, si vous croyez que ce sont-là des marques d'une amitié sainte. Ces sortes de libertés immodestes et peu chastes, sont l'effet de la passion, la marque d'une attache qui n'est pas innocente, et une preuve qu'on ne craint point le péche, ni la présence de Dieu.

La marque d'une vraïe et sainte amitié, c'est d'avoir du respect pour la personne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'est pas véritablement ai-

mer une perſonne, que de la ſcandaliſer. Malheureux que vous êtes! ſi vous aimez cette perſonne, pourquoi la portez-vous au mal! Pourquoi lui faites-vous perdre la grace de Dieu par des libertés qu'elle vous ſouffre? Pourquoi devenez-vous le meurtrier de ſon ame? De pareilles diſpoſitions pour vous marier, vous feront un jour verſer des larmes, et attireront peut être ſur votre mariage, et ſur vos enfans, les malédictions de Dieu.

Faites, quelques ſemaines avant vos nôces, une Confeſſion générale, pour reparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos Confeſſions paſſées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grâce pour ſe marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conſcience auſſi pure pour recevoir la benédiction nuptiale, que pour recevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de peché mortel, vous profaneriez *un grand Sacrement*, et vous feriez un ſacrilége, qui en vous privant de la grace du Sacrement de mariage, auroit pour vous des ſuites funeſtes.

CHAPITRE L.

Dans quelles dispositions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des Nôces.

I. PRENEZ garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute sur ce point, consultez votre Pasteur, ou un confesseur éclairé. Celui qui est marié avec quelque empêchement, qu'on appelle *dirimant*, n'est point véritablement marié, à moins qu'il ne soit légitimement dispensé.

II. N'ayez que des intentions saintes et légitimes, lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur les intentions grossières, basses et impures; autrement l'Esprit de Dieu se retireroit de vous, et vous livreroit à l'Esprit de Satan. Ce seroit profaner *ce grand Sacrement*, que de s'y engager avec de pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous pouvez vous proposer pour vous marier. 1. De prendre un établissement pour vous fixer dans un état, et pour vous y sanctifier. 2. De vous tirer des occasions du péché, et des dangers de succomber aux tentations. 3. D'élever

dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeune homme, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le Mariage. *Seigneur*, disoit ce saint jeune homme, *vous qui avez formé Adam ; et qui lui avez donné Eve pour lui servir de compagnie et de secours, vous voyez les intentions de mon cœur : je prends cette fille, votre servante, pour être mon épouse, pour me sanctifier avec elle, et pour élever dans votre crainte, les enfans que vous nous donnerez, afin qu'ils béniſſent votre Nom dans l'éternité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouſe de Tobie, et profitez de ſon exemple. *nous ſavez, ô mon Dieu*, diſoit-elle, *que je n'ai jamais eu de déſir ſenſuel pour un homme, et que j'ai conſervé mon ame pure. Je n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les divertiſſemens de ceux qui s'amuſent à folâtrer ; j'ai toujours fui la compagnie des perſonnes vaines et légères; ſi j'ai conſenti de prendre un mari, ce n'eſt qu'en votre crainte, dans une intention ſainte et dans l'eſpérance, que vous nous accorderez votre miſéricorde et votre protection, en comblant de vos bénédictions*

les jours que vous passerons ensemble. O que bénits sont ceux qui se marient avec de si saintes dispositions, et avec des intentions si pures!

III. Priez notre Seigneur Jesus Christ et sa sainte Mere, d'assister et de présider en esprit à votre mariage, comme ils assisterent autrefois en personnes aux nôces de Cana. Pour attirer sur votre alliance la protection de Jésus et de Marie, souvenez-vous que la célébration du Mariage doit se faire avec des sentimens de Foi et de Religion. Ne souffrez point qu'il y ait pendant cette sainte cérémonie, des impies, des gens qui ont l'esprit bouffon, et des railleurs des choses saintes. Passez une grande partie du jour de vos nôces dans la priere et l'oraison, afin d'attirer sur vous les faveurs du Ciel.

Si vous faites un festin, qu'il soit comme celui de Tobie, avec des personnes sages, et que tout s'y passe dans la crainte de Dieu. Prenez garde qu'il n'y ait chez vous dans ce jour mémorable, aucune dissolution en paroles, en chansons, en débauches; vous avez plus besoin de prières le jour de vos nôces que de divertissement. Il vous est permis de

vous y réjouir, mais que ce soit que dans le Seigneur.

Si vous évitez, et si vous banniſſez de vos nôces, les danſes; vous rendrez gloire à Dieu. La danſe, comme nous l'avons démontré dans ce Livre, eſt un exercice toujours dangereux, et ſouvent criminel. La circonſtance des nôces, ne rend pas la danſe moins dangereuſe: elle y eſt même ſouvent moins innocente par les libertés qu'on s'y permet, et par les péchés qui s'y commettent. Les danſes qui ſe font aux nôces, ſont ordinairement un déſordre d'autant plus déplorable, qu'il eſt univerſel. La ſainte Egliſe de Jeſus-Chriſt n'approuve point de telles réjouiſſances; on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Peres ont dit ſur cette matiere. Dans le Concile de Laodicée il eſt ordonné aux Prêtres et aux Eccléſiaſtiques qui ſe trouveront aux nôces, de ſortir de l'aſſemblée, et de ſe retirer auſſitôt que les joueurs d'inſtrumens arriveront pour ouvrir la danſe; parce qu'il ſeroit indigne et honteux à des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, d'autoriſer par leur préſence de tels abus.

Prenez garde que le jour et le ſoir de vos nôces, ou à la bénédiction du lit

nuptial, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine obſervance, aucune pratique ſuperſtitieuſe. Pratiques détoſtables, dont ſont quelque fois infatués certains peuples ignorans, Abus indignes de la Sainteté du Chriſtianiſme, et qui ſont encore encore un pitoyable reſte du Paganiſme.

IV. Quelque temps aprés la célébration de votre mariage, et le plutôt que vous pourrez, priez un Confeſſeur éclairé et prudent de vous inſtruire des devoirs de votre état, et des fautes quil faut éviter, crainte que dans l'ignorance vous ne tombiez par paſſion ou par aveuglement dans de certains péchés, qui en ſouillant votre amé, déplairoient à Dieu, et attireroient ſur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet, des ces beles parolles que le ſaint jeune homme Tobie dit à Sara ſon épouſe dès le premier jour de leur mariage: *Sara, ma chere épouſe, nous ſommes les enfans des ſaints, gardons-nous bien de vivre enſemble dans notre mariage, comme les Payens qui ne connoiſſent pas Dieu.*

V. Voici un dernier avis qu'il eſt à propos de donner aux jeunes gens. Lorſque vous ſerez en âge de vous marier,

si vos peres et meres s'oppoſent à votre établiſſement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage ; dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parce que ſouvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne conoiſſent leur aveuglement, que lorſqu'il n'eſt plus temps. Prendre un parti, plutôt ſelon le choix de vos parens, que ſelon le vôtre ; c'eſt, dit S. Ambroiſe, *ſe marier ſelon le Seigneur*. Ne faites cependant rien malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination.

On ne peut trop répéter aux peres et meres, qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage, ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même ſans raiſon ſuffiſante, s'oppoſer à un mariage convenable, ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils expoſeroient un enfant, et des ſcandales qui ſuivroient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela ſe porter à des excès, et agir par caprice. Ainſi, jeunes gens, ſi vos peres et meres s'oppoſent à votre deſſein, par opiniâtreté, par humeur, par avarice, tâchez d'obtenir leur conſentement par votre complaiſance, par votre obéiſſance et votre patience,

Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre pere ; qu'ils lui faſſent comprendre qu'il ne peut en conſcience s'oppoſer ſans raiſon à un mariage légitime, ni vous laiſſer ainſi ſans établiſſement dans un état dangereux pour votre ſalut, ou contraire à votre fortune.

EXEMPLE

Environ l'an 1115, lorſque le Royaume d'Angleterre étoit encore Catholique, la divine Providence appella au mariage d'une maniere ſinguliere et admirable, un jeune Gentilhomme de la Ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur inſpiré de Dieu, fit le voyage de Jéruſalem, accompagné d'un domeſtique, nommé Richard, dans le deſſein de combatre à la guerre contre les infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec ſon domeſtique par les Infidèles, qui l'enchaînèrent et le mirent dans les priſons d'un Prince des Sarrafins, ou grand Seigneur du Pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très-fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupoit. Il étoit cependant moins miſerable que les autes eſclaves ; parce que le Prince, qui

voyoit en lui beaucoup d'éducation et de sageſſe, le traitoit avec bonté, et même avec conſidération.

Ce Prince Sarraſin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gilbert, et qui étoit charmée de ſa vertu. Cette fille depuis quelque temps cherchoit l'occaſion de lui parler en particulier; et l'ayant un jour trouvé ſeul, elle lui demanda d'où il étoit. Je ſuis, repondit Gilbert, de la ville de Londres en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille? Je ſuis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apoſtolique et Romaine. Quelle eſt cette Religion, continua cette jeune Princeſſe, et que vous enſeigne-t-elle? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Myſtères de nôtre Religion, et ſur-tout les Myſtères de la Vie, de la Paſſion, de la Mort et de la Réſurrection de J. C. l'aſſurant qu'on ne pouvoit être ſauvé ſans la foi en Jéſus-Chriſt; que les Prophétes avoient prédit toutes ces choſes plus de mille ans avant qu'elles arrivâſſent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le miniſtère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaiſir et tant de conſolation à l'entendre, que depuis ce temps elle épioit les momens, et ne manquoit

aucune occaſion de lui parler. Gilbert de ſon côté, l'entretenoit avec beaucoup de modeſtie, toujours des choſes de Dieu et du ſalut. Il lui parloit avec tant de dignité de nos ſaints Myſteres, des vertus chrétiennes, du plaiſir qu'il y a d'etre à J. C. et de le ſervir, qu'un jour elle lui dit: vous aimez donc bien ce J. C. duquel vous me dites de ſi belles choſes? Oui, répondit le jeune eſclave, je l'aime de tout mon cœur; et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrois embraſer tous les cœurs de ſon amour. Mais, pourſuivit elle, ſouffririez-vous la mort pour lui? Gilbert à cette propoſition, crut que cette fille étoit d'intelligence avec le Prince ſon pere, pour le tenter et pour le faire renoncer à J. C.; et ſur le champ il répondit que ce leroit avec joie, qu'il mourroit pour J. C. et que la plus grande grace qu'il pût recevoir en ce monde, étoit de donner ſa vie et ſon ſang pour ſon Sauveur.

Cette réponſe généreuſe toucha ſi vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la réſolution d'embraſſer une Religion ſi parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert: votre Religion me paroit ſainte et divine; les vertus qu'on y pra-

tique, et que je vois en vous, ſont ſi admirables, que je ſuis réſolue de me faire chrétienne, d'abandonner ma fauſſe religion, de quitter même mes parens, mes biens et mon pays, pour adorer et ſervir J. C. Mais comme je ne connois point de chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouſerez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre priſon, et je me ſauverai de la maiſon du Prince mon pere, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'eſt point l'intéret, ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la ſorte : vous etes eſclave, et moi je ſuis Princeſſe, fille d'un des plus grands Seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'eſt que pour avoir la conſolation d'etre inſtruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J. C. Le Prince mon pere me deſtine un parti riche et puiſſant ; mais j'aime mieux me ſanctifier avec vous, que d'etre placée ſur le trône ; et je me croirai la plus heureuſe des femmes, ſi je puis etre un jour l'épouſe d'un homme auſſi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une pareille propoſition, fut ſi étonné de ce

discours, qu'il demeura quelque temps sans répondre une seule parole. Il appréhendoit que cette fille ne lui tendit un piege, et qu'elle n'eût un ordre secret de son pere pour le surprendre, et peut-être pour le faire mourir; c'est pourquoi il se contenta de lui répondre en général, qu'elle seroit heureuse d'etre chrétienne, qu'elle devoit prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir sur elle sa sainte volonté. Il se passa ensuite quelque temps, et Gilbert ayant trouvé une favorable occasion, rompit ses chaines, sortit de sa prison; et se sauva avec Richard son domestique, et avec tous les autres esclaves, sans rien dire à personne.

La fille du Prince Sarrasin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'étoit enfui, qu'elle se retira dans sa chambre, pour n'être point vue de personne; elle s'abandonna à une telle douleur, qu'elle étoit inconsolable: pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer en secret, de ce qu'elle n'avoit plus personne pour l'instruire de la Religion de J. C. Ah Ciel! s'écrioit elle en soupirant, ne serai-je donc jamais Catholique? Faudra-t-il donc que je meure dans ma fausse

Religion? Qu'eſt devenu Gilbert, ce ſaint homme qui m'a dit des choſes ſi divines? Elle ſe ſouvint que Gilbert lui avoit dit, qu'il étoit de la Ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté étoit l'Angleterre, et réſolut d'y venir chercher Gilbert juſqu'à Londres, afin qu'il l'inſtruiſit dans la Religion Catholique. Après avoir pris ſecrétement ſes meſures, elle ſortit au milieu de la nuit du Palais de ſon pere, et s'enfuit toute ſeule, renonçant à toutes ſes grandes richeſſes, et à ſa patrie, pour aller chercher J. C. Elle n'apprehenda point les fatiques et les dangers d'un ſi pénible voyage, et Dieu permis qu'elle paſſât par les pays des infidèles, et qu'elle traversât pluſieurs Royaumes ſans accidens. Arrivée ſur le bord de la mer, elle trouva heureuſement un vaiſſeau, où il y avoit quelques Marchands et quelques voyageurs qui alloient en Angleterre. Comme ils entendoient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyoient ſeule, ils la laiſſerent entrer par charité dans le vaiſſeau.

Lorſqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces marchands, et arriva dans peu de jours

à Londres. Elle alloit dans toutes les rues de cette ville, sans pouvoir se faire entendre. Comme elle étoit habillée à la Sarrasine, et qu'on ne comprenoit pas son langage, on la prit pour une folle: de sorte qu'elle servit pendant plusieurs jours de risée et de jouet à la populace et aux enfans, qui se moquoient de cette Etrangere. Enfin Dieu permit que Richard, le domestique de Gilbert, la rencontrât sur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune Princesse, lorsqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnut que c'étoit le même qui étoit dans la prison de son pere avec Gilbert. Que faites-vous ici, lui dit Richard? Je suis venue, répondit-elle, pour me faire instruire de la Religion Catholique. Demeurez là, dit Richard, je vais en avertir mon maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant se persuader qu'une jeune fille aussi délicate et d'une si grande qualité, eût traversé tant de Pays et Provinces pour venir en Angleterre; mais comme il vit que Richard persistoit, et l'assuroit de la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point que le doigt de Dieu

ne fût là ; il ne voulut pas, pour de bonnes raisons, la retirer dans sa maison, et dit à Richard de la mener chez une Dame de sa connoissance, la priant d'en avoir soin comme de sa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez cette Dame, dès que la jeune Sarrasine le vit, elle eut le cœur si serré et si transporté de joie, qu'elle se jetta à ses pieds, embrassant ses genoux, et les arrosant de ses pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a destiné pour me convertir et pour me faire Chrétienne. Gilbert fut touché de ses paroles, qui marquoient la grande foi de cette étrangere, et fut inspiré de l'épouser, afin qu'elle pût être instruite à loisir de nôtre sainte Religion.

Ne sachant néanmoins à quoi se déterminer, parce qu'il avoit promis à Dieu de se consacrer à la guerre des Chrétiens contre les infideles, il alla consulter son Eveque, qu'il trouva avec cinq autres Prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les avantures de cette Demoiselle, ils lui dirent que cette vocation venoit de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions si saintes et si pures, le Ciel béniroit leur mariage.

Gilbert instruisit cette jeune Princesse

des Myſteres et des Maximes de la Religion chrétienne. Elle goûta les vérités du Chriſtianiſme, et en reçut les inſtructions avec des diſpoſitions ſi ſaintes, que dans peu de temps elle fut capable de recevoir le Baptême, auquel elle ſe diſpoſa par la priere et par l'eſprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui-même la baptiſer. Avant que de faire cette auguſte cérémonie, il lui demanda, ſelon la coutume de l'Egliſe, ſi elle vouloit être baptiſée; elle répondit avec une ſainte ardeur et avec une effuſion de larmes qui attendrit tous les aſſiſtans, qu'elle le deſiroit de tout ſon cœur, que c'étoit pour cela qu'elle étoit venue au péril de ſa vie d'un pays ſi éloigné. L'Evêque la baptiſa, et lui donna le nom de Mathilde; Gilbert enſuite l'épouſa en préſence de l'Evêque, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert ſe trouva dans de grandes inquiétudes ſur ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un côté réſolu de tenir la promeſſe qu'il avoit faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les Infideles, et de l'autre, il n'oſoit abandonner une épouſe qui l'étoit venu chercher de ſi loin. Mathilde s'ap-

perçut de son embarras, et lui dit : qu'avez vous, Monsieur, êtes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'etre votre épouse? Non, ma chere épouse, lui répondit Gilbert ; le sujet de mon inquiétude, c'est que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jesus-Christ contre les Infideles, et je crains que mon départ et mon absence ne vous affligent. Non, mon cher époux, reprit cette vertueuse Dame, partez pour une guerre si sainte ; je n'en ferai point affligée, puisque c'est la volonté de Dieu. Je n'ai souhaité d'etre avec vous, que pour apprendre à vivre pour J. C. vous m'avez déclaré étant captif chez mon pere, que vous étiez pret de faire à J. C. le sacrifice de votre vie, je suis de meme prête de lui faire le sacrifice de votre personne. Quoiqu'il me coûte beaucoup de me séparer de vous, je suis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez donc, mon cher époux Dieu bénira vos entreprises ; ne soyez point en peine de moi : le Seigneur qui m'a fait miséricorde lorsque j'étois Infidelle, me protégera beaucoup plus maintenant que je suis Chrétienne. Ils se séparèrent en versant des larmes,

après s'être promis mutuellement le secours de leurs prieres.

Gilbert, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, partit et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint ; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde pendant sa grossesse eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens, que l'enfant qu'elle portoit dans son sein, seroit grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée; son fils Thomas fut un grand Saint, il fut Archevêque de Cantorbery, et reçut la couronne du martyre pour la défense de l'Eglise. On célébre sa Fête le lendemain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples; et que ces deux illustres époux soient votre modele. Lorsque vous pensez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

AUTRE EXEMPLE.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret, dit le Sage, c'eſt ce qu'on voit dans pluſieurs mariages, dont les commencemens paroiſſent agréables, mais dont les ſuites ſont bien ameres. Parmi pluſieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un arrivé depuis peu de temps.

Un jeune homme et une fille après pluſieurs années de fréquentations et d'aſſiduités, ſe mariérent malgré leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre qu'ils étoient inſéparables: il ſembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouvèrent bientôt, que les amitiés d'entêtement et de jeuneſſe ne ſont pas de durée, et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus ſouffrir la femme, et la traitoit comme une eſclave. La femme prit le meilleur parti, qui étoit celui de la patience et du ſilence. Ils eurent une fille nommée Simphorienne. Ce mari brutal ayant donné un coup de pied à ſa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appella Simphorienne, qui avoit treize ans: tu

vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où je ſuis, tu vois les cruautés que j'ai éprouvées de ton pere : je les ai ſouffertes en eſprit de pénitence, et comme une juſte punition de mes déſobéiſſances et des chagrins que j'ai faits à mes pere et mere, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple ſur moi, et ſois plus ſage que je n'ai été. Je te laiſſe ſous la conduite de ta chere tante, qui aura ſoin de ton éducation ; ne fais rien ſans ſes conſeils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Que tu aye toujours devant les yeux la crainte de Dieu ; ſois humble et chaſte, évite les fréquentations et les familiarités avec les garçons, c'eſt ce qui a commencé ma perte. Je te plains, ma fille, bientôt tu n'auras plus de mere ſur la terre ; mais je prie la Ste. Vierge d'etre ta mere et de te protéger.

N'oublie jamais le reſpect que tu dois à ton pere : il n'e[illegible] pas capable de te donner l'inſtruction ; je te recommande cependant de lui obéir et de prier pour ſa converſion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut enſuite dans une parfaite réſi-

gnation à la volonté de Dieu. Simphorienne ſa fille profita ſi bien des avis ſalutaires de ſa mere mourante, qu'elle vécut en ſage fille, ſuivit les conſeils de ſa tante, et ſe maria ſaintement avec un parti avantageux.

Son pere, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confuſion de la mort qu'il lui avoit causée par ſes duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après dans une eſpece de tranſport et de déſeſpoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaiſie. Ne voit-on pas ſouvent de pareils événemens dans les Paroiſſes, à la Ville et à la Campagne, que Dieu permet pour l'inſtruction des jeunes gens?

Combien de filles ſeroient avantageuſement établies et heureuſes dans le mariage, ſi elles conſultoient Dieu et la volonté de leurs parens? Combien en voit-on qui perdent leurs ames et leur fortune, parce qu'elles ſont ſans pudeur et ſans modeſtie? Combien de jeunes hommes, qui, en ſe mariant par un criminel entêtement, attirent ſur eux et leur famille la malédiction du Ciel? O qu'on eſt aveugle, qu'on eſt malheureux, lorſqu'on cherche ſa fortune et

son établissement par le libertinage et par le crime!

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture sainte nous apprend des circonstances bien édifiantes, et bien extraordinaires, dans le mariage du jeune Tobie. Son pere, qui s'appelloit aussi Tobie, lui dit un jour: mon fils, prenez la peine d'aller jusques dans la ville de Rages, pour demander à Gabelus l'argent qu'il nous doit; mais comme le voyage est long, cherchez quelque personne sage et craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il sorti de la maison, qu'il vit venir à sa rencontre un jeune homme qui avoit l'air noble et modeste, (c'étoit l'Ange Raphaël que Dieu lui envoyoit pour être son guide, déguisé sous la forme d'un Voyageur). Ne sauriez vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Rages en Médie? Sans doute, je le sais, répondit l'Ange; je connois même les habitans de ce pays là, et je puis vous y rendre service. Le jeune Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maison; le pere le pria de conduire son fils, et lui promit qu'il ne perdroit pas ses peines. L'Ange Raphaël (qu'ils prenoient tous pour un jeune homme) lui

répondit : je conduirai fidélement votre fils, et je vous le ramenerai en bonne ſanté. Allez, mes enfans, leur dit le pere, en leur donnant ſa bénédiction, je vous ſouhaite un heureux voyage ; que le Seigneur vous protége en chemin, et que ſon Saint Ange vous accompagne !

Après quelques jours de marche, ſe trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie : vous ne ſavez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre pere. Ce parent, c'eſt Raguel, il n'a qu'une fille unique nommée Sara ; elle eſt très-vertueuſe, elle a du bien ; le Seigneur l'a deſtinée pour être votre épouſe, et je ſais que votre pere y conſentira. C'eſt dans la maiſon de Raguel que je vais vous conduire, ne manquez pas de lui demander ſa fille en mariage.

Aux noms de Sara et de Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange : vous ne ſavez donc pas que cette fille à déjà eu ſept maris, et que tous les ſept ont été étouffés par le démon, dès la premiere nuit de leurs noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il eſt vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les ſept maris de Sara, parce

qu'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette sainte fille. Mais rassurez-vous; le même accident ne vous arrivera point; le démon n'a pas du pouvoir sur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions grossieres, et qui sans crainte de Dieu se comportent d'une maniere toute brutale, comme des bêtes sans raison; voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'esprit malin. Pour vous, vous n'en userez pas de la sorte; vous épouserez Sara, et vous ne l'épouserez que selon l'esprit de Dieu, dans des intentions saintes; et soyez assuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir sur vous, et que Dieu bénira votre allian e. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ses paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ses sages conseils.

Etant arrivés dans la ville, ils allèrent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchise ces deux Voyageurs, sans les connoitre. Ensuite ayant envisagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne sa femme: *ce jeune homme ressemble beaucoup à Tobie notre cousin.* Une louable curiosité le porta à demander à ces deux Etrangers, d'où ils étoient; nous

sommes, dirent-ils, de la Tribu de Nephtali, et nous demeurons à Ninive. Puisque vous demeurez à Ninive, leur dit Raguel, vous connoissez peut-être Tobie, mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie: voilà, lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Aussitôt Raguel se jeta au cou de ce jeune homme, et l'embrassa en versant des larmes; ah! mon fils, lui dit-il, que le Seigneur vous comble de ses bénédictions, vous êtes le fils d'un grand homme de bien; il lui parla si tendrement, qu'Anne sa femme et sa fille Sara en pleurerent de joie.

Raguel fit préparer un festin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous, lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grace que je vais vous demander, c'est votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguel fut saisi de frayeur, et pâlit à cette proposition. Il pensa d'abord que s'il lui donnoit sa fille, il arriveroit à ce jeune homme le même accident qu'aux sept autres maris de Sara. L'Ange qui voyoit son embarras, lui dit: ne craignez rien, Raguel, le jeune Tobie est celui que le Ciel destine à votre fille;

soyez assuré que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon, parce qu'ils étoient des hommes tous charnels ; mais ce jeune homme n'est pas de même ; il est craignant Dieu, et n'a que de saintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit sa confiance en Dieu, consentit à ce mariage, et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara, sa fille, il leur donna sa bénédiction, en disant : *que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, soit avec vous ; qu'il vous unisse, qu'il comble votre alliance de ses graces et de ses faveurs célestes!* On écrivit ensuite le contrat de mariage, et on soupa avec une sainte joie, en benissant Dieu.

Après le souper, on conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale ; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres ; Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit : *Ne craignez point, Sara, le Seigneur sera notre Protecteur et notre Pere ; il est juste que nous lui consacrions les prémices de notre mariage ; passons les trois prémieres nuits en prieres, et*

ne ſongeons qu'à nous unir à Dieu et purifier notre cœur. Ils paſſerent enſuite la nuit en oraiſon.

Raguel de ſon côté craignoit toujours pour Tobie, il fit même creuſer par précaution, une foſſe pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de Sara : de maniere que ne pouvent vaincre ſon inqui étude, il ſe leva avant le jour, et dit à Anne ſa femme : envoyez une de vos ſervantes, pour voir ſi notre gendre eſt encore vivant. La ſervante y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en ſanté ; auſſitôt le pere et la mere ſe proſternerent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favoriſoit ainſi le mariage de leur fille, et paſſerent le reſte de la nuit à prier pour elle et pour ſon époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et diſpoſé toutes ſes affaires, pria ſon beau-pere Raguel de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener Sara ſon épouſe : Raguel y conſentit enfin, lui remit ſa fille avec beaucoup de domeſtiques, et de grandes richeſſes.

Allez, mes enfans, leur dit-il en pleurant, et leur faiſant ſes adieux ; allez en

paix : je prie de tout mon cœur l'Ange du Seigneur qu'il vous conduiſe et vous préſerve d'accidens ; que le Ciel béniſſe votre alliance et votre poſtérité. Pour vous, ma fille, nous ne vous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguel votre pere, et d'Anne votre mere. Ils l'embraſſerent tendrement, et lui dirent : *Honorez votre beau-pere et votre belle-mere, reſpectez votre époux, appliquez vous à régler votre famille, gouvernez avec ſageſſe et avec patience votre maiſon et vos domeſtiques, et vivez ſans reproche dans la crainte du Seigneur.* A ces mots les larmes recommencerent, on s'embraſſa pour la derniere fois. Tobie avec ſon épouſe et ſon cortége partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de conſoler ſon Pere et ſa Mere, qui étoient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon pere, au retour de ſon fils, et lorſqu'il apprit ſon heureux mariage. Ce bon vieillard étoit aveugle : et ce qui augmenta ſa joie, c'eſt que ſon fils Tobie le guérit, et lui ouvrit les yeux par le ſecours d'un remède que l'Ange lui avoit appris : les

premières paroles de ce saint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouse de Tobie, avec tout son équipage et sa suite. On doit juger avec quel empressement, et avec quelle marque de tendresse et de cordialité, on reçut cette vertueuse et jeune épouse, et quelle fut la joie de Sara d'entrer dans une maison où elle voyoit tant de charité, d'union et de crainte de Dieu; elle bénit le Seigneur de l'avoir appellée à un mariage, où elle ne voyoit rien que de consolant pour elle.

Tobie le pere appella son fils, et lui dit en particulier: que donnerons-nous à ce jeune homme qui vous a accompagné pendant votre voyage? (Il parloit de l'Ange Raphaël, qu'il ne connoissoit pas encore, et qu'il croyoit véritablement être un jeune homme). Ah! mon pere, reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne sont pas suffisants pour reconnoître les grands services qu'ils m'a rendus. Je lui dois la vie, je lui dois mon épouse, vous lui devez la vue; je lui dois mes biens, je lui dois tout. Le pere et le fils lui offrirent par reconnoissance la moitié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir si peu de

chose. L'Ange, sans se faire encore connoitre, leur répondit, adressant la parole à Tobie le pere; je ne vous demande rien que de bénir le Dieu du Ciel, et de publier ses miséricordes. Ecoutez moi, je vais vous apprendre ce que vous ne savez pas encore; ne vous repentez pas des choses que vous avez faites pour votre Dieu; vous voyez à présent, par votre expérience, qu'on ne perd rien au service d'un si grand Maître. C'est moi qui offrois au Seigneur vos prieres, vos jeûnes, vos aumônes, votre patience et vos bonnes œuvres. Vous avez été affligé, mais c'est parce que vous étiez serviteur et ami de Dieu, qu'il a fallu que vous fussiez tenté et épouvé. C'est moi qui ai été envoyé de sa part, pour conduire votre fils; c'est moi qui ai lié le demon, afin qu'il ne pût lui nuire; c'est moi qui lui ai procuré la vertueuse Sara pour être son épouse, et pour être votre consolation. Maintenant, que j'ai exécuté les ordres du Seigneur, je vais vous dire qui je suis; béniſſez-en Dieu: *Je suis l'Ange Raphaël, un des sept Anges qui sommes toujours présens devant le Trône de Dieu. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, je vous le dis*

encore en vous quittant, béniſſez l[illegible]g-neur le reſte de votre vie, et p[illegible] par-tout ſes miſéricordes et ſes merv[illegible] Ce furent là les dernieres paroles de l'Ange, qui diſparut en un moment. [illegible] pa-roles les deux Tobie pere et fils furent ſaiſis d'un ſi grand reſpect et d'une ſi profonde admiration, qu'ils furent trois heures entieres proſternés la face contre terre, tous occupés à remercier et ado-rer Dieu, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole.

Tant de graces et de faveurs les ren-dirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette ſainte famille, que le ſaint vieillard Tobie eut avant que de mourir, la conſolation de voir juſqu'à la troiſieme génération. Le Ciel répandit tant de bénédictions ſur le mariage du jeune Tobie ſon fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans, et laiſſa une nombreuſe poſtérité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette hiſtoire eſt admirable et inſ-tructive dans toutes ſes circonſtances; elle vous apprend, 1 Que Dieu protége toujours ceux qui le craignent et qui le ſervent avec fidélité. 2. Elle apprend aux jeunes gens qui ſe deſtinent au ma-riage, avec quelle intention ils doivent

s'y engager, et comment ils doivent s'y disposer. Est-ce par l'inspiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils se fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent ? C'est ce qu'ils doivent examiner. S'ils entrent dans le mariage par l'inspiration du Ciel, et avec des intentions saintes, Dieu bénira leur dessein; mais s'ils se disposent au mariage avec des intentions criminelles; s'ils se fréquentent avec danger et avec scandale, ou par l'inspiration du mauvais Ange, et de l'esprit d'impureté, hélas! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre! Le démon ne les étouffera pas comme les sept maris de Sara, mais Dieu saura bien les punir d'une autre manière par les accidens, les disgraces et les chagrins dont leur mariage sera rempli.

3. Enfin les peres et meres apprendront par cette histoire, qu'ils ne peuvent procurer un établissement plus heureux à leurs enfans, lorsqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux; et que la sagesse et la crainte de Dieu sont les biens les plus précieux qu'ils puissent leur laisser.

FIN.

VÊP

Pa

DEUS
Dom
Glor
Ant.

Au temp
fou

D Ixi
à
Done
lum pe
Virga
ex Sion:
tuorum.
Tecu
in splen
te lucife
Juravit
tu es sac
dinem M
Domi
de iræ su
Judica

VÊPRES DU DIMANCHE.

Pater noſter, Ave Maria, &c.

DEUS, in adjutorium meum intende.
Domine, ad adjuvandum me feſtina.
Gloria Patri & Filio, &c.
Ant. Dixit Dominus.

Au temps de Pâques on dit les Pſeaumes ſous la ſeule Antienne, Alleluia.

PSEAUME 109.

DIXIT Dominus Domino meo: ſede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos: ſcabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion: dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in ſplendoribus ſanctorum: ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum: tu es ſacerdos in æternum ſecundùm ordinem Melchiſedech.

Dominus, à dextris tuis: confregit in die iræ ſuæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebit rui-

nas: conquaſſabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet: propterea exaltabit caput. Gloria Patri, &c.

Ant. Dixit Dominus Domino meo: ſede à dextris meis. *Ant.* Fidelia

PSEAUME 110.

CONfitebor tibi, Domine, in toto corde meo: in concilio juſtorum et congregatione.

Magna opera Domini: exquiſita in omnes voluntates ejus.

Confeſſio & magnificentia opus ejus: & juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi.

Memoriam fecit mirabilium ſuorum miſericors & miſerator Dominus: eſcam dedit timentibus ſe.

Memor erit in ſæculum teſtamenti ſui: virtutem operum ſuorum annuntiabit populo ſuo.

Ut det illis hæreditatem gentium: opera manuum ejus veritas & judicium.

Fidelia omnia mandata ejus confirmata in ſæculum ſæculi: facta in veritate & æquitate.

Redemptionem misit populo ſuo: mandavit in æternum teſtamentum ſuum.

Sanctum & terribile nomen ejus: initium ſapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum: laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus: confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

PSEAUME III.

BEATUS vir qui timet Dominum: in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus: generatio rectorum benedicetur.

Gloria & divitiæ in domo ejus: & justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis: misericors & miserator & justus.

Jucundus homo qui miseretur & commodat, disponet sermones suos in judicio: quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus: ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus: non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi: cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit & irascetur, dentibus suis fremet & tabescet: desiderium

peccatorum peribit. Gloria Patri, &c.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis. *Ant.* Sit.

PSEAUME 112.

LAudate, pueri, Dominum: laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum: ex hoc nunc & usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum: laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus: & super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat; & humilia respicit in cœlo & in terrâ?

Suscitans à terrâ inopem; & de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum principibus cum: eum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo: matrem filiorum lætantem. Gloria Patri, &c.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in sæcula. *Ant.* Nos qui vivimus.

PSEAUME 113.

IN exitu Israël de Ægypto: domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus: Israël potestas ejus.

Mare vidit & fugit: Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes: & colles sicut agni ovium.

Quid est tibi mare quod fugisti: & tu Jordanis quia conversus es retrorsùm?

Montes exultastis sicut arieres: & colles sicut agni ovium?

A facie Domini mota est terra: à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum: & rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis: sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiâ tuâ & veritate tuâ: nequandò dicant gentes, ubi est Deus eorum?

Deus autem noster in cœlo: omnia quæcumque voluit fecit.

Simulacra gentium argentum & aurum: opera manuum hominum.

Os habent, & non loquentur: oculos habent & non videbunt.

Aures habent & non audient: nares habent, & non odorabunt.

Manus habent, & non palpabunt, pedes habent & non ambulabunt: non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea: & omnis qui confidunt in eis.

Domus Iſraël ſperavit in Domino: adjutor eorum & protector eorum eſt.

Domus Aaron ſperavit in Domino: adjutor eorum & protector eorum eſt.

Qui timent Dominum ſperaverunt in Domino: adjutor eorum & protector eorum eſt.

Dominus memor fuit noſtri: & benedixit nobis.

Benedixit domui Iſraël: benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum: puſillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus ſuper vos: ſuper vos, & ſuper filios veſtros.

Benedicti vos à Domino: qui fecit cœlum & terram.

Cœlum cœli Domino: terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine: neque omnes qui deſcendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino: ex hoc nunc & uſque in ſæculum.

Gloria Patri, &c.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Au temps de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

CHAPITRE 2.—*Cor.* 1.

BENEDICTUS Deus & Pater Domini noſtri Jeſu Chriſti, Pater miſericordiarum & Deus totius conſolationis, qui conſolatur nos in omni tribulàtione noſtrâ.

℟. Deo gratias.

HYMNE.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.
QUI manè junctum veſperi,
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.
NE mens gravata crimine,
Vitæ ſit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seſeque culpis illigat.
CŒLORUM pulſet intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne peſſimum
PRÆSTA, Pater piiſſime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paracleto,
Regnans per omne ſæculum. Amen.

CANTIQUE DE LA VIERGE. *Luc.* I.

MAgnificat: anima mea Dominum. Et exultavit ſpiritus meus: in Deo ſalutari meo.

Quià reſpexit humilitatem ancillæ ſuæ: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quià fecit mihi magna qui potens eſt: & ſanctum nomen ejus.

Et miſericordia ejus à progenie in progenies: timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio ſuo: diſperſit ſuperbos mente cordis ſui.

Depoſuit potentes de ſede: & exaltavit humiles.

Eſurientes implevit bonis: et divites dimiſit inanes.

Suſcepit Iſraël puerum ſuum: recordatus miſericordiæ ſuæ.

Sicut locutus eſt ad Patres noſtros: Abraham et ſemini ejus in ſæcula.

Gloria Patri, &c.

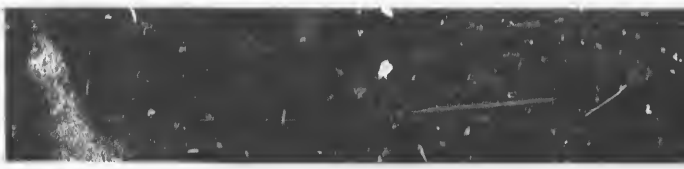
FIN.

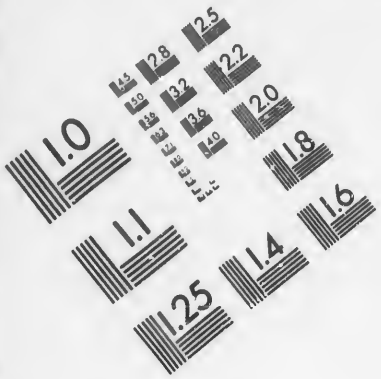
TABLE des CHAPITRES.

		Page.
AVERTISSEMENT		iii
Exercice ſpirituel durant le St. Meſſe.		v
Exercice pour la Confeſſion.		x
Préparation à la Ste. Communion.		xiii
CHAP. I.	La vertu conſiſte principalement dans la crainte de Dieu: qu'elle doit être cette crainte?	1
II.	De l'amour de Dieu.	17
III.	Il faut imiter N. S. dans la jeuneſſe, et pendant toute la vie.	24
IV.	De l'amour et de l'honneur dû à ſes Peres et Meres.	43
V.	Suite du même ſujet. Reſpect dû à ſes Pere et Mere, aux Maîtres et Maîtreſſes	48
VI.	De l'humilité et de la ſuberbe.	58
VII.	De l'obéiſſance.	66
VIII.	De quelle maniere les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.	71
IX.	De l'amour du prochain.	76
X.	De la chaſteté	89
XI.	Des moyens de conſerver ſa chaſteté.	95
XII.	Autre moyens de conſerver la chaſteté.	108
XIII.	Sentimens de St. François de Sales ſur les danſes et les bals.	116
XIV.	De la retenüe dans les paroles.	124
Suite du ch. 15.	ſur le même ſujet: de la médiſance et des jugemens téméraires.	138
XVI.	Des querelles, des injures, des rapports, des reproches, des railleries.	151

		Pages
CHAP. XVII.	Des amitiés.	160
XVIII.	Du menſonge.	173
XIX.	De la néceſſité d'avoir un bon confeſſeur et guide dans les voyes du ſalut.	178
XX.	Tous les fidèles, et ſurtout les jeunes gens, doivent ſe confeſſer ſouvent.	183
XXI.	Autres avis touchant la confeſſion,	185
XXII.	Avis plus particuliers pour la confeſſion.	187
XXIII.	De la Ste Communion.	195
XXIV.	Avis pour bien Communier	201
XXV.	Du lever et du coucher. De la priere et du réglement de la journée.	204
XXVI.	Des diſpoſitions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modeſtie dans les vêtemens.	218
XXVII.	De la dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joſeph.	235
XXVIII.	De la dévotion à l'Ange Gardien et aux SS.	240
XXIX.	De la lecture des bons livres.	244
XXX.	Des converſations.	252
XXXI.	Du travail et de l'emploi du temps.	266
XXXII.	Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.	272
XXXIII.	Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.	275
XXXIV.	Des fautes qu'on fait dans les tentations.	278
XXXV.	Quelles maximes les Chré-	

Chap.		Pag.
	tiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.	285
XXXVI.	Du baptême, de sa dignité, et des obligations du chrétien.	295
XXXVII.	Du Sacrement de confirmation, et des dons du S. Esprit.	298
XXXVIII.	Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe et de la maniere de l'entendre.	305
XXXIX.	De la dévotion à N. S. J. C. et de la visite du T. S. Sacrement.	312
XL.	De quoi il faut s'occuper quand on visite le S. Sacrement.	319
XLI.	Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.	326
XXLII.	Des jeux et des divertissemens	337
XLIII.	Des repas et de l'intempérance.	343
XLIV.	Des veillées et assemblées nocturnes, des spectacles, des promenades &c.	357
XLV.	Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre, et de ce qui concerne la profession des armes.	368
XLVI.	Avis importans aux écoliers et aux étudians.	374
XLVII.	Devoirs d'un écolier envers soi même.	381
XLVIII.	Du choix de sa vocation.	394
XLIX.	Des dispositions au mariage.	399
L.	Dans quelles dispositions on doit célébrer le mariage, et passer le jour des noces.	409
	Vêpres du Dimanche.	441





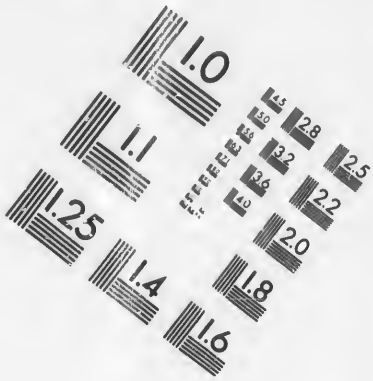
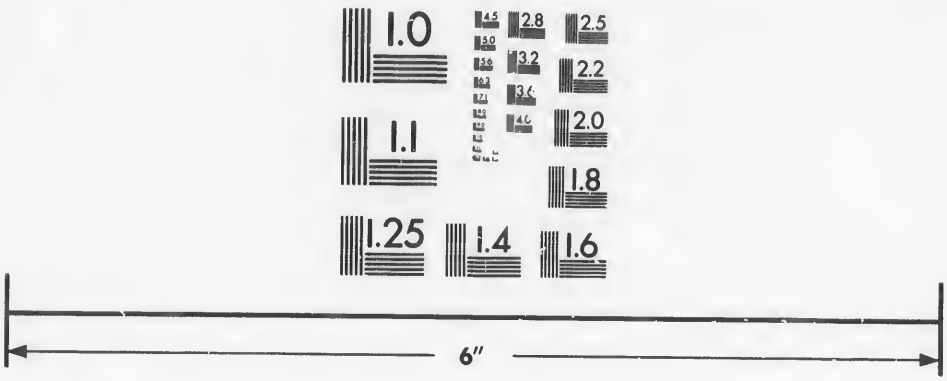
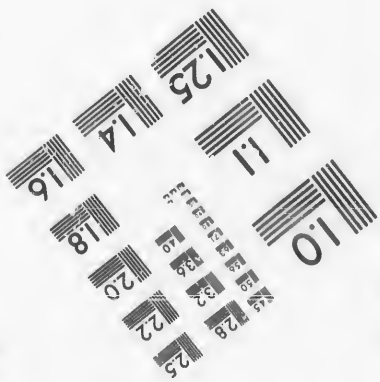


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

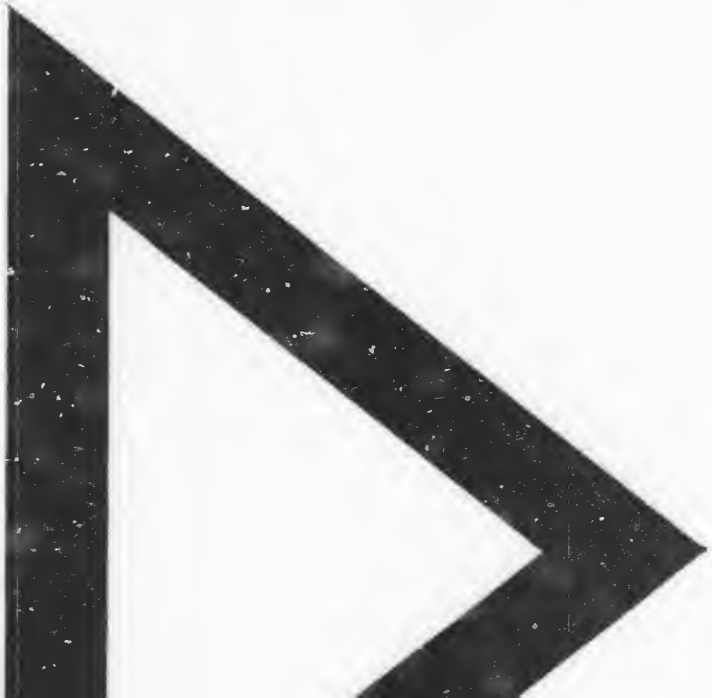




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Fautes à Corriger.

Page	8	*Ligne*	25	L'Eterminé. *Lisez l'éternité.*
P.	13	*l.*	32	de l'objet *lisez l'objet de*
P.	27	*l.*	7	emblent *lisez semblent*
P.	40	*l.*	10	hourreaux *lisez bourreaux*
P.	85	*l.*	4	accommença *lisez recommença*
P.	88	*l.*	22	fait *lisez fait*
P.	90	*l.*	18	parce fe *lisez parce que ſes*
P.	100	*l.*	22	Noctures *lisez nocturnes*
P.	102	*l.*	30	arcir *lisez arrive*
P.	105	*l.*	25	pupeur *lisez pudeur*
P.	149	*l.*	19	levât *lisez lavât*
P.	159	*l.*	25	aſge *lisez Sage*
P.	162	*l.*	15	conquetterie *lisez roquetterie*
P.	174	*l.*	26	ts *lisez Saint*
P.	181	*l.*	28	miniſtre *lisez miniſtère*
P.	246	*l.*	27	dont *leſez ſont*
P.	252	*l.*	24	force *lisez forme*
P.	269	*l.*	1	Eve. *lisez lever*
P.	277	*l.*	4	geunes *lisez jeunes*

Les autres fautes, qu'on n'a pas notées ici, ſeront aiſément redreſſées par le lecteur intelligent.